FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 11

Palchetto G.

Num.° d' ordine 12-a-11

NAZIONALE
B. Prov.
II
1381
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

93 Rus
II
1381

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

610612

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siècles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait; d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME XI.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, rue de l'Université, nº 19.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1808.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

SACCHINI.

L. Say del.ᵉ

Landon direx.ᵉ

NAPOLI

SACCHINI.

Ant. Mar. Gasp. Sacchini, compositeur italien, chéri de l'Europe entière, selon l'expression d'un écrivain allemand, était né à Naples, le 13 mai 1735. Dans sa jeunesse, il étudia pendant plusieurs années sous le célèbre Durante, au conservatoire de S. Onuphre, où il eut pour compagnons d'études Piccini, Traëtta et Gugliemi. Quant à lui, il cultiva le violon avec un soin particulier, et l'habileté qu'il acquit sur cet instrument, lui donna la facilité, par la suite, de jeter dans ses accompagnemens l'élégance et l'éclat dont ils brillent. Au sortir de cette excellente école, Sacchini ne tarda pas à se faire connaître par ses ouvrages. Ils lui procurèrent, dès 1762, un engagement fixe pour le théâtre de Rome où il séjourna sept ou huit ans. Il faisait néanmoins, de temps en temps, quelques excursions dans les principales villes d'Italie; et les connaisseurs jugeaient que si Piccini l'emportait dans le comique sur Sacchini, celui-ci surpassait Piccini dans le tragique.

En 1769, il fut choisi pour succéder à Galuppi dans l'emploi de directeur du conservatoire de l'Ospedaletto de Venise; et, durant le temps qu'il occupa cette place, indépendamment des ouvrages sacrés qu'il publia, il eut l'honneur de former un grand nombre de bonnes cantatrices, parmi

lesquelles on a distingué Mesdames Gabrieli, Conti, Pasquali, etc. On peut remarquer, à cette occasion, que tous les grands compositeurs italiens sont en même temps d'excellens maîtres de chant. Cela tient au système adopté dans les conservatoires d'Italie où le chant et la composition vocale sont les objets dont on s'occupe essentiellement; tout le reste n'étant considéré que comme accessoire.

Les ouvrages de Sacchini ayant été connus à Londres, ils firent desirer aux amateurs anglais de le posséder comme compositeur de leur théâtre. Avant de se rendre en cette ville, il fit un voyage en Allemagne, et passa à Stuttgard et à Munich où il fut entendu avec beaucoup d'applaudissemens. Il alla ensuite en Hollande, et enfin passa à Londres en 1771. Là, il composa pour le théâtre italien plusieurs excellentes tragédies lyriques, telles que *Montezuma*, *Persée*, *le Cid*, et autres dont nous connaissons des morceaux détachés qui sont de la plus grande beauté. Son séjour en Angleterre eût été fort avantageux à sa fortune, si sa passion pour les femmes ne l'eût entraîné dans des dépenses considérables, qui le ruinèrent à tel point que, couvert de dettes, il fut obligé, au bout de quelques années, de songer à quitter ce pays.

Ce fut alors, vers 1782, que l'administration de l'Opéra lui fit proposer par M. de Framery, son

ami, qui déja avait parodié son *Isola d'Amore* sous le titre de *la Colonie*, de venir à Paris, travailler pour ce théâtre, à des conditions qu'il accepta. Arrivé en France, il ne tarda pas à enrichir notre scène lyrique ; *Renaud* fut représenté le 25 février 1783, et fut bientôt suivi de *Chimène* et de *Dardanus*. Sacchini venant à une époque où Gluck et Piccini nous avaient déja familiarisés avec la musique étrangère, n'excita pas d'abord tout l'enthousiasme anquel il devait s'attendre ; ses premiers ouvrages furent même accueillis avec une sorte d'indifférence. Il n'en fut pas de même d'*Œdipe à Colonne* : l'intérêt du poème permit de sentir toutes les beautés de la musique de Sacchini ; aussi cet ouvrage obtint-il, sous tous les rapports, un succès mérité, qui non-seulement s'est soutenu jusqu'à présent, mais qui va même en croissant de jour en jour. Croira-t-on cependant que sa représentation rencontra toutes les difficultés imaginables, et que, dégoûté par là du séjour de Paris, Sacchini avait pris le parti de retourner en Angleterre, où ses protecteurs, après avoir payé toutes ses dettes, l'invitaient à venir jouir du sort heureux qu'ils lui avaient assuré. La mort ne lui en laissa pas le temps ; les chagrins qu'il venait d'éprouver à l'occasion d'Œdipe, et que sa sensibilité rendait plus vifs encore, avaient épuisé ses forces ; et le 7 octobre 1786, âgé seulement de 51 ans, il suc-

comba à une attaque de goutte remontée. Il laissa imparfait l'opéra d'*Arvire* que M. Reÿ, chef de l'orchestre de l'Opéra, a terminé d'une manière qui a satisfait les amateurs.

Les qualités particulières de ce célèbre compositeur sont la facilité, la grâce et la noblesse, qui ne l'abandonnent jamais, même dans les expressions les plus énergiques. Ses chants sont si naturels et si heureux, qu'ils semblent se former et se produire d'eux-mêmes dans le gosier du chanteur; et, sans offrir de motif bien décidé, ils ont néanmoins un caractère tellement propre qu'il n'en est pas de plus difficile à imiter. Sans perdre le temps en discussions inutiles, Sacchini a fait voir comment on peut réunir ces deux choses si importantes et presque contraires, le chant et la déclamation. Son harmonie est pure et large; aussi excelle-t-il dans le style religieux idéal; et ses chœurs de prêtres sont les meilleurs modèles que l'on puisse proposer en ce genre. A ces qualités, il joint encore le mérite d'être toujours égal à lui-même; et si l'on trouve en lui quelque uniformité, c'est du moins le seul défaut que la critique puisse lui reprocher.

A. Ch.

SAINT-EVREMONT.

Gunst del.t Landon direx.t

NAPOLI

SAINT-EVREMONT.

Charles de Saint-Denys, seigneur de Saint-Evremont, né en 1613, à Saint-Denys-le-Guast, à trois lieues de Coutances, a joui longtemps d'une réputation extraordinaire, comme bel esprit. Il eût pu prétendre à celle d'homme de guerre, et il tiendrait un rang distingué parmi les littérateurs philosophes, si lui-même n'eût paru dédaigner ce titre honorable. Mais il préféra toujours au rôle de moraliste de profession, celui d'épicurien délicat et de courtisan aimable.

Il termina ses humanités à Paris, sa philosophie à Caen; étudia le droit, se destinant à la robe, et finit par prendre le parti des armes. Sa bravoure, sa politesse, ses talens, les agrémens de son esprit, et les grâces de sa personne, lui gagnèrent tous les suffrages. Trop enclin à la satyre, il perdit la faveur du prince de Condé qui l'avait fait lieutenant de ses gardes; et Mazarin lui fit payer quelques plaisanteries indiscrètes par un séjour de 3 mois à la Bastille. Pendant les démêlés de la Fronde, son attachement à la cour lui avait mérité le brevet de maréchal de camp. Mais une lettre écrite au marquis de Créqui, et dans laquelle il faisait la satyre du Traité des Pyrénées, le plongea dans une nouvelle disgrace, et il ne put éviter la terrible Bastille, qu'en se réfugiant en Angleterre.

Les regrets de ses amis, l'accueil gracieux de Charles II; les correspondances qu'il conserva en France, et qui chaque jour ajoutaient à sa gloire, adoucirent les ennuis de son exil; et bientôt ses liaisons intimes avec la célèbre Hortense de Mancini, à qui il voua, en quelque sorte, un culte littéraire, lui firent oublier sa patrie. Il se fixa parmi les Anglais jusqu'à sa mort, qui arriva en 1703. Il avait plus de 90 ans. A cet âge il n'avait rien perdu de l'enjouement de son esprit et de la vivacité de son imagination. Il fut enterré à Westminster. Sa réputation littéraire avait été prodigieuse, mais elle ne s'est point soutenue. Ses poésies très-médiocres ne pouvaient jouir d'un succès durable; et à peine aujourd'hui lit-on sa prose. Cependant, dans son Traité sur *les divers génies du peuple romain*, dans ses Observations sur Pétrone, Salluste et Tacite, dans son morceau sur la vieillesse, dans celui sur la dévotion qu'il appelle *le dernier des Amours*, on trouve des morceaux dignes de nos meilleurs écrivains. Mais en général il y a, dans ses écrits, plus de finesse que de profondeur, et plus d'élégance que de précision.

L. G. T.

St FOIX.

St Aubin del

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SAINT-FOIX.

Germain-François Poulain de Saint-Foix, gentilhomme breton, naquit à Rennes en 1703, fit d'excellentes études, et passa du collége dans les mousquetaires, où l'on s'amusait si bien, et où l'on se battait encore mieux. M. de Broglie le choisit pour son aide-de-camp, dans la guerre de 1733. Saint-Foix se distingua, ne fut pas récompensé, se dégoûta du service, et revint dans sa patrie occuper la charge de maître particulier des eaux et forêts, qu'il avait achetée. Une humeur inquiète, et plus encore l'amour des lettres, qui le suivait par-tout, l'arrachèrent de sa province, et le rappelèrent à Paris. Il se livra à l'étude, il travailla pour le théâtre; il fut loué sans mesure par quelques journaux, et ne put cependant parvenir à l'académie. Comme littérateur, il y avait des droits incontestables. L'auteur de *l'Oracle* et des *Graces* (deux charmantes comédies, les meilleures de celles qu'il a faites), des *Lettres Turques*, et des *Essais historiques sur Paris*, pouvait prétendre au fauteuil académique. Mais si l'on estimait en lui l'écrivain, on était loin d'aimer l'homme, qui n'avait rien de cette douceur et de ce liant indispensable dans une société où l'union, l'honnêteté, la politesse, doivent régner autant que les talens. Je ne répéterai pas ici les anecdotes qu'on trouve par-tout : elles ne servent qu'à prouver que S.-Foix avait une assez mauvaise

tête, un caractère turbulent, et un esprit querelleur. Il comptait cependant des amis, et des amis dévoués, qu'il devait à la sureté de son commerce et à la franchise de son ame. Il mourut à Paris, en 1776, regretté de tous ceux qui avaient su deviner, à travers son enveloppe, la bonté de son cœur.

Saint-Foix ne s'est pas peint dans ses ouvrages, et il a eu raison; ils forment avec son caractère le contraste le plus frappant. Les qualités qui distinguent ses écrits sont la grace, le naturel, et cette fleur de politesse dont l'auteur n'était pas le modèle. On a de lui un vingtaine de petites comédies, parmi lesquelles *l'Oracle* et *les Graces* ont mérité d'être distinguées. Ce sont des tableaux de féerie et de mythologie à la manière de l'Albane, pleins de détails gracieux, de fraîcheur et de délicatesse. Saint-Foix est resté modèle dans ce genre, plus facile sans doute que celui de la bonne comédie. Ses *Lettres Turques* prouvent qu'il savait saisir les ridicules avec esprit, et les peindre avec finesse; et ses *Essais sur Paris*, qu'il avait étudié l'histoire de nos mœurs en philosophe, et qu'il l'écrivait d'une manière aussi neuve que piquante et spirituelle. Les œuvres complètes de ce littérateur estimable ont paru en 1777, Paris, 6 vol. in-8°; et Maestricht, 1778, 6 vol. in-12.

Ph. L. R.

SALADIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO

N. pinx.t *Landon direx.t*

SALADIN.

Saladin, ce héros dont les exploits soumirent une partie de l'Orient, dont les vertus étonnèrent les rois de l'Europe, était Curde d'origine; son frère et lui combattirent d'abord en Egypte pour Noradin, souverain de la Syrie, qui les nomma généraux de ses armées. Ce prince étant mort, Saladin régna sur l'Egypte, et conquit successivement la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie.

Bientôt il tourna ses armes contre les Chrétiens qui tentèrent vainement de lui disputer la Palestine. Consternés des succès du redoutable Saladin, tout espoir les abandonna lorsque la bataille de Tibériade qu'ils perdirent en 1187 eut mis au pouvoir du Sultan et la ville de Jérusalem et Guy de Lusignan, roi de ces lieux sacrés. Les vaincus, dans leur détresse, implorèrent les secours de leurs frères d'Europe, et leurs cris furent recueillis par le pape Clément III, que la douleur de ces désastres conduisit, dit-on, au tombeau; du moins, tant qu'il vécut, échauffa-t-il de toute l'éloquence de la religion outragée le zèle chevaleresque qui distingua ce siécle. Bientôt on établit, dans toute la chrétienté, un impôt connu sous le nom de *Dixme Saladine*, et dont le clergé ne fut pas exempt. Bientôt la France et l'Angleterre eurent levé de nombreuses troupes que commandèrent l'hi-

lippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Dignes rivaux du grand Saladin, ils passèrent les mers dans l'espoir de se mesurer avec lui, et trouvèrent bientôt les combats qu'ils venaient chercher de si loin. Deux fois la fortune de Saladin céda devant la valeur du roi d'Angleterre qui reprit Césarée et se flattait de rendre à Lusignan le trône de Jérusalem ; mais la discorde, qui ne respecte pas les causes les plus sacrées, divisa promptement l'armée, et contraignit Richard, en 1192, à conclure avec son ennemi une trève de trois ans et trois mois. Saladin n'en vit pas la fin, puisqu'il mourut à Damas l'année suivante, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte et 19 en Syrie. Il laisse 17 fils qui partagèrent ses vastes états.

Les exploits qui le mirent au rang des plus grands guerriers, et qu'on ne détaille point ici, ne forment pas la plus belle partie de son histoire. Il poussait si loin l'amour de ses devoirs, qu'il tenait lui-même son divan, soit à la ville, soit à l'armée; et qu'à toute heure et sans distinction de religion, de rang, ou de nation, ses sujets avaient le droit de réclamer sa justice. Un simple Marchand osa, dit-on, porter sa plainte au Cadi de Jérusalem, contre le Sultan lui-même, se prétendant lésé dans quelques-uns de ses droits. Le Juge, étonné d'une telle hardiesse, demanda à Saladin ce qu'il fallait faire : *Ce qui est juste*, répondit celui-ci. En effet, il comparut au jour

nommé, plaida lui-même sa cause, et, loin de punir le Marchand, le récompensa et le remercia de lui avoir donné, par cette opinion de son intégrité, la plus haute preuve d'estime qu'un souverain pût recevoir. Lorsqu'il fit, en vainqueur, son entrée dans Jérusalem, non-seulement il accorda aux larmes des femmes et des mères la liberté des Chrétiens prisonniers, mais, par une générosité jusqu'alors inconnue dans cette partie du monde, il paya lui-même leur rançon qui fut partagée entre ses soldats, et fournit de ses trésors aux besoins des pauvres et des malades. Tant d'humanité était accompagnée d'une tolérance qui doit être la première base de toutes les religions. Quoique zélé pour la sienne, Saladin rendit aux Chrétiens l'église du Saint-Sépulcre, à la condition qu'ils y viendraient sans armes et payeraient quelques droits; cet esprit de tolérance et de charité qui le distingua, s'étendit au-delà même de son existence. Il laissa, par son testament, des aumônes égales entre les Juifs, les Mahométans et les Chrétiens, exigeant seulement qu'ils fussent pauvres et malheureux: exemple touchant qui honore le nom de Saladin, mille fois plus que ses conquêtes!

On aime à remarquer qu'un prince, dont on cite à la fois et les talens guerriers et les rares vertus, sut y joindre un esprit cultivé. C'est du moins ce que doivent faire penser de sages loix

qu'il établit dans ses états. Le trait suivant ne semble point appartenir à un prince du douzième siécle, que n'éclairaient point les vérités chrétiennes : lorsque Saladin se vit attaqué de sa dernière maladie, il voulut qu'à la place du drapeau qui flottait à la porte de son palais, on élevât le drap qui devait l'ensevelir. Un homme était chargé de crier, à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

M.

SALUSTE.

BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

Landon direx.t

SALUSTE.

Si Saluste n'avait été qu'homme public, sa réputation serait odieuse; il fut un grand écrivain, et les talens de l'Historien couvrent les excès du Proconsul. Son siécle lui offrit de grands événemens, il sut les peindre : d'habiles politiques, il dévoila leurs secrets; d'odieux scélérats, il devina leurs pensées; des hommes éloquens, il sut les faire parler d'une manière digne d'eux.

Sa Conjuration de Catilina est regardée généralement comme un chef-d'œuvre; le but en est parfaitement exposé; les caractères en sont bien peints; la narration en est vive et rapide. Il faut observer néanmoins que cette histoire commence par des lieux communs de morale qui sont étrangers au sujet; mais les portraits de Catilina, de Sempronia; les parallèles de César et de Caton ne laissent rien à desirer. Quoique ennemi de Cicéron, il ne cherche point à ravir à cet excellent citoyen la gloire d'avoir retardé de quelques jours la perte de la liberté romaine. L'histoire de la guerre de Jugurtha offre un tableau intéressant de la corruption de Rome, où tout était devenu vénal; où l'on accordait à prix d'or l'impunité aux citoyens comme aux étrangers, et une peinture très-animée des dissentions entre le peuple et le sénat. Que de force dans la Harangue de Mummius! Quelle

vigueur de caractère, quelle véhémence de passion dans celle de ce fier Marius, qui regardait la vengeance comme le fruit le plus doux de ses triomphes! Saluste avait fait une histoire générale de son temps dont on doit infiniment regretter la perte. Le président Desbrosses en a recueilli, à force de soins, le fragment précieux qui renferme la Guerre Servile. Ce célèbre Historien naquit, à Amiterne, l'an de Rome 669, sous les consulats de Cinna et de Carbon. Il parut d'abord dédaigner les emplois publics et s'abandonner entièrement aux charmes de l'étude, mais l'ambition prit le dessus; il brigua quelque temps les charges sans succès, ses mœurs dépravées semblaient l'en rendre indigne; car cet écrivain, qui parle sans cesse de vertu, était d'une extrême corruption. Des ressentimens personnels le rendirent l'adversaire de Milon et de Cicéron. Ses déréglemens le firent expulser du Sénat; il chercha un asile dans les Gaules près de César, qui n'était point délicat sur le choix de ses amis et de ses protégés, et qui lui fit avoir la questure, et, après la guerre d'Afrique, le gouvernement de Numidie, où Saluste, hypocrite détracteur du luxe, acquit d'immenses richesses. De retour à Rome, il composa les ouvrages qui ont assuré sa réputation, et ont couvert, sous quelques rapports, les vices de sa conduite. Il mourut âgé de 40 ans.

Les qualités dominantes de son style sont la force et la précision.

L....e

SALVATOR ROSA.

Salvator Rosa pinx.t *Landon direx.t*

NAP.
BIBLIOTECA NAZIONALE

SALVATOR ROSA.

Salvator Rosa naquit à Naples en 1615. Un de ses parens lui enseigna les élémens de la peinture. Le besoin l'ayant forcé d'exposer ses premiers tableaux dans les places publiques, ils furent remarqués de Lanfranc qui mit le jeune peintre à même de travailler et de s'instruire. Dans la suite, Rosa s'attacha à l'Espagnolet qu'il suivit à Rome, où son génie se développa et où sa réputation commença à s'établir solidement. Il avait reçu de la nature un esprit vif, fécond, singulier et même bizarre. Une facilité extrême l'entraîna toujours au delà des règles sévères du goût; aussi ses tableaux d'histoire sont-ils inférieurs à ses paysages et à ses batailles : c'est dans ces ouvrages où il ne consultait que son caprice, qu'il donna les plus grandes preuves de capacité. Toutes ses compositions sont remplies de feu et d'énergie; sa touche est vigoureuse; son dessin hardi et naturel, et il règne dans ses tableaux un accord admirable entre les pensées, l'exécution et l'effet. Ce peintre ne semblait voir la nature que sous l'aspect le plus affreux; ses batailles sont des massacres effrayans, ses marines n'offrent que des tempêtes, et ses paysages ne se composent que de sites sauvages où se répand une sombre horreur. Cependant Salvator était d'une humeur enjouée et d'un esprit

ingénieux qui lui faisaient beaucoup d'amis. Il sut les conserver, malgré son penchant à la raillerie, et il mit même ce défaut à profit : une éducation soignée lui facilitant la culture de la poésie qu'il aimait, il composa des Satires que les Italiens estiment encore, et qui lui firent assigner un rang distingué parmi les poètes de son temps.

Salvator passa neuf années à Florence, et fut comblé des bienfaits du Grand-Duc. La fortune lui procura tous les agrémens de la vie : il faisait de la musique, jouait la comédie, composait de petites pièces de théâtre, et inventait chaque jour quelque nouveau moyen de divertir ses amis. Il conserva jusqu'au dernier jour son talent et son originalité. Il mourut à Rome à 58 ans.

Il poussait à l'excès le désintéressement et l'amour de l'indépendance ; ce dernier sentiment lui faisait écrire un jour : « les artistes d'un « caractère aussi fougueux et d'un génie aussi « bizarre que le mien ne doivent pas être in- « quiétés : il faut les laisser agir librement au gré « de leurs caprices. »

Salvator a laissé des morceaux gravés à l'eau forte, extrêmement recherchés des curieux.

L.

SANSON.

London direx.t

NICOLAS SANSON.

Nicolas Sanson naquit à Abbeville le 20 décembre 1600. Son père cultivait avec succès la géographie. Cette science, transmise au jeune Sanson comme par héritage, devint sa passion dominante, l'étude et la gloire de toute sa vie. Dès l'âge de 18 ou 19 ans, il fit une carte de l'ancienne Gaule, accompagnée d'un traité écrit en latin, qui en facilitait l'intelligence et l'usage. Melchior Tavernier, père du célèbre voyageur de ce nom et géographe distingué, lui donna de l'occupation, et le mit en crédit. Bientôt il travailla pour son propre compte, surpassa tous ses maîtres, et produisit un nombre considérable d'ouvrages. La géographie prit entre ses mains une nouvelle face. Jusques-là répétant les erreurs des anciens et y en ajoutant de nouvelles, elle n'offrait qu'obscurités, incertitudes et contradictions. Sanson débrouilla ce chaos, détermina les positions par des règles plus certaines, et le premier rétablit la géographie ancienne d'après les monumens de la littérature grecque et latine. Il fit cet important travail pour toutes les contrées de l'ancien monde connu, et publia en même temps les cartes modernes de ces mêmes contrées. Il a été surpassé depuis en exactitude et en sagacité par le fameux Delisle, son élève. Mais Delisle eut l'avantage de naître dans un temps où les

sciences mathématiques avaient déja fait de grands progrès : il n'eut qu'à suivre la route que Sanson lui avait ouverte pour porter plus loin que lui ses pas. Quelque perfectionnement que puisse recevoir encore la géographie, il restera toujours à Sanson la gloire d'avoir créé l'art, et dans tous les genres cette gloire est la première.

Sanson fut nommé géographe du roi, et il eut l'honneur d'enseigner la géographie à Louis XIV. Ce prince faisait de lui un fort grand cas, et il lui en donna une marque touchante. Passant à Abbeville en 1638, il logea dans sa maison, ne voulut pas qu'on prît son cabinet, pour agrandir son propre appartement, et s'en fit même remettre la clef, afin que personne ne pût en disposer. Il lui accorda de plus le brevet de conseiller d'état; mais Sanson n'en voulut jamais prendre le titre, de peur, disait-il, d'affaiblir dans ses enfans l'amour de l'étude. Le Grand Condé avait aussi pour lui beaucoup d'estime, et allait souvent s'entretenir avec lui; ses talens ne se bornaient pas à la géographie; il était encore ingénieur, et il travailla, en cette qualité, aux fortifications d'Abbeville, sa patrie.

Il mourut le 7 juillet 1667, dans la soixantième année de son âge et dans la quarante-huitième de son mariage avec Elizabeth Lemoitier dont il avait eu trois fils et trois filles.

A.

SANNAZAR.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

SANNAZAR.

Sans être au premier rang des poètes dont l'Italie s'honore, Sannazar mérite une place distinguée parmi ceux d'un ordre inférieur. Un poème latin, écrit avec pureté, une pastorale en prose, mêlée de vers, ont fondé la réputation de cet auteur.

Si l'on en croit une tradition au moins douteuse Sannazar, éthiopien de naissance, fut fait esclave dans sa jeunesse, et affranchi par un napolitain, dont il prit le nom. Selon le plus grand nombre des biographes, il naquit à Naples, en 1458. Il s'attacha au roi Frédéric auquel son esprit avait plu, passa en France avec ce prince, et revint en Italie, lorsque la mort lui eut enlevé son protecteur. Depuis cette époque, Sannazar partagea son temps entre la culture des lettres et les plaisirs. Le chagrin qu'il eut d'apprendre qu'une de ses maisons de campagne avait été ravagée par Philibert de Nassau, prince d'Orange et général de l'empereur, avança la fin de sa carrière. Il mourut en 1530, à l'âge de 72 ans. Peu de temps avant d'expirer, il sut que le prince d'Orange venait d'être tué dans un combat. « Je meurs content, s'écria Sannazar, puisque Mars a puni ce barbare ennemi des muses! » Exclamation où l'enthousiasme poétique se joignait au plus profond ressentiment.

Un des traits caractéristiques du génie italien à

la renaissance des lettres, c'est le mélange bizarre de la Mythologie ancienne avec les idées du christianisme. La poésie, la peinture, et même quelques cérémonies publiques offrirent des exemples de cette association singulière. Il faut se les rappeler pour juger Sannazar avec moins de sévérité. S'il n'eût pas été en quelque sorte autorisé par l'usage établi, aurait-il osé introduire, dans un poème dont la naissance de J. C. est le sujet, Protée, des Dryades et des Néreïdes! C'est ainsi que le héros du Camoëns, invoquant avec ferveur, pendant une tempête, l'assistance de la Vierge, voit arriver à son secours Vénus et les Amours. Il y a bien peu d'ouvrages qui aient d'assez grandes beautés pour voiler de semblables défauts; et, sans l'élégance du style, le poème *de Partu Virginis* n'aurait pas été sauvé de l'oubli.

Sannazar doit à son *Arcadie* une gloire moins contestée. Cette production, d'un genre alors assez neuf, offre des images naïves, des détails intéressans. On n'y trouve que rarement ces faux brillans, cette affectation tant de fois reprochés aux auteurs de l'Italie moderne.

Sannazar fut enterré près du tombeau de Virgile. Le cardinal Bembo dit dans son épitaphe qu'il n'est pas moins près de ce célèbre poète par ses talens que par le lieu de sa sépulture. Cet éloge se ressent un peu de l'exagération familière aux faiseurs d'inscriptions funèbres.

D. D.

J. B. SANTEUIL.

BIBLIOTECA NAZIONALE-VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Dumée pinx.t *Landon direx.t*

SANTEUIL.

Jean Santeuil naquit à Paris, en 1630. Des motifs de religion, et surtout le desir de se livrer plus librement à son goût pour la poésie, et de cultiver un art pour lequel il se sentait né, le déterminèrent à entrer à l'abbaye, en 1653. Il s'y laissa ignorer pendant quelques années, ne s'occupant qu'à jeter les fondemens de sa gloire. La première pièce qu'il publia fut adressée à M. le chancelier Seguier. Ce fut le besoin d'exprimer sa reconnaissance qui le fit entrer dans une carrière où il s'avança par des succès qui le placèrent bientôt au premier rang parmi les poètes modernes qui ont composé en latin. Il reçut, des vrais savans et des personnages les plus distingués, des témoignages d'estime qui ne pouvaient être accordés qu'au talent réel dans le siècle de Boileau, des Commire, des Jouvency, etc. Le roi lui accorda plusieurs gratifications, et une pension de 800 l.

Le portrait de Santeuil se trouve dans les Caractères de la Bruyère : « imaginez-vous un homme « simple, ingénu, crédule, badin, volage, un « enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de « se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie « qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne « part, et comme à son insçu, quelle verve!

« quelle élévation ! quelles images ! quelle lati-
« nité ! » Avant de terminer, la Bruyère ajoute :
« Je commence à me persuader moi-même que
« j'ai fait le portrait de deux personnages tout
« différens ; il ne serait pas impossible d'en trou-
« ver un troisième : car il est bon homme, il est
« plaisant homme, et il est excellent homme. »

Si quelquefois Santeuil était violent et impétueux, c'était par un excès de franchise qui ne lui permettait pas de cacher les sentimens qu'il éprouvait. Sa présomption était fondée sur le sentiment de ses forces. L'amour que Santeuil avait pour son art le rendit l'ennemi des poètes médiocres ; il les mortifiait dans toutes les occasions par ses railleries et ses sarcasmes ; mais il avait, pour les hommes d'un vrai mérite, les égards qui leur sont dûs. Pénétré de la beauté de ses vers, il les récitait avec enthousiasme, et en s'agitant comme un convulsionnaire.

Santeuil mourut, âgé de 67 ans, en 1697, à Dijon où il était allé avec le prince de Condé qui s'y était rendu pour l'assemblée des états de Bourgogne.

D.

SAPHO.

Landon dirext.

BIBLIOTECA CENTRALE

SAPHO.

Sapho, née à Mythilène, dans l'île de Lesbos, florissait vers la 45e olympiade, environ six siècles avant l'ère chrétienne. Elle obtint un tel succès dans la poésie lyrique, qu'elle fut appelée la dixième muse, et que ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnaie. Donée d'une excessive sensibilité, qu'elle savait exprimer avec cette énergie qui tenait autant à son caractère qu'au climat qu'elle habitait; enviée de toutes les femmes, humiliées de sa supériorité, ainsi que de la considération dont elle jouissait; en butte aux sarcasmes de ceux de ses disciples qui auraient voulu être l'objet de sa préférence, elle se vit calomniée dans ses mœurs avec un acharnement inconcevable. Sapho ne répondit que par des ironies, qui irritèrent ses ennemis à un tel point, qu'elle fut obligée de s'expatrier et d'aller chercher la tranquillité en Sicile.

Quelques auteurs prétendent qu'elle ne quitta Mythilène que parce qu'elle en fut bannie, pour avoir participé à la conspiration qui eut lieu dans cette ville contre Pittacus. Il paraît aisé cependant d'accorder ces deux versions, en adoptant l'idée vraisemblable que cette accusation fut une suite de la haine de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, après un assez court séjour en Sicile, cette femme célèbre, abandonnée de Phaon-qu'elle aimait tendre-

ment, ayant fait de vains efforts pour le ramener sous ses lois, conçut un si grand dégoût de la vie, que, pour se délivrer d'un amour qui faisait son tourment, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots.

De toutes les poésies qui illustrèrent Sapho, il ne nous est parvenu que deux odes, qui s'impriment ordinairement dans les Œuvres d'Anacréon. Ces morceaux ne déparent point les ouvrages de cet auteur; ils sont dignes en tout des éloges que les anciens ont donnés à ses productions. Sapho peut être regardée comme celle de toutes les femmes de la Grèce qui a le plus honoré son sexe, sous le rapport des talens. Elle a fait des odes, des hymnes, des élégies, en grande partie sur des rhythmes qu'elle avoit imaginés. Peu de poètes même prirent lui être comparés; heureux choix de sujets et d'expressions, graces séduisantes, goût parfait, harmonie ravissante, telles étaient les beautés qui caractérisaient les ouvrages de cette femme célèbre et malheureuse.

N. P.

SOUMDERSON.

Vander Bank pinx.t *Landon direx.t*

SOUMDERSON.

On a prétendu que le poète le plus célèbre de l'antiquité était privé de la vue. Homère, né aveugle, n'eût point fait sans doute les ouvrages qui l'ont mis à la tête de tous les écrivains de génie. Comment peindre lorsqu'on ne voit point, et décrire les merveilles du monde physique lorsqu'il est voilé d'impénétrables nuages? Soumderson fut une espèce de phénomène; mais le Chantre d'Ilion, écrivant au milieu des ténèbres, serait un prodige incroyable. Le premier fut privé dès le berceau du plus précieux des sens, de celui qui enrichit l'esprit de plus de connaissances, et sans lequel l'univers n'est qu'un vaste cercueil. Il semblait devoir être réduit à la vie la plus obscure; mais il trouva dans son père un instituteur qui répara de tout son pouvoir les torts de la nature. Cet homme respectable trouva le moyen de rendre la langue d'Horace, de Virgile, de Cicéron, aussi familière à son fils que s'il avait joui de la vue. Il lui enseigna les élémens de la géométrie; mais le disciple fut bientôt supérieur au maître; et l'université de Cambridge, qui le reçut dans son sein, vit avec surprise un aveugle expliquer les ouvrages de Newton sur la lumière et les cou-

leurs. Cet illustre Corps le nomma professeur de mathématiques, et la Société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Ce ne fut point un professeur vulgaire; il inventa, il recula les bornes de la science. C'est à lui qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Son Arithmétique palpable offre une bien précieuse découverte pour les hommes affligés du même malheur que lui. Elle présente l'avantage de faire par le tact toutes les opérations du calcul. L'extrême délicatesse des sens qu'il possédait, le mettait en état de suppléer à celui qui lui manquait. Le toucher lui indiquait l'antiquité des médailles. Il sentait et il annonçait la plus légère variation de l'atmosphère. Il devinait le volume des corps qui passaient à une certaine distance de lui; ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que les plus petits nuages qui voilaient le soleil l'avertissaient que cet astre ne brillait point dans tout son éclat. Il s'était exercé dans sa jeunesse à jouer de la flûte, et il eût été aussi habile musicien que grand géomètre, s'il avait eu le même goût pour l'art d'Amphion que pour la science d'Enclide.

De mauvaises qualités et de grands vices flétrirent les talens de cet homme célèbre. Quoique la Providence eût généreusement compensé

envers lui les torts de la nature, il ne pouvait lui pardonner; il avait sans cesse la rage dans le cœur, et le blasphème à la bouche. Il outrageait le Dieu dont il ne voyait point les ouvrages, et dont il avait le malheur de méconnaître la bonté. Géomètre sans le secours des yeux, quel contraste entre l'impiété farouche de ce Savant qui devait peu regretter des biens dont il n'avait point joui, et la douce résignation, l'onction tendre, les cantiques sublimes de Milton déplorant avec sensibilité, mais sans fiel, sans colère, la perte de sa vue.

Ennemi furieux, mais impuissant, de la Divinité, Soumderson avait les hommes en horreur, et son plus grand chagrin était de ne pouvoir leur faire beaucoup de mal. Il connut aussi peu les charmes de l'amitié qui adoucit les tourmens de l'existence, que les consolations de la piété qui assigne un terme à toutes nos infortunes et une récompense à toutes nos vertus. Les excès de l'intempérance souillèrent les dernières années de sa vie. L'abus du vin nourrissait encore la violence de son caractère; et, bien qu'incapable d'aucun sentiment tendre, il avait pour les femmes l'ardeur d'un homme qui substitue le besoin des sens aux douces affections du cœur. Il mourut en 1739, dans sa cinquante-sixième année.

Diderot s'est étendu avec complaisance sur Soumderson, dans son excellente Lettre sur les Sourds et les Aveugles; et le Philosophe français fait connaître le Géomètre de Cambridge à ceux qui ne sont point en état de lire ses ouvrages.

L...e.

DESAUSSURE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

S.t Ouvr pinx.t *Landon direx.t*

DE SAUSSURE.

Horace-Bénédict de Saussure, professeur de physique à Genève, naquit en cette ville le 17 février 1740. Il eut pour premier maître en histoire naturelle son oncle par alliance, Charles Bonnet, et profita aussi des leçons et des entretiens du grand Haller. Ses voyages dans les Alpes l'ont rendu immortel, par son attention à décrire et à distinguer exactement les divers minéraux dont cette chaîne se compose, et la position respective des couches qui en sont formées, sans se livrer à aucune hypothèse, à aucun de ces systèmes vagues et hasardés, si fort à la mode avant lui. Les faits qu'il a observés serviront désormais de base à toutes les recherches de géologie. Il est le premier qui soit parvenu jusqu'à la cime du Mont-Blanc; et le courage qu'il a mis dans ses courses ne lui fait pas moins d'honneur que sa sagacité. Tout ce qui concerne la température de l'air, et sa composition, aux différentes hauteurs. La température des eaux à leurs différentes profondeurs fut aussi l'objet de ses travaux, et lui offrit des découvertes intéressantes: il a enrichi cette partie de la physique de quelques instrumens nouveaux. Son hygromètre à cheveu est encore l'instrument le plus certain que l'on puisse employer pour la comparaison si difficile des divers degrés de l'humidité de l'air. Il s'était occupé avec succès dans sa jeunesse des diverses questions de

botanique et de physiologie. Cet habile homme mourut à Genève le 3 pluviose an 7, avec la consolation de laisser un fils qui marche dignement sur ses traces, et à qui la chimie doit maintenant plusieurs de ses importans progrès.

C. V.

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Hyac.e Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Si un grand homme appartient à la nation dans le sein de laquelle il a vécu, chez laquelle il a acquis de la célébrité, un héros appartient encore à plus juste titre au peuple dont il a conduit les armées à la victoire. C'est par cette raison que la France réclame le maréchal de Saxe, et qu'elle le met au nombre des grands hommes dont elle s'honore.

Maurice, comte de Saxe, naquit à Dresde en 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste, électeur de Saxe, qui fut élu la même année roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, suédoise, que sa beauté, son esprit et ses aventures extraordinaires ont rendue célèbre.

Dès son enfance, le comte de Saxe fit paraître le goût le plus vif pour la guerre; à l'âge de treize ans, il portait les armes sous le prince Eugène et le duc de Marlborough, dans la campagne de 1709 si funeste à la France. Il se fit remarquer à la bataille de Malplaquet, et souvent s'attira les éloges des généraux. Un jour pourtant, au retour d'une action où il s'était laissé entraîner par la fougue de son âge, tandis que les officiers le complimentaient, le prince Eugène lui dit: *Prenez garde de confondre la témérité avec le véritable courage; les bons connais-*

seurs ne s'y trompent jamais. Après avoir passé deux ans à cette école, le Comte servit sous son père contre les Suédois, et se distingua en 1715 au siége de Stralsund, que Charles XII défendait en personne. Deux ans après, il était encore auprès du prince Eugène en Hongrie. Il s'y trouva, en 1718, au siége et à la bataille de Belgrade, dans la guerre contre les Turcs.

L'Europe étant en paix, le comte de Saxe vint en France sous la régence, et parut vouloir s'y fixer. Il fut fait maréchal de camp, et obtint la permission d'acheter un régiment allemand auquel il donna son nom, et qu'il forma lui-même d'après de nouveaux principes qu'il avait imaginés. Il ne s'occupait que de ce qui peut avoir rapport à la guerre; et Folard avec qui il était lié, et qu'il consultait comme un maître, prédit dès-lors ses succès.

En 1727, il fut élu grand-duc de Curlande à l'unanimité par les Etats de ce pays, jaloux de faire usage du droit qu'ils prétendaient avoir de se donner un souverain. Ce droit leur était contesté par les Polonais, sous la protection desquels était la Curlande, et qui avaient formé le projet de la partager en palatinats. Les Etats avaient espéré se concilier leur suffrage, en choisissant le fils de leur roi. Le Comte se rendit à Mittaw; mais les Polonais, et les Russes qui avaient aussi formé le projet de s'emparer

du pays, firent déclarer l'élection nulle, et s'opposèrent à ce qu'il prît possession de la souveraineté. Après avoir lutté contre les intrigues de ces deux peuples, et après avoir résisté avec la plus grande valeur à la force ouverte que l'on employa contre lui, le Comte fut enfin contraint de céder et de sortir du pays. Il prit néanmoins toujours le titre de Grand-Duc de Curlande, protesta contre toutes les élections qui eurent lieu par la suite, et garda toujours l'espoir de rentrer dans cette souveraineté.

De retour en France, il se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude des mathématiques, de la mécanique et de toutes les sciences qui ont rapport à l'art militaire, et parut avec éclat dans la guerre de 1733 à Ettinghen et au siége de Philisbourg, sous le maréchal de Berwick. A la tête d'un corps d'armée, il empêcha le prince Eugène de tenter le passage du Rhin, et fut fait lieutenant-général en 1734.

Les commencemens de la guerre de 1741 procurèrent au comte de Saxe de nouvelles occasions de se distinguer. L'empereur Charles VII lui dut la prise de Prague et celle d'Egra. Il fut ensuite chargé de ramener une partie des troupes en Alsace, exécuta heureusement cette mission et reprit les lignes de Lauterbourg.

En 1744, ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France; ce fut alors

que ses talens parurent dans toute leur étendue. Dès l'ouverture de la campagne, le maréchal de Saxe, par la position de la partie de l'armée qui était détachée sous ses ordres, assura le succès de toutes les entreprises de la grande armée, que Louis XV commandait en personne; et, vers le mois d'août, ce Monarque, forcé de partir pour l'Alsace où sa présence était nécessaire, lui confia, avec le commandement en chef des troupes qu'il laissait en Flandre, le soin de conserver ses conquêtes et de couvrir ses frontières; le Général y parvint par des manœuvres habiles, quoiqu'il eût vingt mille hommes de moins que l'ennemi qui lui était opposé.

Cette campagne, regardée comme un chef-d'œuvre dans l'art militaire, fut suivie d'une plus brillante encore, celle de 1745, où le Maréchal, attaqué d'une maladie de langueur et presque mourant, commandait l'armée sous les ordres du Roi, qui avait voulu s'y rendre accompagné du Dauphin. Ce fut sous leurs yeux que se livra la célèbre bataille de Fontenoi. La victoire fut d'autant plus flatteuse pour le général, que pendant assez longtemps il avait jugé lui-même la bataille perdue.

La campagne de 1746 fut marquée par la prise de Namur et la victoire de Raucoux. Le comte de Saxe en fut récompensé par le titre de *Maréchal-général des camps et armées* dont Tu-

renne et Villars avaient été honorés avant lui. La campagne de 1747 est célèbre par la victoire de Lawfeld ; et celle de 1748 par le siége de Maestricht qui décida la paix d'Aix-la-Chapelle.

Le Maréchal se retira à Chambord, que le roi lui avait donné, et y mourut deux ans après, en 1750. Son corps fut transporté à Strasbourg, avec la plus grande pompe, pour y être inhumé dans une église luthérienne où l'on érigea un mausolée.

Le maréchal de Saxe était doué d'une force de corps extraordinaire et d'une singulière activité d'esprit. Pendant les loisirs de la paix, il enfantait une foule de projets nouveaux et quelquefois bizarres ; mais était-il à la tête d'une armée, alors la prudence et les réflexions les plus mûres dirigeaient toutes ses entreprises et en assuraient le succès. Dans la campagne de 1744, chargé d'une guerre défensive, il avait employé toutes ces ressources de l'art militaire, auxquelles ni la fortune, ni même pour ainsi dire la valeur du soldat, ne peuvent avoir aucune part; et, par son habileté, il avait rendu inutile la supériorité des forces de l'ennemi. Dans les campagnes suivantes, où il dirigeait une guerre offensive, il développa des talens plus brillans et non moins profonds. « La vigilance, « le secret, l'art de savoir différer à propos un « projet, et celui de l'exécuter rapidement, le

« coup d'œil, les ressources, la prévoyance, » telles sont les qualités que Voltaire donne au maréchal de Saxe, et que toute l'armée reconnaissait en lui. Il faut encore ajouter à cela que ce Général ne s'occupait pas moins de la conservation et du bien-être de ses soldats que des moyens de s'assurer la victoire.

Il a laissé un ouvrage intitulé : *mes Rêveries*. Il le composa à son retour de Curlande, avec une rapidité singulière, et dans les intervalles d'une fièvre d'accès ; mais il le retoucha depuis. Il y développa des principes qui semblent avoir eu une grande influence sur la manière actuelle de faire la guerre. Il y insiste sur l'utilité des pièces d'artillerie légères, et qui peuvent être transportées avec rapidité ; sur l'avantage qu'obtient presque à coup sûr l'armée qui attaque ; sur l'utilité des troupes d'infanterie légère ; enfin sur la supériorité certaine de l'infanterie sur la cavalerie, lorsqu'elle en attend le choc de pied ferme et ne tire qu'à bout touchant, et sur sa perte assurée dans le cas où elle agit d'une manière différente.

Le comte de Saxe avait été marié étant encore très-jeune ; mais, ne pouvant vivre d'accord avec la femme qu'il avait épousée, il fit dissoudre son mariage en 1721. Il n'avait eu de cette union qu'un enfant qui mourut en bas âge.

M.

SCALIGER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Galtruis del.t — London direx.t

JOSEPH SCALIGER.

Joseph-Jules Scaliger naquit à Agen, le 4 août 1540, de Jules César Scaliger, célèbre par son esprit, son érudition, sa vanité et son penchant pour la satire. Le fils eut en partie les qualités du père, et il surpassa ses défauts. Moins spirituel, mais plus instruit encore que Jules, Joseph poussa beaucoup plus loin que lui l'orgueil et la causticité. Non-seulement il se vantait comme lui d'être descendu des princes *della Scala,* anciens souverains de Vérone, mais encore il se proclamait lui-même sans façon le prince de la littérature et de l'érudition, et il accablait d'injures grossières tous ceux qui osaient en douter, ou qui avaient une opinion différente de la sienne. Il était devenu le fléau des écrivains de son temps, qui frémissaient en songeant que leurs ouvrages allaient être soumis à son impitoyable censure. Aussi, pour se le rendre favorable, lui prodiguait-on des louanges extravagantes qui ne servaient qu'à redoubler son orgueil et sa dureté. Il trouva cependant un antagoniste: Scioppius, autre érudit, presqu'aussi vain que lui et encore plus riche en injures, lui lança les sarcasmes les plus amers. Il ne méritait ni tant d'outrages, ni tant d'éloges. C'était assurément un homme très-savant et un commentateur quelquefois habile; mais la saine critique et le bon goût le dirigeaient rare-

ment. A l'exemple de son père, il professait les opinions littéraires les plus erronées. Mauvais juge des écrits des autres, il donnait dans les siens trop souvent prise à la critique. Son style est loin d'avoir la force et l'élégance de celui de son père. Tous deux ont fait des vers, mais sans succès. Les principaux ouvrages de Joseph sont des Notes sur plusieurs auteurs de l'antiquité. La chronologie lui a de grandes obligations; il est le premier qui ait porté quelque jour dans cette science ténébreuse. A 22 ans, il embrassa le calvinisme; il fit ses études à Paris, et passa une partie de sa vie en France. L'université de Leyde voulut l'avoir pour professeur. Il alla prendre congé de Henri IV, s'attendant de la part de ce prince à quelques efforts pour le retenir, ou du moins à des regrets sur la perte que la France allait faire. Mais le Roi lui dit: *Hé bien! M. de l'Escale, les Hollandais vous veulent avoir, et vous font une grosse pension; j'en suis bien aise.* Puis changeant tout-à-coup de propos: *Est-il vrai, M. de l'Escale, que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle?* Scaliger professa 16 ans à Leyde, et mourut en cette ville le 21 janvier 1609, âgé de 69 ans. Il n'avait point été marié.

A.

SCAMOZZI.

V. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

SCAMOZZI.

Vincent Scamozzi est un des architectes les plus célèbres de l'Italie. Il naquit à Vienne en 1552; mais c'est à Venise que son goût se forma par la vue des édifices qu'élevaient alors le Sansovin et Palladio : il prit surtout ce dernier pour modèle. Son émulation ne put être exempte de jalousie, et souvent il déprécia celui qu'il eût dû respecter comme son maître. A 22 ans Scamozzi avait déja composé un Traité de Perspective en 10 livres qui comprenaient la construction des théâtres et le tracé des décorations, genre d'architecture dans lequel il excella. Scamozzi alla à Rome et partagea son temps entre l'étude des mathématiques et l'examen des monumens antiques qu'il mesura et dessina avec la plus grande exactitude, particulièrement le Colisée et les Thermes d'Antonin et de Dioclétien. Il ne visita pas avec moins d'attention les antiquités du royaume de Naples. De retour à Venise, son premier ouvrage dans cette ville fut le mausolée du Doge Nicolas de Ponte. La beauté de ce monument parut telle qu'on ne balança pas à confier à Scamozzi la continuation de la bibliothéque de Saint-Marc, commencée par le Sansovin. Il l'acheva avec succès, en y ajoutant la salle d'antiquité qui précéde ce monument. La forteresse de Palma est un des plus célèbres ouvrages de Sca-

mozzi qui fit peu après achever le palais des nouvelles Procuraties sur la place Saint-Marc, commencée aussi par le Sansovin.

Les restes de l'antiquité avaient un tel attrait pour lui qu'il retourna quatre fois à Rome pour admirer ceux que cette ville renferme. Son goût pour les voyages n'était pas moins vif, et c'est en le satisfaisant, qu'il crut pouvoir remplir le cadre de l'ouvrage encyclopédique qu'il avait conçu, et dont il a publié une grande partie sous le titre fastueux d'*Idea dell' Architettura universale*. Trop souvent une érudition diffuse et mal ordonnée nuit aux excellentes observations que contient cet ouvrage. La mort l'ayant enlevé à 64 ans, il n'eut le temps ni de le corriger ni de le terminer. Personne n'en avait une plus haute opinion que lui-même, si l'on en juge par l'espèce de dédicace placée au bas du frontispice de l'édition faite à Venise en 1615.

Peu d'architectes ont érigé autant d'édifices publics et particuliers que Scamozzi. Venise, Florence, Vicence, et Padoue, lui doivent un grand nombre de monumens remarquables : la cathédrale de Salzbourg est aussi son ouvrage. Il fit en outre une infinité de projets pour différens princes de l'Europe.

Un goût pur, un style simple et majestueux distinguent les productions de cet artiste célèbre : il ne lui a manqué que la modestie pour relever l'éclat de ses rares talens.

L. G.

SCANDERBEG.

N. pinx.t *Landon direx.t*

SCANDERBEG.

Tandis que vers le milieu du quinzième siécle, Amurat second faisait trembler l'Europe; que Mahomet second, son fils et son successeur, mettait fin à l'empire d'Orient, un prince Albanais, que les Turcs regardaient comme un rebelle, cantonné entre les montagnes de l'Epire et la mer Adriatique, luttait seul contre toutes les forces des Ottomans. C'était Georges Castriot, né en 1404, fils de Jean Castriot, prince d'Albanie. A l'âge de neuf ans, Georges et ses trois frères furent livrés à Amurat par leur père, comme un gage de fidélité. Les trois frères moururent empoisonnés. Georges seul trouva grâce devant Amurat qui le fit circoncire et élever dans la religion mahométane. Dès sa jeunesse, sa valeur et sa force extraordinaire lui valurent le commandement de 5,000 hommes de cavalerie, le surnom de *Scanderbeg*, ou *Scanderberg* (Seigneur Alexandre), et la perspective des premières dignités de l'Empire. Scanderbeg se distingua également par la suite dans les guerres d'Europe et d'Asie.

Jean Castriot étant mort en 1432, et l'Albanie étant devenue une province de l'empire Ottoman, Scanderbeg forma le projet de la délivrer: le moment de l'exécuter se présenta en 1443. Il commandait alors l'avant-garde de l'armée envoyée contre

les Hongrois. Il lia une intelligence secrète avec Huniade, régent de Hongrie, et lui promit de se tourner contre les Turcs à la première bataille. Il tint parole, et les Turcs furent vaincus. Pendant le combat, Scanderbeg s'était saisi du premier Secrétaire d'Amurat. Le poignard sur la gorge, il le força de lui expédier les provisions de gouverneur de l'Albanie; ensuite il l'égorgea, lui et tous les Turcs témoins de cette violence. Il partit, dès la nuit même, avec quelques affidés, et arriva promptement devant Croye, capitale de l'Albanie. A la vue des lettres, les portes lui furent ouvertes: il ne fut pas plutôt maître de la citadelle, qu'il abjura la religion mahométane, et se déclara le libérateur de sa patrie. Les Albanais s'empressèrent de le reconnaître pour leur souverain, et, sous sa conduite, ils devinrent invincibles.

Amurat entra dans l'Albanie, à la tête de 100,000 hommes. Deux fois il mit le siége devant Croye, et deux fois il fut obligé de se retirer avec perte. Le chagrin que lui causa ce revers hâta sa mort. Son successeur, Mahomet II, continua la guerre par ses lieutenans, et Croye fut encore en vain deux fois assiégée. Mahomet ne put contenir sa joie à la nouvelle de la mort de Scanderbeg, arrivée en 1467. La liberté de l'Albanie périt avec cet homme extraordinaire, qui serait au rang des héros, si la cruauté n'avait souillé la principale action de sa vie.

M.

SCARRON.

Boisot del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAP

SCARRON.

Paul Scarron, né à Paris, en 1610 ou 1611, était fils d'un conseiller au parlement, et d'une famille ancienne dans la robe. Il porta le petit collet, vécut en homme du monde, et perdit à 27 ans *ses jambes qui avaient bien dansé, ses mains qui avaient su peindre et jouer du luth.*

Impotent et fixé à Paris, il y plaida contre sa belle-mère, fut dépouillé de presque tout le bien qui lui revenait de son père, supplia la reine de lui permettre d'être son malade, la fit sourire, et prit le titre de *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine.* Il adressa des éloges au cardinal Mazarin, en obtint une pension de 500 écus, ne pardonna point à ce ministre le dédain avec lequel il reçut la dédicace de *Typhon*, le ridiculisa dans *la Mazarinade*, et fut privé de sa pension.

En 1651, il épousa mademoiselle d'Aubigné qui ne possédait rien, lui reconnut beaucoup d'esprit, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains; et, pour douaire, il lui assura l'immortalité. « Le nom des femmes « des rois meurt avec elles, dit-il au notaire, celui « de la femme de Scarron vivra éternellement. »

Dirigé par sa compagne, il mit un peu plus de retenue dans ses écrits, surtout dans sa conversation; mais ses souffrances ne diminuèrent point son

enjouement, et sa maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris. La reine Christine l'honora de quelques visites, et lui permit d'être amoureux d'elle. « La reine de France vous « a fait son malade, ajouta-t-elle, moi je vous « crée mon Roland. »

Cependant, son peu d'économie le réduisit bientôt à quelques rentes viagères, et à son revenu du marquisat de *Quinet*, c'était le nom du libraire qui vendait ses ouvrages; et, fatigué de briguer des places qu'il n'obtenait pas, des gratifications qui rarement lui étaient accordées, il s'avisa de s'approprier quelques sujets espagnols, et de faire de mauvaises comédies qui lui rapportèrent beaucoup d'argent, entre autres, *Jodelet maître et valet;* il n'en fut pas plus riche.

Plein de verve et de feu, Scarron riait de tout, composait tour-à-tour des épigrammes et des stances, des épîtres et des chansons, des pièces de théâtre et des nouvelles, les dédiait tantôt à la levrette de sa sœur, tantôt à un *monseigneur*, et ne faisait pas plus de cas de l'un que de l'autre. Il s'est permis jusqu'à des odes qu'on ne lit pas plus que ses autres productions qui, sans cesse, sont déparées par l'indécence et le mauvais goût. Son *Roman comique* est le seul de ses ouvrages qui mérite de lui survivre.

Scarron est mort dans sa maison, au Marais, en 1660, âgé de 51 ou 52 ans.

F D.

SCHOMBERG.

Knoller pinx.t London dirx.t

BIBLIOTHECA NATIONALE

SCHOMBERG.

Frédéric Armand de Schomberg, d'une famille illustre, fit ses premières armes sous Frédéric Henri, prince d'Orange. On ignore quelle est l'année de sa naissance. La renommée qu'il acquit de bonne heure le devança en France où il vint en 1650. Il y obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, et des pays circonvoisins. La Cour voulant servir l'entreprise de la maison de Bragance contre les Espagnols, sans rompre ouvertement avec cette nation, le fit passer en Portugal, sans lui donner aucune mission. Il s'y conduisit avec tant de bravoure et de prudence à la tête des armées, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître Jean de Bragance légitime héritier du royaume de Portugal. La Catalogne ayant éprouvé la force de ses armes en 1672, il obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Les Pays-Bas offrirent en 1676 un nouveau théâtre à ses talens militaires, et les siéges de Mastricht et de Charleroi qu'il fit lever, confirmèrent la réputation qu'il avait acquise. Schomberg est l'une des pertes que fit la France en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'électeur de Brandebourg, chez qui il se retira, lui donna le gouvernement de la Prusse Ducale, le choisit pour

son ministre d'état, et pour généralissime de ses armées. Soit inconstance, soit nécessité, il quitta l'Allemagne et passa en Portugal, puis vint en Hollande, enfin suivit en Angleterre Henri Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce Monarque l'envoya en 1689 commander en Irlande où l'année d'après se donna la fameuse bataille de la Boyne, entre Guillaume et Jacques : Schomberg traversa la rivière à la nage, dirigeant la cavalerie, battit huit escadrons de l'armée ennemie, et rompit l'infanterie irlandaise. Jacques, mis en déroute et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire à son gendre. Le maréchal de Schomberg s'étant exposé comme un simple soldat, fut tué d'un coup de sabre et d'un coup de pistolet par un des gardes du roi Jacques. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre. Il avait les titres de *Maréchal de France*, de *Duc* et de *Grand* en Portugal, de *Milord-Duc* et de *Chevalier de la Jarretière* en Angleterre.

On prétend que sincèrement attaché au pays que sa religion l'avait forcé de quitter, Schomberg en se rangeant sous les drapeaux de Guillaume, avait exigé que ce Prince lui donnât sa parole de ne jamais l'employer contre le roi de France.

B. A.

SCHWARTZ.

J. Cole del.t

London direx.t

BIBLIOTHECA NATIONALE PARIS

SCHWARTZ.

Une des inventions qui ont le plus influé sur le sort du genre-humain est celle de la poudre à canon, généralement attribuée à Berthold Schwartz ou *le noir*, cordelier allemand, né à Fribourg, vers le milieu du treizième siécle, et dont le nom véritable était, dit-on, Constantin Anklitzen. Ce moine, grand chimiste, ayant été mis en prison, sur une accusation de magie, employa le temps de sa détention à des recherches et des expériences dont le résultat fut l'importante découverte qui a changé totalement la manière de faire la guerre, a donné aux nations européennes la supériorité dans les combats sur les peuples moins civilisés, et fourni aux Espagnols les moyens de conquérir l'Amérique.

Quelques auteurs contestent à Schwartz cette invention, et en veulent faire honneur au cordelier anglais, Roger Bacon, auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie. Ils citent, à l'appui de leur opinion, un passage d'un traité publié par ce moine environ 50 ans avant qu'on parlât de la découverte de Schwartz, lequel est à peu près conçu en ces termes: « On peut imiter l'effet des éclairs et du « tonnerre avec une préparation de salpêtre, de « soufre et de charbon. » Ducange fait aussi mention d'un chapitre de dépense porté aux

registres de la Chambre des Comptes de Paris, d'où l'on pourrait inférer que l'usage de la poudre était connu en France dès 1338. Mais les meilleurs critiques sont d'avis que le passage cité plus haut ne se trouve point au manuscrit original, et n'a été ajouté que longtemps après; et que quant à l'article dont parle Ducange, il ne doit s'entendre que de machines de guerre dont on se servait alors. D'ailleurs, en supposant que l'idée d'amalgamer du salpêtre, du soufre et du charbon se fût déja présentée à ceux qui s'occupaient de chimie, et que le hasard eût découvert à quelqu'un le parti qu'on pouvait tirer de leur explosion simultanée, il n'en demeure pas moins constant que Schwartz a le premier su composer la poudre, ainsi qu'on la prépare aujourd'hui; qu'il a déterminé la forme et les proportions des pièces d'artillerie. Les Vénitiens durent à l'usage qu'ils en firent les victoires qu'ils remportèrent sur les Génois, et la prise de Chiozza, en 1380.

G. M.

SCIPION L'AFRICAIN.

NAPOLI

Landon direx.t

P. C. SCIPION.

Aucune famille romaine ne fut plus illustre que celle des *Cornéliens;* et Scipion peut être considéré comme le plus grand homme qu'ait produit la république.

Publius Cornelius Scipion, le premier des deux *Africains*, était fils de P. C. Scipion, et neveu de Cneïus Cornelius. Il n'avait que 17 ans, et servait pour la première fois dans l'armée que son père commandait, lorsqu'à la malheureuse journée du Tésin, il lui sauva la vie. Deux années après, simple tribun, il empêcha la jeunesse romaine, épouvantée par le désastre de Cannes, de se retirer, comme elle en avait le dessein, dans quelque pays étranger. « Scipion apprit, dit Vertot, que des officiers qui étaient des premières maisons de Rome, et la seule ressource de la république, s'étant assemblés chez un certain Metellus, et désespérant du salut de l'état, faisaient dessein de s'embarquer au premier port, et d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita toute son indignation : il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie; et, se tournant vers d'autres officiers qui se trouvèrent chez lui : « Que ceux, leur dit-il, à qui le salut « de Rome est cher, me suivent. » Il sort, va droit dans la maison où se tenait le conseil; il

y entre, et mettant l'épée à la main : « Je jure, « dit-il, que je n'abandonnerai jamais la répu- « blique, et que je ne souffrirai point qu'aucun « de nos concitoyens l'abandonne. » Et s'adressant ensuite à Metellus : « Il faut, lui dit-il, que « toi et ceux qui sont ici, fassiez les mêmes ser- « mens, ou je vous tuerai tous. » Les menaces, le feu et la colère qu'il avait dans les yeux, son zèle pour la patrie, son courage, son intrépidité, tout cela leur fit faire sur le champ les mêmes sermens. » C'est ainsi, comme le dit le même Historien, que Scipion sauva l'Italie entière.

Scipion fut ensuite nommé Edile par le suffrage unanime du peuple, malgré l'opposition des Tribuns. Il n'avait alors que 21 ans, et les loix exigeaient que, pour remplir cette charge, l'on en eût 27 accomplis.

Le père et l'oncle de Scipion avaient succombé en Espagne sous l'ascendant que prirent, au commencement de la seconde guerre punique, les armes carthaginoises. Scipion fut choisi pour venger leur mort, et pour conserver à Rome une de ses plus importantes provinces. Prenant, à l'âge de 24 ans, le commandement d'une armée battue, il la conduisit de succès en succès. Un seul jour lui suffit pour s'emparer de la forte place de Carthagène. C'est après ce siége qu'il rendit à un prince espagnol son épouse, femme d'une rare beauté, que ses soldats lui avaient

amenée, comme la plus précieuse part du butin fait dans la place.

Fort de l'amour de ses soldats, de la discipline sévère qu'il leur faisait observer, et des alliés que ses vertus acquéraient au peuple romain, Scipion battit Asdrubal et Magon, frères d'Annibal, et Asdrûbal, fils de Giscon. Au milieu de ses nombreuses et éclatantes victoires, il refusa le titre de roi que les Espagnols, transportés de reconnaissance et d'admiration, voulaient lui décerner.

Scipion passa ensuite en Afrique, mais non pas encore les armes à la main. Le motif apparent de son voyage était de retenir, dans l'alliance des Romains, Syphax, roi Numide, que les Carthaginois tentaient d'entraîner dans leur parti. Scipion réussit dans cette entreprise; mais il retira de son voyage un avantage encore plus grand, en prenant des notions exactes sur cette partie de l'Afrique où il se proposait dès-lors de transporter la guerre.

De retour en Espagne, il fut atteint d'une maladie assez grave pour que ses soldats et les alliés le crussent mort. Les soldats se mutinèrent, les alliés abandonnèrent la cause des Romains; mais le rétablissement de Scipion, et les mesures qu'il prit firent tout rentrer dans l'ordre et rétablirent la confiance.

L'an de Rome 547, Scipion, nommé consul,

exécuta le projet hardi d'attaquer Carthage sur son propre territoire, malgré l'avis de ce Fabius, surnommé *le Temporiseur*, qui avait sauvé Rome en arrêtant les progrès d'Annibal. Le premier exploit de Scipion en Afrique fut la défaite d'Asdrubal, fils de Giscon, et de Syphax, qui ayant épousé la fille d'Asdrubal, combattait alors pour les Carthaginois. Ceux-ci, remplis de terreur, rappelèrent Annibal au secours de leur ville. Il quitta, en pleurant, l'Italie, théâtre de ses nombreuses victoires, et commença par proposer la paix à Scipion. Les conférences de ces deux illustres rivaux n'ayant eu aucun résultat favorable, ils en vinrent à une bataille : elle se donna dans la plaine de Zama. Malgré la profonde science d'Annibal, et ses dispositions, admirées de son ennemi même, les Romains, guidés par Scipion, obtinrent une victoire complète qui termina la seconde guerre punique. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes dans l'action, et on leur fit un pareil nombre de prisonniers.

Après avoir ainsi dompté une puissance qui avait menacé l'existence même de Rome, Scipion, décoré du surnom d'*Africain*, obtint les honneurs du triomphe. Il fut censeur l'an 553 de la fondation de Rome, et en 558 nommé consul pour la seconde fois. Il donna ensuite deux preuves remarquables de la générosité de

son caractère et de son amour pour la patrie. Il condamna hautement l'acharnement avec lequel ses concitoyens poursuivaient Annibal, alors peu redoutable pour eux; et il voulut bien accompagner, en qualité de lieutenant, son frère Lucius Cornelius, dans la guerre contre Antiochus. C'est pendant cette campagne qu'Antiochus ayant renvoyé à Scipion son fils qu'il avait fait prisonnier, en reçut, comme témoignage d'estime et de reconnaissance, le conseil de faire promptement la paix avec les Romains.

A son retour, Scipion, dont la gloire et les services semblaient importuner le peuple, fut accusé de corruption. Il ne répondit que par ces paroles mémorables : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal; venez au « Capitole avec moi rendre grâces aux Dieux « immortels. » Tout le peuple lui applaudit et marcha sur ses pas; mais ce moment de triomphe fut court. Les accusations, les soupçons se renouvelèrent, et Scipion crut devoir acheter la tranquillité par une espèce d'exil volontaire. Il se retira à Literne, bien résolu d'y terminer ses jours, et s'écriant avec amertume : « Ingrate « patrie, tu n'auras pas même mes ossemens. » Il mourut en effet dans le lieu de sa retraite, l'an de Rome 569, 180 ans avant J. C., et à peu près dans le temps où Annibal, loin de Carthage, terminait ses jours par le poison.

Aux éloges unanimes que l'on a donnés à Scipion dans tous les âges, on n'a jamais mêlé qu'un seul reproche ; celui d'avoir trompé ses soldats, en leur faisant croire qu'il avait un commerce direct avec la Divinité. Encore, avant de le condamner, faudrait-il savoir si ce trait de politique ne lui avait pas été quelquefois commandé par les circonstances, et s'il ne l'avait pas jugé indispensable à l'accomplissement des desseins qu'il forma pour la gloire de Rome.

D. D.

SCOT.

BIBLIOTECA

N. pinx.t — Landon direx.t

SCOT.

Jean Duns, surnommé Scot parce qu'on le croyait Ecossais, naquit à Donston en Angleterre, en 1274. Dès son enfance, son aptitude au travail, sa facilité, ses progrès et sur-tout la vivacité de son esprit, donnèrent de lui les plus belles espérances. Il entra fort jeune dans l'ordre des frères mineurs, et bientôt il fut en état de soutenir avec une supériorité marquée, les discussions les plus épineuses de la philosophie scholastique. Il vint à Oxford achever ses études, et il y enseigna la théologie. Il avait une connaissance étendue de toutes les sciences qui existaient alors, et passait pour le sophiste le plus captieux, et le meilleur métaphysicien de son temps. Fier de ses talens, il se rendit à Paris, y prit ses degrés dans l'Université, et y ouvrit une école. Il fut le premier qui ne s'assujettit à suivre les principes d'aucun autre théologien, et il avança un grand nombre de sentimens nouveaux. L'opposition qui régnait entre ses opinions et celles de l'école des frères prêcheurs, ou de Saint-Thomas d'Aquin, produisit dans l'école les deux sectes des *Thomistes* et des *Scotistes*. Scot, qui avait donné son nom à ces derniers, écrivit en faveur de l'immaculée conception de la Sainte-Vierge, et son habileté dans les chicanes scholastiques et son profond savoir dans les subtilités théologiques donnèrent gain de cause à son

parti, et lui valurent le nom de *Docteur subtil.*

Scot avait présenté ses sentimens sur ce point moins comme un dogme certain, que comme une opinion, et l'on s'est trompé lorsqu'on a dit qu'il la fit recevoir généralement dans l'Université de Paris; elle n'y a été admise comme une doctrine que tous les membres étaient obligés par serment de tenir, que près de deux cents ans après, à la suite du concile de Bâle.

Scot mourut d'apoplexie en 1308, à Cologne où il avait été envoyé pour fonder une école. Ses partisans et ses adversaires l'ont trop loué, ou trop déprimé. Il doit être regardé comme un savant qui ne manquait pas de bonnes qualités et de talens, mais qui ne fut pas assez maître de lui pour ne point abuser de sa facilité.

Ses œuvres ont été recueillies en douze volumes in-folio, dans lesquels se trouvent des questions sur la logique universelle, et une grammaire spéculative estimée de son temps.

An.

M.me DE SÉVIGNÉ.

E. Chéron pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

M.lle SCUDÉRI.

Madeleine Scudéri naquit au Hâvre, en 1607, et vint de bonne heure à Paris où bientôt elle mérita plus de considération que son frère aîné George Scudéri, l'un des *quarante*, et plus connu aujourd'hui par ses ridicules que par ses écrits.

Mademoiselle Scudéri était fort laide, Pélisson n'était pas moins laid; et quand leur liaison fut publique, on dit dans le monde qu'il était naturel que l'on aimât son semblable. Au reste, mademoiselle Scudéri était la première à plaisanter sur sa laideur; aussi, résista-t-elle fort longtemps aux instances de Nanteuil qui absolument voulut la peindre, et quand le portrait fut achevé, elle l'en remercia par les vers suivans :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Privée de la beauté, mademoiselle Scudéri en fut dédommagée par beaucoup d'esprit qu'elle cultiva d'abord par nécessité, ensuite par amour propre. Chacune de ses productions respire le goût de son siécle; et les petits maîtres de la cour de Louis XIV aimèrent dans *Clélie* la carte du pays *de Tendre* qui offre trois rivières sur lesquelles sont situées trois villes dont la première s'appelle

Tendre sur inclination; la seconde, *Tendre sur estime*; et la troisième, *Tendre sur reconnaissance*. Cette méchante découverte fut la cause de la querelle de mademoiselle Scudéri avec l'abbé Daubignac à qui elle reprocha de l'avoir copiée dans *le Royaume de Coquetterie* qu'il publia peu de temps après *Clélie*.

Membre de la Société des *Ricovrati* de Padoue, couronnée à l'Académie française la première fois que cette Société donna un prix d'éloquence; recherchée par les savans et les littérateurs qui lui décernèrent le nom de Sapho, mademoiselle Scudéri fut en correspondance avec la reine Christine de Suède, et pensionnée par Louis XIV: en 1683, elle reçut de ce monarque une gratification de six mille francs.

Boileau appelait ses Romans une boutique de verbiage; et l'on doit regretter qu'elle ne l'ait pas pris pour guide. Elle aurait épuré son style, abrégé ou supprimé ses épisodes, rendu ses héros moins fades, et ses héroïnes moins précieuses. Elle mourut à Paris, en 1701, âgée de 94 ans.

D. F.

SÉBASTIEN.

N. pinx.t — London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO

DOM SÉBASTIEN.

Don Juan III, roi de Portugal, mort en 1557, laissa le trône à son petit-fils Dom Sébastien qui n'avait encore que trois ans. Ce jeune prince fut à peine sorti de l'enfance qu'il montra beaucoup de goût pour l'étude; et sa tutrice, Catherine d'Autriche, femme du feu roi, lui donna des maîtres qui, en peu de temps, développèrent les dispositions qu'il avait pour les sciences : que de maux on lui aurait évités, si, en éclairant son esprit, on n'avait pas égaré son imagination ! On en fit, non pas un monarque pieux, mais fanatique. Jaloux d'être distingué des autres potentats, il prit le titre de roi *très-obéissant*, à l'exemple des souverains de France et d'Espagne dont l'un avait le surnom de roi *catholique;* et l'autre, celui de roi *très-chrétien.* Sa haine pour les infidèles égalait le respect qu'il avait pour l'église; et, loin des femmes dont la beauté révoltait sa vertu, il ne parlait aux moines qui l'entouraient, que du jour où il aurait le bonheur de verser le sang des Maures et des Mahométans. Sévère dans ses principes et dans ses habitudes, il regardait la flatterie comme le plus funeste des poisons. Il ne sut pourtant pas toujours s'en préserver; et les conseils de quelques courtisans vicieux le plongèrent dans le désordre des passions les plus effrénées. Mais

bientôt ses inclinations guerrières l'en firent triompher. Suivi de huit à neuf cents Portugais, il fit voile vers Tanger, attaqua les Maures qui habitaient les montagnes de l'Afrique, en massacra une partie et dispersa l'autre. Cet avantage lui inspira de plus grands projets ; et, de retour à Lisbonne, il promit de marcher au secours de Mulei-Mohamet qui était en guerre avec Moluc son oncle, roi de Fez et de Maroc. L'entreprise était importante ; et Dom Sébastien crut devoir en proposer le partage à Dom Philippe de Castille qui promit de lui envoyer cinquante galères avec dix mille hommes. Mais ce prince n'était pas dans l'intention de tenir ses engagemens, et ne songeait qu'à profiter de l'éloignement de Sébastien, pour joindre la couronne de Portugal à celles de Castille et de Léon.

Persuadé que Philippe était sincère, Dom Sébastien fait lever des troupes en Allemagne et en Italie ; met des impôts extraordinaires sur les marchands et sur les juifs, sur les nobles et sur les bourgeois ; brave les représentations de tous ceux qui veulent lui faire apercevoir la témérité de son entreprise ; s'embarque et s'éloigne de son royaume, malgré les prières de son peuple, et malgré le morne silence de la plupart de ses compagnons d'armes. Après avoir traversé la mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, Dom Sébastien descendit sur la côte d'Arzila, convaincu que rien

ne devait résister à sa valeur ; il rejeta les propositions de Moluc qui lui offrit la paix avec l'abandon de la partie du pays qui pouvait lui convenir. « Plus de quartier, s'écria Moluc outré « de ce refus ; et que le roi de Portugal se perde, « puisqu'il le veut : marchons à lui. »

En effet, la première attaque des Maures jeta l'épouvante dans l'armée de Dom Sébastien. Il aurait dû le prévoir : quelle ressource pouvaient lui offrir des troupes de divers pays, et à qui sa cause était absolument indifférente ? Que pouvait-il attendre d'une partie de ses officiers qui s'étaient moins occupés de la bonté de leurs armes que de la somptuosité de leur équipage, qui, livrés à tous les excès dans leurs tentes magnifiquement décorées, ne voulaient reconnaître ni discipline, ni commandement ? Cependant, le 4 août 1578, Sébastien parvient à les réunir, parcourt les rangs, promet la victoire au nom du Dieu des Chrétiens, vole au combat, a trois chevaux tués sous lui, et cherche de nouveaux dangers, malgré les instances d'un de ses généraux qui le presse de se rendre pour sauver sa vie. « Me rendre ! répond-il fière- « ment : un roi doit mourir, lorsqu'il perd la « liberté. Courage, continue-t-il, courage, valeu- « reux Portugais, vous laisserez-vous vaincre par « une vile troupe de barbares ! » En prononçant ces mots, il s'enfonce au plus fort du carnage, et, quelques minutes après, il y est massacré avec un

petit nombre de braves qui auraient rougi de lui survivre. Mohamet périt dans la même affaire ; et Moluc qui, épuisé par une longue maladie, avait prévu que ce jour serait son dernier ; Moluc fut trouvé mort dans sa litière : ainsi les chefs des deux partis expirèrent sur le champ de bataille.

Dom Sébastien était dans sa vingt-cinquième année ; et, sitôt que la nouvelle de sa mort parvint à Lisbonne, les magistrats, en deuil, l'annoncèrent dans la principale église où le peuple consterné s'était porté en foule. Ce jeune monarque avait un courage à toute épreuve, une passion immodérée pour la gloire, un amour sincère pour l'ordre et pour la justice : il devait ses bonnes qualités à la nature, ses défauts à l'éducation. On ignore pourquoi son corps ne fut pas rendu aux Portugais : quelques-uns en conclurent qu'il existait toujours, et le peuple adopta toutes les fables que l'on se plut à débiter sur le compte de Sébastien. Celle qui obtint le plus de crédit, c'est qu'il resta pour mort sur le champ de bataille, que revenu à la vie, il se repentit d'avoir sacrifié une partie de ses sujets, qu'il voulut s'en punir dans le lieu même où il avait commis la faute, et qu'il se fit hermite. Deux aventuriers profitèrent successivement de ces bruits pour se présenter sous le nom de Sébastien ; mais l'imposture fut bientôt découverte et punie.

P.

SÉNÈQUE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Landon direxit

SÉNÈQUE.

Lucius Annæus Seneca naquit à Cordoue sous le règne d'Auguste. Sa famille tenait en Espagne un rang distingué. Son père, chevalier romain, vint assez tard s'établir dans la capitale de l'Empire, et s'y distingua par son éloquence. Nous avons de lui un recueil des déclamations des plus fameux rhéteurs de son temps, qu'il forma pour l'usage de ses enfans. Il en eut trois: Sénèque le philosophe fut le second et devint le plus célèbre. Elevé sous les yeux de son père, il montra dès sa jeunesse, avec les plus heureuses dispositions pour tous les genres de connaissance, une passion pour l'étude qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le barreau était encore, pour la jeunesse romaine, le chemin des honneurs. Sénèque en suivit les exercices, et s'y distingua de manière à exciter la jalousie du féroce Caïus, si connu depuis, sous le nom de Caligula. Le jeune Orateur cultivait en même temps la philosophie: il l'étudia sous deux Stoïciens célèbres, et l'enthousiasme que lui inspirèrent ses maîtres l'entraîna d'abord à adopter exclusivement leur doctrine. Eclairé depuis par le temps et par la méditation, il devint plus libre dans ses opinions; il annonça qu'il ne voulait porter l'attache d'aucun maître et qu'il respectait les jugemens des grands hommes sans renoncer aux siens:

p.

mais en paraissant adopter indifféremment tout ce qui lui paraissait utile et vrai dans les écrits des anciens philosophes, il conserva toujours une préférence marquée pour la secte de Zénon. Sénèque, introduit dans les emplois publics, venait d'exercer la questure, lorsqu'il fut enveloppé dans la haine que Messaline portait à Julie fille de Germanicus : on l'exila dans l'île de Corse comme coupable d'adultère avec cette princesse infortunée. Son livre *de la Consolation*, adressé à Helvia sa mère, prouve qu'il supporta d'abord sa disgrace avec une fermeté vraiment stoïque : mais trois années d'oubli et de solitude lassèrent sa patience ; son courage l'abandonna, et il écrivit à Polybe, affranchi de Claude, cette lettre trop fameuse qui lui a été tant reprochée. Le pis encore est qu'en flattant lâchement les deux hommes qu'il méprisait le plus, il dégrada son caractère sans obtenir son rappel. Il passa huit ans dans l'exil ; et sans la révolution qui suivit à la Cour la chute de Messaline, il courait risque d'y passer toute sa vie. Agrippine, nouvelle épouse de Claude et sous son nom maîtresse de l'empire, rappela Sénèque, le fit revêtir de la préture et lui confia ainsi qu'à Burrhus l'éducation de son fils Néron qu'elle voulait élever au trône. *Dion-Cassius*, le vil détracteur de tant de grands hommes, semble s'être proposé de vouer à l'infamie ces deux illustres citoyens. Opposons-lui le témoignage de *Tacite*. « Après la mort de Claude,

dit cet Historien, les meurtres allaient se multiplier, si Burrhus et Sénèque ne fussent intervenus. Ces deux hommes, qui gouvernaient la jeunesse de l'empereur avec une concorde qu'admet rarement le partage du pouvoir, avaient un mérite égal, quoique bien différent. Burrhus était recommandable par ses connaissances militaires; Sénèque par l'art d'enseigner l'éloquence et par les grâces qu'il mêlait à la vertu. Tous deux sachant combien cette première jeunesse d'un prince est orageuse, et craignant que la vertu seule ne l'effarouchât, se concertèrent pour lui accorder quelques plaisirs, afin de le retenir plus facilement. Tous deux étaient occupés sans relâche à combattre l'altière Agrippine, absolue dans ses caprices et insatiable de domination. » Lorsque Néron monta sur le trône, Sénèque composa pour lui l'oraison funèbre de son prédécesseur : ce fut probablement pour effacer le souvenir d'un aussi triste emploi de son talent, qu'il écrivit ensuite *l'Apocoloquintose*, satire dans laquelle il tourne en ridicule l'apothéose de Claude et le métamorphose en citrouille. Trop heureux, si cédant à un usage consacré, il n'eût que cette seule fois fait à sa place le sacrifice de sa conscience ! Mais, entre Agrippine et Néron, il était impossible qu'un homme de bien ne se trouvât pas exposé à de plus rudes épreuves. On reconnaît généralement que c'est aux soins réunis de Burrhus et de Sénèque que sont dues ces cinq premières années du règne de Néron dont *Trajan*

disait que peu de princes pouvaient se vanter de les égaler ; et c'est pour tous deux un assez beau titre de gloire. Mais tandis que leur autorité et leur vigilance préservaient encore l'empire des désordres et des fureurs d'un monstre, ils ne purent empêcher que, dans son palais, sa cruauté ne s'exerçât déja sur ses plus proches parens. C'est en effet pendant le cours de ces cinq années que Néron, à peine âgé de dix-huit ans, empoisonna son frère et fit assassiner sa mère. Tous les historiens conviennent que les deux Ministres furent étrangers à la mort de Britannicus. Quant au meurtre d'Agrippine, s'ils ignorèrent, comme on peut le croire, la première tentative que fit Néron, ils furent consultés par lui sur la seconde, et ils ne s'y opposèrent pas : ici la narration de Tacite ne laisse aucun doute. Il restait à Sénèque à jouer un rôle encore plus odieux que celui de son collégue : ce fut lui qui dans une lettre adressée au Sénat par l'empereur, consacrant l'aveu d'un parricide, s'efforça de l'excuser et même de le justifier. Si Sénèque n'eût été qu'un ministre, on concevrait à toute force comment ses admirateurs passionnés, sans prétendre l'approuver, se réduisent à le plaindre et à l'excuser. Mais Sénèque est un philosophe ; comme tel il faut toujours l'absoudre ou le condamner. Certes, dans une pareille circonstance, le choix n'est pas difficile : ou l'apologie du crime fut elle-même un crime, ou Thraséas, ce citoyen ver-

tueux et intrépide, qui après la lecture de la lettre de Néron, se leva et sortit publiquement du Sénat, n'était qu'un factieux.

Délivré de sa mère, Néron ne connut plus de frein. Bientôt après, la mort de Burrhus, qu'on soupçonna de n'être pas naturelle, le débarrassa d'un surveillant que son crédit sur les soldats forçait de ménager. Sénèque restait : seul il lutta quelque temps contre le génie féroce de son élève et contre les sinistres conseils d'une *Poppée* et d'un *Tigellin*; et plus d'une fois encore il arrêta le bras du Tyran toujours prêt à frapper. C'est de lui ce mot célèbre : *quelque sang que vous versiez, vous ne pouvez pas tuer votre successeur.* Voyant enfin que ses avis n'étaient plus écoutés, instruit qu'on le noircissait par d'odieuses imputations et remarquant de jour en jour le réfroidissement de l'empereur, il lui demanda sa retraite et offrit de lui rendre les immenses richesses qu'il devait à sa munificence : Néron refusa l'un et l'autre. On a beaucoup loué la démarche du premier : pour la juger, il suffit de lire avec attention le récit que Tacite nous a laissé de cette scène, et surtout le discours qu'il met dans la bouche de Sénèque. On y trouve le ton et l'adresse d'un homme de cour, d'un favori disgracié, mais on y chercherait vainement le langage qu'après quatorze ans de soins inutiles, devait encore tenir à Néron, un philosophe, un précepteur et même un ministre. « Sénèque finit l'en-

trevue, ajoute l'Historien romain, comme on finit toujours avec les princes, par des remercîmens; mais la vie qu'il menait depuis sa grande faveur, il la changea totalement; il renvoya cette cour qui remplissait sa maison; il ne souffrit plus de cortége, sortant peu, et prétextant toujours des maladies ou des études pour se renfermer chez lui.» Ce fut alors qu'il se montra vraiment philosophe. Il supporta les loisirs de la retraite sans regret, sans ennui, sans dégoût; consacra tous ses momens à l'étude, y retrouva les mêmes charmes qu'avant l'époque de sa grandeur, et composa la plus grande partie des ouvrages que nous possédons. On lui avait reproché son énorme fortune, ses possessions immenses, la beauté de ses jardins, le luxe et la magnificence de ses maisons; il fit mieux que de tout rendre, il se détacha de tout sans effort et sans affectation. *Je ne défends pas d'avoir des richesses*, dit-il dans ses Lettres, *mais je veux qu'on soit au dessus d'elles, qu'on les possède sans craindre de les perdre; qu'on sache se dérober à sa fortune, se familiariser avec la privation, entrer en correspondance avec la pauvreté, s'y préparer.* Sa conduite fut d'accord avec ces principes: le propriétaire d'un capital de plus de 40 millions se trouva le seul dans Rome qui donnât encore personnellement l'exemple de la simplicité, de la frugalité et même de l'austérité des mœurs anciennes. La dépouille d'un pareil homme devait finir par tenter l'avi-

dité des ministres de Néron. Sa mort fut résolue. On essaya d'abord le poison ; mais Sénèque ayant su s'en garantir, il fallut avoir recours à de plus sûrs moyens, et on l'accusa d'avoir trempé dans la conspiration de Pison qui coûta également la vie au poète Lucain son neveu. Quoiqu'il n'y eût point de preuve contre Sénèque, Néron lui envoya l'ordre de se tuer. Il le reçut avec la fermeté d'un Stoïcien ; se fit ouvrir les veines à plusieurs reprises, prit du poison et enfin se plongea dans un bain chaud dont la vapeur le suffoqua. Paulina, sa seconde femme, avait voulu partager son sort, mais Néron l'en empêcha : on arrêta son sang, et elle vécut encore quelques années, portant dans la pâleur extrême de son visage une preuve visible de son courage et de sa tendresse. — Sénèque s'est exercé avec succès à presque tous les genres de compositions : nous ne possédons qu'une partie de ses ouvrages, et ce qui nous reste doit nous faire regretter beaucoup ce que nous avons perdu. L'antiquité ne nous a point laissé de code de morale plus complet, plus grave et plus pur, que ses Traités *des Bienfaits*, *de la Clémence*, *de la Vie heureuse*, *de la Constance du Sage*, etc., et surtout que *ses Lettres*, celui de ses ouvrages que l'on relit le plus souvent et avec le plus de plaisir. Ses *Questions naturelles* sont un monument très-curieux des connaissances des anciens : on y voit combien il s'en fallait que les sciences physiques eussent fait chez eux les mêmes progrès que la morale ; mais souvent

aussi on y voit Sénèque, supérieur à ses contemporains, combattre les préjugés, indiquer les erreurs, et comme *Bacon* pressentir les découvertes. Quoiqu'il se fît honneur d'appartenir à la secte des Stoïciens, il affiche rarement, dans ses écrits, cette philosophie âpre et roide qui demande à l'homme plus qu'elle ne peut espérer d'en obtenir. Il ne cache point d'ailleurs son penchant à l'Eclectisme; il cite *Epicure* aussi souvent que *Zénon, parce que*, dit-il, *tout ce qui est bon appartient à tout le monde.* — Si, dans Sénèque, le Moraliste ne mérite que des éloges, il n'en est pas de même de l'Ecrivain. *Quintilien* l'accuse, dans son excellent Traité de *l'Institution de l'Orateur*, d'avoir été un des corrupteurs du bon goût et de la saine éloquence, et les reproches qu'il lui fait sont aussi fondés que les louanges qu'il lui donne sont justes et méritées. Sénèque joint, en effet, aux talens du plus heureux génie presque tous les défauts du bel esprit. La recherche, l'affectation, l'enflure, l'abus des figures et le goût des pointes déparent ses meilleurs ouvrages. Presque toujours brillant, rarement simple et jamais naturel, il est plein d'idées neuves, ingénieuses, nobles, souvent grandes, quelquefois sublimes; mais il ne sait point s'arrêter, il affaiblit sa pensée en la présentant sous trop de faces, et quoique concis dans son style il devient diffus dans sa composition : aussi a-t-on dit assez plaisamment, *qu'il était beau entre deux points.*

F.

SEPTIME SEVERE.

Landon direx.

SEPTIME SÉVÈRE.

Cet empereur offrit, dans un degré peu commun, le mélange des vertus et des vices. Il posséda les talens qui font le grand prince et le grand général; mais il souilla sa gloire par des actes affreux dont elle ne peut le faire absoudre.

Septime Sévère, né à Leptis, en Afrique, l'an 145, fut d'abord successivement tribun, proconsul, et consul. Après la mort violente du vieux et respectable Pertinax, massacré par les soldats prétoriens, Didius Julianus acheta des assassins le trône devenu vacant; mais, en même temps, Pescennius Niger en Syrie, Albin en Angleterre, et Sévère en Illyrie, furent proclamés par les armées qu'ils commandaient. Sévère marcha rapidement sur Rome, et la mort de Didius, tué l'an 193, le débarrassa de l'un de ses concurrens. Le premier soin de Sévère fut de venger le meurtre de Pertinax. Il dégrada tous les Prétoriens, et livra aux bourreaux ceux qui avaient eu le plus de part au crime. Cette fois, du moins, les supplices ordonnés par Sévère, parurent commandés par une justice rigoureuse.

Niger, vaincu par Sévère dans trois différens combats, fut enfin totalement défait près d'Issus (lieu déjà célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses), et tué dans sa fuite. Sévère ne fit grâce à aucun des parens ou des amis de Niger; tous

furent mis à mort. Il faut en excepter cependant Cassius Clément. Ce sénateur, amené devant le tribunal de Sévère qui voulait le juger en personne, eut le courage de lui représenter que le seul tort de Niger était d'avoir été vaincu; et que lui, Septime, se couvrirait d'une tache éternelle s'il continuait de se baigner dans le sang des partisans d'un rival qui avait les mêmes droits que lui au trône impérial. La hardiesse de ces représentations, loin de déplaire à Septime, l'engagea à pardonner à Clément qui même rentra dans tous ses biens.

Craignant sans doute de triompher moins facilement d'Albin que de ses deux autres rivaux, Sévère feignit de vouloir partager l'empire avec lui, et il le nomma son fils par adoption; mais alors même il essaya plusieurs fois de s'en délivrer par l'assassinat. Albin, forcé d'armer pour sa défense, fut vaincu près de Lyon, en 197, et tué dans le combat. Sévère envoya la tête d'Albin au Sénat avec une lettre terrible où il annonçait les derniers supplices à ceux qui auraient pu favoriser les prétentions de son ennemi. Il n'exécuta que trop fidèlement cette menace; et, dans la recherche et la punition des partisans d'Albin, il montra une rigueur inflexible.

Il nomma ensuite César, et désigna pour son successeur Caracalla, son fils aîné. Celui-ci, pour prélude des crimes dont il devait effrayer l'univers,

essaya d'ôter à son père le trône et la vie. Sévère, instruit à temps de la conspiration, eut la faiblesse de faire grâce au coupable; mais il le contraignit d'assister à la mort de ses complices; et, faisant allusion à ses propres infirmités qui avaient servi de prétexte au projet dénaturé de Caracalla, « Apprends jeune insensé, lui dit-il, que c'est « la tête seule qui gouverne, et que tant qu'elle « demeure intacte, le reste du corps est en santé. »

Sur la fin de sa vie, Sévère, qui avait toujours rendu sa puissance respectable aux Barbares, fit la guerre aux habitans de la Grande Bretagne. Ce fut lui qui, pour arrêter les incursions des peuplades les plus sauvages de l'île, fit bâtir cette fameuse muraille dont il reste encore des vestiges. Il mourut à Yorck, en 211, à l'âge de 66 ans. On croit qu'il avança la fin de ses jours, et cette conjecture est appuyée sur des motifs assez probables. Ce souverain, que la fortune n'avait jamais abandonné, parut dans les derniers temps comme fatigué de sa puissance et de la vie. Ce dégoût se montrait dans tous ses discours.

Sévère est compté parmi les empereurs qui se sont opposés, par des moyens rigoureux, à l'établissement du christianisme. C'est à lui que l'on rapporte la cinquième persécution. D'après son caractère connu, on croira sans peine qu'elle fut une des plus violentes qui eussent été excitées contre la religion nouvelle.

Si un prince n'était responsable des crimes de ses ministres, on dirait, pour la justification de Sévère, qu'une partie des erreurs commises sous son règne, fut l'ouvrage de son favori Plautien dont l'insatiable avidité se permit tous les excès. Mais la puissance illimitée dont jouit ce monstre est peut-être le plus grave reproche qu'on puisse faire à Septime qui disait quelquefois : « J'aime « Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui. » Il fut cependant obligé de faire périr ce ministre qui, abusant de sa faiblesse, finit par conspirer contre sa vie.

Tel fut cet empereur : capitaine intrépide, habile politique, prince ambitieux, tyran implacable ; mais, dans l'intérieur de sa maison, homme faible, et presque toujours soumis aux caprices de ceux qui l'entouraient.

Sévère avait écrit sa propre histoire. Ce livre, dont les contemporains estimaient l'impartialité, est du nombre de ceux qui ont été perdus dans les temps de barbarie.

D. D.

DE SERRES

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Roger del.t

Landon direx.t

OLIVIER DE SERRES.

Ce patriarche de l'agriculture française, né à Villeneuve-de-Berg, département de l'Ardèche, en 1539, parut au milieu de contemporains illustres: Montaigne dans les lettres, Bernard de Palissy dans les arts, et le bon Henri IV dans la science de bien gouverner. Cet homme, d'un esprit sage et philosophique, vécut inconnu aux partis qui déchiraient alors la France. Retiré dans sa terre du *Pradel,* il se livra tout entier aux travaux de l'agriculture, et, riche de connaissances profondes et d'une longue expérience, il résolut d'écrire dans le calme de sa retraite et au milieu des champs qu'il cultivait, l'histoire de ses propres observations, et les réflexions que ses immenses lectures lui avaient fait naître. Ce travail nous valut l'excellent traité, connu sous le nom de *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs,* qui forme le cours le plus complet d'agriculture et d'économie rurale, et que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre d'érudition, de connaissances et d'aimables naïvetés pour le style. Cet ouvrage, dont la première édition est de 1600, fut imprimé treize fois. Voici de quelle manière l'auteur raconte les motifs qui le déterminèrent à le composer. « C'est au moment, dit-il, que mon « inclination et l'état de mes affaires m'ont retenu « aux champs, en ma maison, et fait passer une « partie de mes meilleurs ans, cultivant ma terre

« par mes serviteurs, comme le temps l'a pu porter.
« J'ai senti ma bonne part de ces calamités : je me
« suis tellement comporté parmi les diverses hu-
« meurs de ma patrie, que ma maison a été plus
« logis de paix que de guerre. Durant ce misérable
« temps-là, à quoi eussé-je pu mieux employer mon
« esprit qu'à rechercher ce qui est de mon humeur?
« Trompant le temps, j'ai trouvé un singulier con-
« tentement en la lecture des livres d'agriculture,
« tant anciens que modernes, à laquelle j'ai de
« surcroît ajouté le jugement de ma propre expé-
« rience. Ayant observé quelques choses qui ne
« l'ont encore été que je sache, il m'a semblé de
« mon devoir de les communiquer au public ; je ne
« proteste pas que mes amis m'y aient poussé contre
« volonté, ni qu'à heures perdues j'y aie travaillé ;
« mais je dis que gaiement j'ai tâché de représenter
« cette belle science le mieux que j'ai pu, y em-
« ployant tout mon loisir, sans y rien omettre de
« tout ce que j'ai estimé pouvoir servir à l'avance-
« ment de ce mien dessein. »

Le *Théâtre d'Agriculture* est un modèle de précision, un recueil immense de bons principes ; il faut le lire avec attention pour le lire avec fruit. Il est divisé en huit chapitres, que l'auteur nomme lieux, à la tête desquels sont des tableaux de ce qu'ils renferment. Les sous-divisions de ces tableaux sont au nombre de cent-dix : elles traitent des terres, des manières de les faire valoir, des labours, des engrais, des grains, des récoltes, des vignes, vins

et autres boissons, de tous les animaux domestiques, de toutes les espèces de jardins, des bois, des prés; et toute la science de l'économie rurale entre dans son plan, et quoique l'ouvrage ne forme qu'un volume d'environ neuf cents pages, peu d'objets y sont omis.

Olivier ne parle que d'après l'expérience; il cite souvent des passages des Caton, Columelle, Palladius, Varron, Pline, Virgile et autres; mais quand ces auteurs s'égarent, il a soin de le faire remarquer, et jamais il n'affirme ce dont il n'a pas fait l'épreuve.

Dans son épitre, adressée à Henri IV, il dit à ce bon roi: *Qu'en offrant à S. M.* le Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs, *il ne fait que l'entretenir de ses propres affaires.* Ce mot si profond fut entendu de Henri IV, et depuis ce moment il accorda à l'auteur toute sa protection. On sait que c'est d'après une lettre que ce modèle des rois écrivit à Olivier, que le père de l'agriculture vint à Paris, en 1601, planter dans le jardin des Tuileries, vers l'emplacement de l'ancienne orangerie, quinze à vingt mille mûriers, pour introduire la culture de la soie en France, et rédimer ce pays des quatre millions d'or qu'il fallait payer chaque année aux étrangers pour cette branche de commerce. Cette correspondance d'un roi avec un laboureur est un monument bien rare dans la science agronomique; elle est une preuve éclatante du discernement de Henri et des services d'Olivier.

Les détails relatifs à la vie de cet homme célèbre sont entièrement inconnus: on sait seulement qu'il était bon maître, et qu'il possédait toutes les qualités qui font le citoyen vertueux. Il mourut dans sa terre du Pradel, le 2 juillet 1619, à l'âge de quatre-vingts ans.

Sa mémoire, si long-temps oubliée, a reçu de nos jours les honneurs qu'elle méritait. La société d'agriculture du département de la Seine a voulu que le *Théâtre d'Agriculture* parût, enrichi de toutes les découvertes modernes relatives à l'économie rurale. Des hommes célèbres ont été tirés de son sein pour y travailler sans relâche, et l'on a vu sortir de leurs mains une édition précieuse qui honore la France, immortalise son auteur, et associe les éditeurs à sa réputation.

E. P.

SERVANDONI.

Coiffin pinx.

Landon direx.

BIBLIOTECA NAZIONALE SERVOZIANA

SERVANDONI.

Jean Jérôme Servandoni, que l'on a nommé ailleurs Jean Nicolas, est né à Florence, en 1695. Il fut d'abord élève du célèbre Jean Paul Panini, et apprit, sous cet habile maître, les grands principes de l'art pittoresque et des décorations d'architecture. Il étudia aussi à Rome chez J. J. De Rossi, et fit des études particulières sur les beaux monumens de l'antiquité.

Il vint en France, en 1724; bientôt il y fut chargé de diriger les décorations de l'opéra, et fit prendre à ce spectacle une face nouvelle. Il eut ensuite la conduite du portail de l'église de S. Sulpice, riche et noble composition qui imprima dès-lors à notre architecture un caractère de grandeur dont elle manquait entièrement.

Le goût des décorations entraînait toujours Servandoni vers les productions théatrales; il obtint, en 1738, la jouissance de la salle des machines aux Tuileries, pour y donner un spectacle; et ce fut là qu'après avoir préludé par des vues fidèles et bien prises de S. Pierre de Rome et d'autres édifices remarquables, il donna ces pantomimes poétiques, animées du charme de la musique, et de tout ce que la puissance des machines, le prestige de la peinture et des effets de lumière peuvent produire d'étonnant et de magique.

Les fêtes qu'il dirigea, en 1739, pour le mariage de M. L. Elizabeth de France avec don Philippe Infant d'Espagne, furent du plus grand éclat et de la plus grande magnificence. *La Descente d'Enée aux enfers* qu'il représenta, en 1740, avec sept changemens de décoration, étonna par l'effet des contrastes et le passage bien calculé du terrible au gracieux, du sombre à la lumière : aussi le nom de Servandoni fut-il célèbre dans toute l'Europe. Il fut décoré de l'ordre de S. Jean-de-Latran, et de l'ordre militaire du Christ, et fut demandé avec empressement dans toutes les cours de l'Europe.

Toujours en relation avec les princes, les rois, les héros ou les dieux, il prenait peu de soin de ses affaires personnelles ; et, lorsqu'il le pouvait, il était aussi magnifique dans son intérieur que dans ses représentations et dans ses fêtes. Souvent pressé par ses créanciers, il leur échappait par un voyage, et leur donnait, à défaut d'argent, une fête nouvelle.

Il a fait quelques tableaux de ruines, dans le genre de J. Paul Panini, son maître ; mais sa vivacité ne lui permit pas de mettre le même soin dans leur exécution.

Il mourut à Paris, en 1766, âgé de 70 ans.

L. G.

MICHEL SERVET.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

E. del.t

London direx.t

Digitized by Google

MICHEL SERVET.

La fin tragique de Michel Servet, hérétique du milieu du siècle l'a rendu célèbre. Il était né en Arragon en 1509 ; il vint à Paris étudier la médecine, se fit recevoir docteur en cette faculté, et professa les mathématiques. Né avec un caractère inquiet et turbulent, il eut des querelles avec les médecins de Paris, et fut obligé de quitter cette ville. Il alla s'établir dans les environs de Lyon, et y exerça la médecine. Après y avoir séjourné quelques années, poussé par la manie de dogmatiser, il parcourut diverses parties de la France et de l'Allemagne, répandant ses opinions particulières, et combattant ou adoptant celle des novateurs qui s'élevaient en grand nombre à cette époque. Servet attaquait principalement le mystère de la Trinité : il écrivit à Calvin sur ce sujet, de Vienne en Dauphiné, où Palmier, archevêque de cette ville, qui l'avait connu à Paris, l'avait attiré, et lui avait donné un logement dans son palais. Calvin crut voir dans les lettres de Servet le desir de l'embarrasser plutôt que celui de trouver la solution des questions qu'il traitait ; il lui répondit cependant assez civilement, Servet répliqua avec aigreur, leur correspondance se changea en dispute ; de là ils passèrent aux injures et à la haine la plus implacable. Calvin fit dénoncer Servet comme hérétique devant un tribunal *catholique*. Il fit produire à l'appui de cette accusation des feuilles d'un ou-

vrage que Servet faisait imprimer en secret, et qu'il s'était procurées à prix d'argent : il y joignit les lettres que son adversaire lui avait adressées à lui-même. Servet fut mis en prison à Vienne, et trouva le moyen de s'échapper pendant l'instruction de son procès. Son malheur voulut que dans sa fuite il passât par Genève. Calvin le sut, le dénonça, et le fit arrêter. Servet fut traduit de nouveau comme hérétique devant un tribunal *protestant* entièrement dévoué à son ennemi ; et Calvin qui avait écrit : « Si quel-« qu'un est hétérodoxe, et se fait scrupule de se « servir des mots de *trinité* et de *personne*, nous ne « croyons pas que ce soit une raison pour le rejeter ; « nous devons le supporter, sans le chasser de l'é-« glise, et sans l'exposer à aucune censure » ; Calvin, qui avait élevé sa voix si fortement contre les persécutions, fit tant, par ses sollicitations et ses intrigues auprès des juges, que le malheureux Servet fut condamné à être brûlé vif, et exécuté en 1553. Ses livres furent aussi livrés aux flammes, et la haine active et persévérante de Calvin les a rendus fort rares. Un passage des écrits de Michel Servet fait croire qu'il avait reconnu la circulation du sang, et donne lieu de regretter qu'il ne se soit pas adonné uniquement à la médecine, plutôt que de se livrer à cette fureur de dogmatiser qui causa ses malheurs et sa mort cruelle et prématurée.

M.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

M.me DE SÉVIGNÉ.

Marie de Rabutin naquit en Bourgogne, l'an 1626. Elle était fille de Marie de Coulanges, et de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal qui, en 1627, mourut les armes à la main, lors de la descente des Anglais dans l'île de Rhé. Il y commandait l'escadre des gentilshommes volontaires.

Privée des soins d'un père qu'elle n'a pas eu le bonheur de connaître; des conseils qu'aurait pu lui donner madame de Chantal canonisée de nos jours; mais, uniquement occupée des progrès d'un ordre dont elle était la fondatrice, mademoiselle de Rabutin fut élevée par sa mère, d'abord sous la tutelle de son grand-père, le marquis de Coulanges; ensuite, sous celle de son oncle, l'abbé de Livry. L'usage qu'elle a fait de sa plume, la manière dont elle a parlé des talens et des arts, prouvent que son esprit fut très-cultivé, et que, de bonne heure, elle avait fait connaissance avec les meilleurs écrivains, tant italiens que français.

A 18 ans, elle épousa le marquis de Sévigné, gentilhomme breton qui, en 1651, fut tué par le chevalier d'Albret: on ignore la cause de leur différend, mais on sait que madame de Sévigné

eut beaucoup à souffrir de l'inconstance de son mari. « Il aima partout, dit Bussy, et n'aima « jamais rien de si aimable que sa femme; ce- « pendant, elle n'aima que lui avant et après « sa mort. »

Veuve à 25 ans, souvent on la pressa de contracter un second mariage, mais elle ne voulut vivre et ne vécut que pour ses deux enfans. Sa fille, née sérieuse, étudia la philosophie, et devint une très-grande cartésienne; son fils eut d'autres goûts, et Boileau, Virgile, Homère, Horace furent ses auteurs favoris.

Mademoiselle de Sévigné avait à peine 17 ans qu'elle fut unie au comte de Grignan que madame de Sévigné préféra, parce qu'il vivait à la cour, et qu'elle se flattait de ne pas se séparer de sa fille; mais M. de Grignan était lieutenant-général au gouvernement de Provence; bientôt, il fut contraint d'aller y commander, en l'absence du duc de Vendôme, et ce contretemps inattendu affligea également et la mère et la fille. Elles se desiraient sans cesse, voyageaient alternativement pour se rapprocher l'une de l'autre, se boudaient de temps en temps, quelquefois même se quittaient un peu brouillées, mais la plus courte absence dissipait le nuage, et c'est au desir de se raccommoder, au besoin de s'entendre que l'on doit ce recueil de Lettres qui, presque toutes,

sont si parfaites qu'il est impossible de les louer dignement.

Quand madame de Sévigné n'était pas avec sa fille, on la trouvait soit à Livry, soit à Paris où elle faisait les délices d'une société choisie, dans laquelle on distinguait M. de La Rochefoucault et madame de la Fayette; soit enfin aux *Rochers* qu'elle nommait sa *Solitude*. Ce fut là qu'au mois de mai 1694, elle apprit que madame de Grignan était atteinte d'une maladie qui paraissait dangereuse: aussitôt, elle part pour la Provence, arrive chez sa fille, la soigne la nuit comme le jour; et, quelque temps après, victime d'une tendresse trop active, elle est attaquée d'une fièvre lente dont elle mourut le 14 janvier 1696.

Déposée dans le caveau des Grignans, elle y reposa en paix jusqu'en 1793, que des brigands mirent en pièces et se partagèrent le cercueil de plomb qui renfermait son corps.

On est instruit du ton, des mœurs, des usages et de l'étiquette de la cour de Louis XIV, quand on a lu ces Lettres remplies d'anecdotes, de particularités, de riens racontés avec une grâce qui n'appartient qu'à La Fontaine. Simple dans les récits familiers, rapide dans la peinture du fracas de Marseille; brillante, quand elle rend compte des noces de mademoiselle de Louvois; éloquente, lorsqu'elle décrit la pompe funèbre de

Turenne ; légère ou profonde, gaie ou sensible, partout madame de Sévigné prend les couleurs, saisit les nuances qui conviennent à son sujet.

Elle a parlé, avec modestie, des personnes et des choses ; elle n'a jugé que les écrits qu'elle était en état d'apprécier ; et, si elle n'a pas rendu à Racine toute la justice qu'elle aurait dû lui rendre, c'est que la passion de l'amour était étrangère à son ame qui n'a bien connu que le sentiment de l'amitié. C'est lui qui souvent la conduisit chez un frère de M. de Grignan dont elle adoucit les souffrances ; chez une de ses tantes dont elle fut la consolation ; chez l'abbé de Livry dont elle ferma les yeux. A la vérité, celui-ci la laissait héritière de sa fortune, mais elle n'attendait rien des deux autres. Pour juger le cœur de madame de Sévigné, il suffit de l'entendre dire à sa fille : « Ne nous « chargeons pas d'une haine à soutenir, c'est un « pesant fardeau : éteignons nos ressentimens et « prévenons ceux des autres. »

F. D.

S'GRAVESANDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO E

Wm. De Leur pinx.t — London direx.t

S' GRAVESANDE.

S' Gravesande (Guillaume Jacob) naquit à Bois-le-Duc le 27 septembre 1688. Il est sur-tout célèbre par un excellent traité de physique, qui a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe, et qui serait encore aujourd'hui le meilleur ouvrage de ce genre s'il renfermait les découvertes dont la science s'est accrue depuis. Ce traité est remarquable par une excellente méthode, par une très-grande clarté dans l'exposition des faits, et par beaucoup d'exactitude dans les expériences. La partie de la lumière y est traitée avec un soin particulier, et enrichie de plusieurs expériences importantes qui ajoutent encore à ce que Newton avait donné dans son optique ; mais ce qui mérite sur-tout d'être distingué, c'est la partie où S' Gravesande expose la théorie du système du monde, d'après les principes de Newton ; Il est impossible de rien lire de plus clair et de plus précis. Cet ouvrage acheva de répandre la doctrine newtonienne, et de bannir les tourbillons de Descartes de l'enseignement public. Il était digne en effet de produire cette révolution, et c'est à juste titre qu'il a fait la réputation de son auteur.

S' Gravesande a encore composé plusieus ouvrages sur des matières de philosophie et de morale. Il a traité fort au long, dans des discussions quelquefois très-vives, des questions de mécanique alors fort

célèbres, et dont aujourd'hui on ne s'occupe plus, parce que la vraie métaphysique de cette science est maintenant établie avec certitude sur des calculs exacts et des raisonnemens rigoureux. S'Gravesande fut lié avec Voltaire ; il mérita l'estime et l'attachement de cet homme célèbre, dont l'amitié seule est un titre près de la postérité. Dans sa jeunesse il rédigea, avec quelques amis, le *Journal littéraire*, qui s'imprimait en Hollande, et il y a inséré un grand nombre d'articles, dont quelques-uns sont très-piquans. Dans cette société de jeunes auteurs se trouvait S.-Hyacinthe, l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, excellente plaisanterie qui n'a que le défaut d'être un peu trop longue. Chacun des membres de la société fouruissait ses notes ; celles qui sont signées *Ixius* sont de S'Gravesande. On lui avait donné cette désignation à cause de la lettre *x*, qui est souvent employée en algèbre, pour représenter les quantités inconnues. S'Gravesande fut marié, et fort heureux, tant par son caractère que par sa famille, et par la grande considération dont il jouissait, mais le bonheur ne l'accompagna pas jusqu'à la fin. Il avait deux fils, qu'il aimait beaucoup, et qui annonçaient les plus heureuses dispositions : ils moururent tous les deux dans l'espace de huit jours ; S'Gravesande en fut inconsolable. Trois ans après il tomba dans une maladie de langueur, et mourut le 28 février 1742 âgé de cinquante-trois ans et demi.

I. B.

SHAFTESBURY

C. del.t

London direx.t

SHAFTESBURY.

Antoine Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, né à Londres en 1671, et mort à Naples en 1713, est un des philosophes les plus vertueux et les plus profonds du siècle dernier.

Il y a deux Shaftesbury célèbres (l'aïeul et le petit-fils), qu'il faut distinguer, non-seulement parce que leurs noms et prénoms sont les mêmes, mais parce que leur célébrité a des principes bien différens. Le premier, qui fut grand-chancelier d'Angleterre sous Charles II, et que ce prince créa comte de Shaftesbury en 1672, fut un de ces hommes nés pour des temps de factions politiques et de dissentions civiles. Dans des temps ordinaires, il eût été orateur distingué, homme d'état, excellent ministre; sous Fairfax et Gromwel, il se montra ennemi de la royauté; sous Charles II, il fut courtisan, et l'un des plus débauchés de cette cour dissolue: puis il conspira contre le même sceptre qu'il avait encensé. L'histoire le signale comme ayant changé de partis cinq à six fois, mais avec tant d'habileté et d'à-propos, qu'il obtenait toujours la première considération dans le parti nouveau où il passait. Plein de vices, sur-tout d'audace et de violence, il ne montra que de la modération, de l'équité, de la sagesse dans l'éminente fonction de grand-chancelier. Raynal l'a caractérisé en peu de mots: « Il serait « possible, dit-il, de tracer deux portraits de cet

« homme singulier, tous deux beaux, tous deux « ressemblans, tous deux opposés. »

Le chancelier Shaftesbury eut une grande influence sur son petit-fils, et c'est sur-tout pour cette raison qu'on ne peut pas peindre l'un sans l'autre. L'aïeul prétendait avoir reconnu dans l'enfant nouveau-né, à des signes physionomiques, qu'il deviendrait un homme extraordinaire, et peut-être le rendit-il supérieur, en croyant développer ces germes prophétiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plan d'éducation tracé par le chancelier fut suivi fidèlement, même après son expatriation en Hollande. C'est le seul trait par lequel le père du philosophe Shaftesbury soit recommandable.

A l'âge de onze ans, le jeune comte entendait les classiques grecs et latins; il avait appris ces deux langues comme Montaigne, en les parlant continuellement avec ses maîtres. A seize ans, il voyagea pour son instruction, en France, en Italie et en Allemagne. A Paris, il se fit remarquer par l'aménité de ses mœurs et sa facilité à s'exprimer en français. En Italie, le charme des arts le séduisit pour toute sa vie. Par-tout il fut observateur profond de ce qui paraissait ne devoir intéresser que la raison de l'homme mûr. A son retour en Angleterre, on voulut le nommer membre du parlement, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans. Il refusa par modestie, et par respect pour des fonctions aussi importantes. Il ne les accepta qu'après avoir consacré cinq années aux études qui mettent en état de les remplir convena-

blement. Il s'y fit estimer par son éloquence et sa fermeté, qu'il n'employa jamais que pour la conservation des droits de sa nation, et pour la faire prospérer davantage. Guillaume III lui offrit une place de secrétaire d'état, en récompense de ses services: il la refusa; et la reine Anne lui ayant fait éprouver plusieurs injustices, entre autres l'ayant privé de la vice-amirauté de Dorset, qui était dans sa famille depuis trois générations, il ne chercha de dédommagement que dans l'étude et le commerce de ses amis, parmi lesquels on compte Locke, Bayle et Leclerc. Il prit des leçons du premier, et vécut long-temps dans l'intimité des deux autres, en Hollande.

Rien de plus élevé, de plus pur, que la doctrine philosophique de Shaftesbury; c'est la science de la vertu: sa vie en fut la pratique. On peut le regarder comme le premier de cette série estimable de philosophes qui composent l'école écossaise. Ses principaux ouvrages sont: *Les Mœurs* ou *Caractères*, 3 vol. in-8°; l'*Essai sur l'usage de la Raillerie dans les matières importantes*, 1 vol. in-8°; *Lettre sur l'Enthousiasme*, 1 vol. in-8°; *Conseils à un Auteur*, 1 vol. in-8°. Ces ouvrages ont été traduits en Français, par différentes mains et à des époques diverses. Ils sont peu susceptibles d'analyse: ce n'est pour ainsi dire qu'une suite de sentimens vertueux et de préceptes de goût exprimés avec chaleur, souvent avec enthousiasme. Aucun écrivain moderne n'a mieux saisi la manière des Socrate, des

Google

Platon, des Xénophon, des Marc-Aurèle, dont il avait fait une étude profonde.

Le comte de Shaftesbury mourut à Naples, où l'on avait espéré qu'il pourrait prolonger sa frêle existence : il y languit dix-huit mois. Ne pouvant plus supporter d'études sérieuses, il s'y livra entièrement à la passion qu'il avait toujours eue pour les beaux-arts. Ce fut à cette dernière époque de sa vie qu'il écrivit son *Jugement sur l'Hercule*, et sa *Lettre sur le Dessin*. J.

SHAKESPEARE.

C. Vertue del.t — I.n Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SHAKESPEARE.

Guillaume Shakespeare était l'aîné de dix enfans, et naquit, en 1564, à Stratford, petite ville du comté de Warwick: son père y possédait quelques fiefs; mais le revenu en était médiocre, et, pour y suppléer, il faisait le commerce des laines. Destiné à le continuer, Guillaume eut à peine étudié quelques mois, qu'à dix-sept ans il épousa la fille d'un riche laboureur, et jamais peut-être il n'aurait eu l'idée du talent qu'il avait reçu de la nature, sans un événement qui le fit sortir de l'état obscur auquel il paraissait condamné.

Sir Thomas Lucy possédait, aux environs de Stratford, un parc dans lequel ses amis même n'avaient jamais eu l'agrément de chasser, tant il était jaloux de ses droits; un jour Shakespeare y pénètre avec deux ou trois jeunes gens de son âge, et trouve le moyen d'y forcer un daim; sir Thomas le dénonce, Shakespeare lui répond par une chanson satirique; elle irrite son ennemi, au point que, pour éviter ses poursuites, Shakespeare est contraint de se réfugier à Londres où, sans argent et ne sachant que devenir, il garda à la porte d'un spectacle les chevaux des personnes qui y venaient sans domestique: alors, les carrosses étaient rares, et l'on allait à cheval, soit à ses affaires, soit à ses plaisirs.

Bientôt il se fit aimer des acteurs, et, grâce à leur protection, il fut admis dans la troupe où quelques rôles de spectres lui acquirent une sorte de réputation : son génie lui réservait des succès plus brillans, il suivit son instinct; mais l'on ignore quel fut le premier ouvrage qui le fit connaître. Tout ce que l'on sait, c'est que la plus grande partie de ses pièces fut représentée devant la reine Elizabeth dont souvent il reçut des bienfaits et des conseils. C'est elle que dans son *Rêve d'une Nuit d'été* il nomma *la vestale couronnée que l'Occident admire.* Il eut aussi pour protecteur et pour bienfaicteur, l'intime ami du malheureux comte d'Essex, milord Soutampthon qui, un jour, lui envoya mille guinées pour l'aider à terminer le marché d'une terre qu'il desirait acquérir.

Chaque année ajoutait à la gloire de l'auteur qui avait éclipsé l'Oreste et le Pylade anglais, Beaumont et Flotcher qui occupaient la scène lorsque Shakespeare y parut. Leurs pièces renferment des beautés réelles, des situations intéressantes, mais souvent des obscénités que l'on ne peut reprocher à Shakespeare.

Sans jalousie, comme sans orgueil, il accueillait les talens partout où il les trouvait, et c'est à lui que l'Angleterre doit un poète dramatique de plus, ainsi qu'on l'a dit dans la *Notice sur Ben-Johnson.*

Cependant Shakespeare ne cessait de regretter la vie tranquille, et, malgré tous les efforts que l'on fit pour le retenir à Londres, il revint demeurer dans sa ville natale. Il reçut peu de monde, s'occupa d'améliorer les terres qui dépendaient de son habitation, se fit aimer de tous ceux qui l'entouraient, et jamais il ne regretta de ne pas être plus riche que lorsqu'il rencontra des personnes envers lesquelles ses facultés ne lui permirent pas de se montrer aussi bienfaisant qu'il aurait voulu l'être.

En 1617, à 53 ans seulement, il fut enlevé à ses amis par une mort presque subite.

Il eut trois filles qu'il maria, mais aucune d'elles ne laissa d'enfans; et la maison de Shakespeare fut achetée par un ecclésiastique. En y arrivant, il eut la maladresse de faire abattre un mûrier que le poète avait planté dans son jardin; et la perte de cet arbre, consacré par la vénération publique, fut le signal d'une émeute dont les instigateurs demandèrent hautement la mort du pauvre ecclésiastique qui fut assez heureux pour s'y soustraire. Le lendemain, un tourneur fit l'acquisition du mûrier, en fabriqua des tabatières, des tasses à thé, des écritoires qui, de tous les côtés, furent demandées et vendues au poids de l'or. Ce fut dans une de ces tabatières que les officiers de Stratford enfermèrent la lettre qu'ils écrivirent à Garrick qui, au mois de sep-

tembre 1769, présida au fameux *jubilé* que l'on célébra dans leur ville, en l'honneur de Shakespeare.

En 1740, on éleva au poète anglais, dans l'abbaye de Westminster, un tombeau avec cette inscription :

Guillemmo Shakespeare, anno post mortem 124, amor publicus posuit.

Parmi ses ouvrages dramatiques, on distingue *Othello, les Commères de Windsor, Hamlet, Macbeth, Jules César, Henri IV, et la Mort de Richard III.* Que ces pièces ne soient, si l'on veut, ni des tragédies, ni des comédies, que l'on y trouve de l'invraisemblance, du désordre, et même des monstruosités, cela est possible, mais Shakespeare a voulu montrer l'homme tel qu'il est; et qui, mieux que lui, a su peindre la naissance, les progrès, le délire des passions? Tous ses personnages sont pris dans la nature, aucun ne se ressemble, et chacun d'eux a la physionomie qu'il doit avoir, le caractère qui lui convient : de là, ces inégalités de style, tant critiquées, et que, sans doute, l'auteur a regardées comme nécessaires à la perfection de ses tableaux.

D. F.

SHEFFIELD.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

C... del.t Landon dirext

SHEFFIELD.

John Sheffield, issu d'une longue suite d'aïeux illustres, naquit en 1649. La mort de son père le mit, à l'âge de onze ans, entre les mains d'un instituteur dont il fut peu satisfait. A douze ans, il l'abandonna pour diriger lui-même son éducation. Ses connaissances littéraires étonnent plus encore que cette action hardie. Ce fut au milieu du tumulte des armes et des intrigues des cours qu'il se livra à son goût pour la littérature, et à son amour pour la poésie. Militaire et homme d'état, on le vit se distinguer tour-à-tour dans la guerre et dans la politique, et occuper, pendant sa longue carrière, les emplois les plus honorables et les plus brillans. Il mourut à Londres, en 1721, à l'âge de soixante-douze ans.

Si nous nous en rapportons à ses contemporains, Sheffield fut un poète d'un rang distingué; mais la postérité s'explique en d'autres termes. Sans motifs pour l'entourer d'éloges, sans crainte de sa puissance, elle le regarde comme un écrivain quelquefois brillant, mais trop souvent négligé. Ses chansons roulent sur des sujets communs; sa gaieté est maniérée, et quels que soient ses efforts, il n'atteint jamais au sublime.

On prétend qu'il fut aidé par Dryden dans l'*Essai sur la Satyre*. Quant à l'*Essai sur la Poésie*, il a mérité les éloges des Pope et des Roscommon, et

sans doute d'une foule d'écrivains dont les adulations sont oubliées.

La Vision, petit poëme licencieux, est écrit dans un genre qui trouvait alors de nombreux partisans. On peut le regarder comme un ouvrage de mode. La vérité de sentimens ne s'y fait pas remarquer, et le mérite de l'invention y est à-peu-près nul.

Si ses vers sont faibles en général, il faut avouer que sa prose, dans ses Mémoires, est animée et agréable. Sheffield avait, dit Johnson, la perspicacité et l'élégance d'un historien; il lui manquait le feu et l'imagination d'un poète.

R.

SHENSTONE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Cook del.t

London direx.t

SHENSTONE.

Guillaume Shenstone naquit en 1714 à Leasowes, dans le district d'Hales-Owen en Angleterre. Il apprit à lire d'une vieille femme, dont il a transmis le nom à la postérité, dans son poëme de *la Maîtresse d'Ecole*. Sa passion pour les livres était extrême. Il fit ses études au collége d'Oxford, cette pépinière inépuisable de poètes et de littérateurs; il y commença à faire des vers, et avant d'en sortir, publia, sans nom d'auteur, un petit volume de mélanges. Devenu de bonne heure maître de sa fortune, il se livra avec ardeur à son goût pour les plaisirs de la campagne. Il embellit tellement sa propriété, il tira parti du terrain avec tant d'imagination et d'élégance, que son petit domaine fit bientôt l'envie des gens riches, que les voyageurs se détournaient pour le visiter, et que les peintres venaient en dessiner les sites. C'est ainsi qu'on a vu Dufresny, l'un de nos plus aimables poètes comiques, déployer un grand talent naturel dans la composition des jardins. Shenstone avait un tel amour pour ses possessions, qu'on l'affligeait mortellement en refusant d'en reconnaître les beautés. Il donnait tout au plaisir des yeux et rien à l'utilité : on le désolait quand on lui demandait s'il y avait du poisson dans ses eaux. Sa maison était délabrée et ses planchers à jour ; il aurait craint, en les faisant réparer, de détourner quelque chose de ce qu'il

réservait pour ses chers jardins. Il y mangea sa fortune, et même contracta des dettes, qui le tourmentèrent au point d'abréger ses jours. Il mourut en 1763, âgé de quarante-neuf ans seulement.

Ses poésies respirent la douceur et la pureté de ses goûts. Elles consistent principalement en ballades, en élégies, en odes, et en pièces badines et morales. Son poëme de *la Maîtresse d'Ecole* est le meilleur de ses ouvrages. On trouve dans tous de l'aisance et de la facilité, mais ils manquent d'imagination et de variété. Johnson les a fait entrer dans sa collection des meilleurs poètes anglais, et a mis en tête une vie de l'auteur, d'où nous avons tiré cette notice.

A.

SIDNEY.

Luttrell pinx.t London direx.t

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ALGERNOON SIDNEY.

Algernoon Sidney, l'un des plus fiers républicains, et l'un des plus ardens promoteurs de l'esprit de liberté que présente l'histoire moderne, naquit à Londres en 1622. Il était fils cadet du comte de Leicester, et par sa mère petit-fils du comte de Northumberland. La naissance de Sidney, son éducation, ses relations avec la cour, les places et le crédit de sa famille, tout semblait devoir l'attacher au parti de Charles I, lorsque les troubles civils éclatèrent en Angleterre. La haine du pouvoir arbitraire qui paraissait innée en lui, l'entraîna à 21 ans dans le parti du parlement. Fairfax lui confia un régiment, et il servit avec autant de zèle que de courage une cause qu'il regardait comme celle de la liberté. En 1647, il eut le commandement de Douvres: l'année suivante il fut nommé membre de la commission qui jugea Charles I, mais il s'abstint d'assister au procès et de prendre part à la condamnation de ce prince. Il était alors attaché au parti des *indépendans* qui voulut établir le gouvernement républicain, et qui ne fit que servir les vues d'un ambitieux Invariable dans ses principes autant que désintéressé dans ses vues, Sidney s'opposa avec courage aux desseins de Cromwel, et cessa de prendre part aux affaires, dès que celui-ci eut obtenu le titre et l'autorité de protecteur. Il paraît que c'est à cette époque que, retiré à Penshurst,

habitation principale de sa famille, il composa ses premiers *Discours sur le Gouvernement*. En 1659, après la mort du protecteur et l'abdication de son fils, Sidney reparut dans le parlement, fut nommé membre du conseil d'état, et choisi pour aller négocier la paix entre le Danemarck et la Suède. Non-seulement il n'eut point de part au rétablissement de la royauté, mais il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher. Tandis que les Anglais célébraient le retour de Charles II, Sidney, leur ambassadeur, en inscrivant son nom sur l'*Album* de l'université de Copenhague, y ajoutait cette devise :

Manus hæc inimica tirannis,
Ense petit placidam sub libertate quietem.

Soit méfiance, soit attachement à ses opinions, il résista aux offres de Monk, refusa de profiter de l'amnistie qui fut d'abord promise, puis ensuite indignement violée, et erra pendant 17 ans dans les principaux états du Continent, sans que la longueur de cet exil volontaire, l'oubli de sa famille, les dangers de sa position, et même l'indigence, pussent abattre son courage. Enfin, en 1677, le comte de Leicester, qui desirait voir son fils avant de mourir, ayant obtenu le pardon de Sidney, celui-ci revint dans sa patrie. Deux fois il se mit sur les rangs pour entrer au parlement; mais la cour qui craignait l'ascendant de son caractère et de ses talens, empêcha qu'il ne fût élu. Une vive fermentation semblait présager alors le retour des troubles auxquels l'Angle-

terre avait été naguère en proie. L'influence que le duc d'Yorck, frère du roi, exerçait dans l'administration, et l'attachement connu de ce prince à la religion catholique servaient de motifs ou de prétexte à l'animosité des chefs du parti populaire. Sidney s'était joint à ce parti, il était lié avec le duc de Montmouth, avec les lords Essex, Russel, Shaftesbury, Grey, etc.; il fut enveloppé avec eux dans une conspiration dont le but prétendu était de tuer le roi et d'exciter un soulèvement général. Parmi les historiens anglais, ceux même qui regardent la conspiration comme prouvée, avouent que la vengeance et la haine dirigèrent ouvertement l'inique procédure dont Sidney fut la victime. Toutes les loix furent indignement violées à son égard. Une seule personne avait déposé contre lui: pour tenir lieu d'un second témoin, on produisit le manuscrit des *Discours sur le Gouvernement*, trouvé dans les papiers de Sidney, et cet ouvrage composé depuis longtemps et qui n'avait été ni publié, ni même communiqué à personne, suffit pour motiver sa condamnation. Sidney avait alors 61 ans. Après s'être défendu avec chaleur pendant le cours de son procès, il se glorifia de mourir martyr de la cause de la liberté et marcha au supplice avec l'intrépidité tranquille d'un homme qui avait pris M. Brutus pour son modèle. Le chef de la justice Jefferies, célèbre par ses assassinats juridiques, l'exhortait à subir son sort avec résignation: *Tâtez mon pouls*, lui répondit froidement Sidney, *et voyez s'il est*

agité; je ne me suis jamais senti plus calme. Il fut décapité le 7 décembre 1683. Après la révolution de 1688, on cassa le jugement qui l'avait condamné, et on réhabilita sa mémoire.

Sans doute, dans sa conduite politique, Sidney fut entraîné, comme beaucoup d'autres, par l'esprit d'enthousiasme et d'exagération qui emporta la nation anglaise au delà du but qu'elle voulait atteindre. Cette ame généreuse, fière et passionnée, nourrie de la lecture des anciens, et vraiment digne des plus beaux temps de Rome, dut concevoir facilement l'espérance de les voir renaître. Une pareille illusion peut être une faute grave, mais c'est une faute qui n'appartient qu'aux grands caractères et qu'aux hommes vertueux. A l'égard des principes que Sidney a établis dans ses Discours sur le Gouvernement, ce sont ceux que la raison avoue, et que la bonne politique doit consacrer dans tous les siécles éclairés. L'auteur défend les droits imprescriptibles des peuples contre les attentats du despotisme et contre la funeste maxime de l'origine divine du pouvoir souverain. Il prouve que les peuples sont nés libres; que tout gouvernement étant établi par eux et pour eux, ils peuvent lui donner telle forme qu'il leur plaît; que le chef auquel ils ont confié l'autorité leur doit compte de l'usage qu'il en fait; qu'il cesse d'être leur légitime souverain, s'il viole les loix qui fondent sa puissance, etc.

L'ouvrage de Sidney a été traduit en français, en 1702. F.

SIXTE V.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A. *pinx.t* *Landon direx.t*

SIXTE V.

Félix Péretti, fils d'un pauvre vigneron, naquit en 1521, au village *des Grottes*, près du château de Montalto, dans la Marche d'Ancône. Un cordelier qui s'était égaré l'y rencontra gardant ses pourceaux, lui demanda son chemin, et, lui trouvant de l'esprit, il l'emmena dans son couvent où commença l'éducation de Péretti. Il fit des progrès rapides, reçut l'habit de l'ordre, obtint la prêtrise en 1545, le bonnet de docteur, et, peu de temps après, la chaire de professeur de théologie à Sienne où il prit le nom de *Montalto*. Là, comme dans son premier couvent, il excita la jalousie de ses confrères par l'étendue de ses connaissances, les révolta par la pétulance de son humeur, quitta sa chaire, et fit à Gènes, à Rome, à Pérouse des sermons qui lui méritèrent deux places; l'une, de commissaire général à Bologne; l'autre, d'inquisiteur à Venise. Dans cette dernière ville, il ne tarda pas à se brouiller avec le sénat, prit la fuite, et répondit à ceux qui l'en raillèrent, qu'ayant fait vœu d'être pape à Rome, il n'avait pas cru devoir se faire pendre à Venise.

Rentré dans la capitale du monde chrétien, il y devint procureur général de son ordre; passa en Espagne, en qualité de consulteur du Saint-Office, et revint à Rome où Pie V le fit cardinal. De ce

moment, il affecta envers tous ceux qui l'approchaient une douceur qu'il était loin d'avoir, s'éloigna des affaires, se plaignit de ses infirmités, et vécut dans la retraite la plus profonde jusques au jour du conclave qui fut tenu en 1585, après la mort de Grégoire XIII. Il y parut appuyé sur son bâton, se traînant avec peine à la suite des cardinaux qui l'appelaient *l'âne de la Marche*. Quand on lui fit entendre que le choix pourrait le regarder, il protesta qu'il n'en était pas digne, et que si on l'élevait au pontificat, il en abandonnerait le gouvernement à des mains plus sûres que les siennes. Ce mot décida le conclave, et, d'une voix unanime, il remit la tiare à Sixte V qui aussitôt, jetant son bâton, entonna le *Te Deum* avec une force qui confondit tons les assistans. « Ne soyez « pas surpris de ce changement, dit-il au cardi- « nal de Médicis qui l'en félicita; je cherchais les « clefs du Paradis, et je baissais la tête pour mieux « les trouver; mais, à présent que je les tiens, je « ne regarde que le ciel, n'ayant plus besoin des « choses de la terre. »

Peu de jours après son avénement, il publia les édits les plus sévères contre les adultères, les fripons et les assassins : il prétendait que leurs têtes, qu'il faisait exposer tant sur les portes de la ville que des deux côtés du pont Saint-Ange, répandaient une odeur moins infecte que celle des voleurs publics. Il punissait de mort les maris qui

ne déclaraient pas l'inconduite de leurs femmes; et, dans le temps du carnaval, il faisait dresser, dans tous les quartiers, des potences auxquelles on attachait, à l'instant même, ceux qui se permettaient la plus légère insolence. « *Un prince doit* « *mourir debout*, disait-il comme Vespasien, et « je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais « le glaive. » Telles étaient les instructions qu'il donnait aux juges qu'il mettait en place, et qui, pour y être maintenus, devaient se servir de *l'épée à deux tranchans.*

Ce fut avec cette extrême rigidité que, sans le secours de ses soldats, de ses gardes qu'il réforma, il sut, par la seule force de la loi, purger l'Italie des brigands qui l'infestaient, et réprimer la licence qui, dans les rues de Rome, était portée à un tel excès, que les femmes ne pouvaient les traverser sans y être exposées aux insultes du libertinage.

On lui doit l'élévation, devant l'église S. Pierre, du fameux obélisque en granit, que Caligula avait fait transporter d'Espagne à Rome; celle du superbe édifice qui renferme les livres du Vatican, dans la partie appelée *le Belvédère;* la construction de la nouvelle ville de Montalto, et de plusieurs autres monumens qu'il serait trop long de détailler.

En 1586, il défendit l'astrologie judiciaire, fixa le nombre des cardinaux à 70, et, quoiqu'il désap-

prouvât les entreprises de la ligue, il eut la politique de lancer une bulle contre Henri III, dont il ne rougit pas de préconiser l'assassinat par Jacques Clément. La même politique lui fit excommunier Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il estimait et dont il était aimé, au point que ce jeune prince disait qu'il se ferait catholique, ne fût-ce que pour être le fils d'un tel père.

Sixte V mourut en 1590, âgé de 69 ans, et n'eut pas fermé les yeux que le peuple brisa la statue qu'il s'était plu à lui élever. Les historiens n'ont point attaqué sa vie privée, ce qui prouve que dans sa conduite il n'eut pas moins de sévérité envers lui qu'envers les autres. La constance avec laquelle il poursuivit le crime et le vice suppose qu'il avait une haute idée de toutes les vertus; mais il en est tant qu'il n'a pas montrées que l'on serait tenté de croire qu'il ne les a soutenues que parce que leur maintien assurait celui de son autorité. On cite de lui des réponses dures ou fières, et pas un mot aimable ou consolant, des actes de rigueur, et pas un trait de bienfaisance; punissant toujours et ne pardonnant jamais, il semble qu'il n'attachait pas plus de prix à l'amitié de ses contemporains, qu'à l'estime de la postérité : cependant, on l'a regardé comme un grand prince, et ce titre lui appartient si le despotisme y donne des droits.

F. D.

SNYDERS.

BIBLIOTECA NAPOLEONICA

A. Van-dyck pinx.t Landon direx.t

SNYDERS.

L'artiste qui fait briller le feu du génie dans des compositions d'un genre inférieur ; qui sait créer un sublime dans ce genre et le porter à un degré de perfection jusqu'alors inconnu, mérite sans contredit une place au premier rang : aussi la réputation de Snyders n'est-elle point usurpée ; nul autre ne l'a égalé dans l'art de peindre les fruits, les chasses et les combats d'animaux.

Ce peintre naquit à Anvers, en 1579 ; la nature l'avait doué d'une si rare facilité que quoique Van Balen son maître ne peignît pas le paysage, Snyders s'attacha à l'imitation des plantes et des fruits, et obtint un si grand succès qu'il renonça à faire d'autres études. Cependant il visita l'Italie, et la vue des ouvrages de Benedetto Castiglione, lui ayant inspiré le desir de peindre les animaux, il ne tarda pas à surpasser le maître italien qui excellait dans cette partie. De retour à Anvers, il trouva dans Rubens un ami zélé qui occupa ses talens et ne négligea rien pour les faire connaître : Snyders peignait souvent les accessoires dans les tableaux de Rubens, et celui-ci plaçait des figures dans ceux de Snyders pour leur donner une plus grande valeur ; Jordaens en faisait autant. Mais Snyders ne devait être redevable qu'à lui-même de la grande fortune qu'il fit dans la suite. Longtemps ignoré,

son mérite fut exalté tout-à-coup, et il dut cet heureux changement à un tableau de chasse au cerf que le roi Philippe III vit par hasard ; ce monarque en apprécia si bien les beautés qu'il voulut en avoir plusieurs de la même main : un pareil suffrage entraîna celui des amateurs, et, dès ce moment, les richesses et les honneurs concoururent à la félicité de Snyders ; mais loin d'en être ébloui il quitta aussitôt qu'il le put la cour de l'archiduc Albert, et se retira dans sa patrie où il mourut en 1657, âgé de 78 ans.

Soit qu'il représente des fruits, soit que dans une cuisine il montre des tables couvertes de poissons et de gibier, soit enfin qu'il peigne des animaux vivans, tout dans ses tableaux offre l'imitation parfaite de la nature, ou, pour mieux dire, semble être l'œuvre de la nature elle-même. Mais c'est surtout dans les chasses qu'il déploye tout son talent : non-seulement il s'y montre grand coloriste, mais encore grand dessinateur ; ses compositions ont de l'intérêt et un mouvement extraordinaire ; il y met le feu et la verve que Rubens a mis dans ses tableaux d'histoire.

Snyders a gravé, d'après lui, plusieurs morceaux très-estimés ; ses dessins sont fort recherchés.

Le Musée Napoléon possède plusieurs tableaux importans de ce maître.

L.

JEAN SOBIESKI.

J. Heinedman del.t *Landon direx.t*

J. SOBIESKI.

Jean Sobieski naquit en Pologne, l'an 1629, sous le règne de Sigismond III. Il était fils de Théophile Zolkiewska et de Jacques Sobieski: non moins recommandable par son courage que par ses vertus, Jacques Sobieski ne respira que pour les transmettre à ses deux fils, Marc et Jean qui, après avoir voyagé pendant quelques années, revinrent dans leur patrie au moment où leurs concitoyens avaient pris la fuite à Pilawiecz. « Venez-vous nous venger, leur dit leur mère « en les embrassant: votre père n'est plus, et je « ne vous reconnais point pour mes fils si vous « ressemblez aux combattans de Pilawiecz. »

Théophile fut satisfaite; et, plus heureux que Marc qui dans une seconde action périt sur les rives du Bogh, bientôt Jean mérita et obtint les places de grand maréchal et de grand général du royaume. Plein d'ardeur et de bravoure, il s'exposait comme le dernier de ses soldats, et répondait à ceux qui le conjuraient de mettre sa personne en sûreté: « Vous me mépriseriez, si « je suivais vos conseils. » Ce peu de mots donne une idée du prix qu'il attachait à sa gloire et à l'estime des autres.

Il devint l'effroi des Tartares et des Cosaques dont il ne cessa de triompher, et fut élu roi de

Pologne, en 1674. Le 11 novembre de l'année précédente, il avait gagné la fameuse bataille de Chotzin sur les Turcs, qu'il vint retrouver en 1683 devant les murs de Vienne : en arrivant, il s'empara des postes les plus avantageux, monta sur une hauteur, observa la manière dont le grand-visir s'était retranché, et dit à ceux qui l'entouraient : « Cet homme-là est mal campé ; je le con-« nais, c'est un ignorant présomptueux, nous « n'aurons pas d'honneur à cette affaire. » Sobieski disait bien, et le lendemain les Turcs épouvantés abandonnèrent leur camp, dans lequel ils laissèrent jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape avec une lettre dans laquelle il lui marquait : *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.*

Sobieski trouva dans les tentes plusieurs milliers de ducats, et se hâta de les faire passer à la reine son épouse qui, le jour de son départ pour cette expédition, n'avait pu retenir ses larmes, en le regardant et en lui montrant le plus jeune de ses fils qu'elle tenait dans ses bras. « Qu'avez-vous à « pleurer? lui dit le monarque. — Je pleure, lui « répondit-elle, de ce que cet enfant n'est pas en « état de vous suivre. »

Attaqué, en 1693, d'une maladie qui parut dangereuse, il eut le chagrin de voir éclore le germe des querelles que devaient produire les prétentions de ceux qui aspiraient à sa couronne. Les

factions se multipliaient; les ennemis du dehors unissaient leurs forces; Sobieski n'était plus en état de les arrêter, et le temps approchait où ce monarque allait cesser de régner et de vivre. La reine desirait qu'il fît un testament, n'osa le lui dire, et chargea un évêque de le pressentir. « Quel « en serait le succès? répliqua-t-il à ce prélat. « Ignorez-vous que tous les cœurs sont corrom- « pus; qu'un esprit de vertige s'est emparé des « Polonais? Malheureux princes! nous ordon- « nons vivans, on ne nous écoute pas; nous écou- « tera-t-on quand nous ne serons plus? Dans une « nation où l'or commande, c'est l'argent qui « juge. Et vous voulez que je fasse un testament! « qu'on ne m'en parle plus. »

Le 17 juin, il fut renversé sur le parquet par une attaque d'apoplexie, reprit ses sens au bout d'une heure, et, dans une langue qui lui était familière, il dit en souriant: *Stava benè*, j'étais bien. La frayeur glaçait tous les visages, le sien était calme; mais, convaincu qu'il touchait à sa dernière heure, il exhorta ses enfans à vivre dans l'union la plus étroite, conjura la reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, et mourut, en 1696, dans sa soixante-sixième année, la vingt-troisième de son règne.

A peine eut-il fermé les yeux, que la haine et l'envie s'efforcèrent de ternir sa mémoire. Les uns lui reprochèrent d'avoir acheté des terres;

malgré les loix de Pologne qui défendent à leurs souverains de faire des acquisitions; les autres soutinrent que la ligue chrétienne dans laquelle il était entré, coûtait à la patrie plus de 200 mille combattans; enfin, on l'accusait d'avoir aimé l'argent: Sobieski en convenait; mais il ne voulait en avoir que pour le répandre utilement, et c'est pour cela que les inutiles se plaignaient de lui.

La postérité l'a mis à sa place, et ses historiens conviennent qu'il eut éminemment la plupart des qualités nécessaires à un souverain. Plein de force et de génie, savant dans les loix, dans la politique et dans la guerre, aussi éloquent dans les diètes qu'entreprenant dans les combats, d'avance, il avait montré aux Polonais qu'un jour il serait capable de les gouverner et de les défendre.

Sobieski cultivait les lettres, parlait plusieurs langues, et ne méritait pas moins d'être aimé par la douceur de son caractère, que par les agrémens de sa conversation. Charles XII visita son tombeau, et s'écria, en versant des larmes sur ses cendres: *Un si grand roi ne devait pas mourir.*

C.

SOCIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

M. pinx.t *Landon direx.t*

SOCIN.

Lelius Socin, que l'on doit considérer comme le véritable fondateur de la secte des Sociniens, ou Unitaires, naquit à Sienne l'an 1525, d'une famille célèbre dans la jurisprudence.

Lelius consacra les premières années de sa vie à l'étude de la science qui avait illustré ses pères : il y fit des progrès rapides ; mais son génie libre et indépendant, sa vivacité, l'inquiétude et l'activité de son esprit, ne lui permirent pas de rester indifférent aux grandes questions dont l'Europe entière était alors agitée.

Luther et Calvin, en secouant le joug de l'autorité, avaient dégagé la raison de quelques-uns des liens qui l'empêchaient de prendre son essor ; et cette raison, long-temps comprimée, devait s'exercer sur les matières les plus graves, et conduire à quelques vérités et à beaucoup d'erreurs.

Lelius ne pouvait manquer d'adopter les idées des réformateurs. Cette liberté, rendue à la raison, devait plaire naturellement à un homme qui avait la conscience de sa supériorité. Il s'était lié avec la plupart des membres de cette société de Vicence qui se mêlait de raisonner et de déraisonner sur les matières de la religion, occupation trop souvent dangereuse, et qui l'était sur-tout dans un moment où toutes les têtes fermentaient, et où les passions dirigeaient des travaux qui demandent tout

le calme, toute la pureté et la sincérité du cœur.

Lelius adopta une grande partie des principes de cette société, qui étaient à-peu-près ceux des réformateurs Luther et Calvin; mais le même esprit qui les lui avait fait recevoir, ne lui permit pas de suivre servilement les traces de ces hommes célèbres. La raison marche à grands pas lorsqu'elle est dégagée de ses entraves. Socin pensa que les réformateurs avaient laissé l'ouvrage imparfait; il résolut de le compléter. Il entreprit de faire comparaître au tribunal de la raison tous les dogmes de la foi. La parole de Dieu, interprétée par la seule raison, lui parut capable de déterminer les points fondamentaux du salut.

Cependant, pour n'être point contraint d'avoir recours à des interprètes le plus souvent ignorans ou peu fidèles, il résolut d'aller puiser la parole de Dieu dans les sources même. Rien ne fut capable de le rebuter, et des progrès rapides furent le résultat de son assiduité. En peu d'années les langues grecque, hébraïque et arabe lui furent familières. Connaissant l'esprit de Socin, il n'est pas besoin d'ajouter que ses lectures ne firent que les fortifier dans ses idées, au lieu de lui en prouver la fausseté.

La trinité des personnes en Dieu fut le premier dogme contre lequel il dirigea ses coups. Les Sabelliens, dès le deuxième siècle, avaient voulu y porter atteinte. Le dogme des trois personnes en une nature ne pouvait manquer de choquer les

lumières naturelles : Socin les rejeta ; il ne conserva qu'une personne en Dieu, ce fut celle du père.

Ses opinions firent du bruit et lui suscitèrent des persécuteurs. Ce fut alors que Lelius, ne pouvant sans danger demeurer plus long-temps en Italie, partit pour un voyage de quatre ans, pendant lesquels il parcourut la France, l'Allemagne, la Pologne et les Provinces-Unies. Il vint enfin se fixer à Zurich, croyant y trouver une entière liberté ; mais il se trompa. Calvin ne voulait que la réforme dont il était l'auteur ; il trouva mauvais qu'un autre s'arrogeât le même droit que lui ; il prévint Socin de ne pas débiter plus long-temps ses idées sur la trinité, et Socin fut assez raisonnable pour se taire. L'exemple du malheureux Servet ne contribua pas peu à son silence.

Sa doctrine avait de nombreux partisans en Pologne ; il s'y réfugia en 1558, et y porta l'amour des lettres, et sur-tout l'art de la dispute, dont il connaissait tous les mystères, et dont il avait souvent fait un dangereux usage.

La raison introduite sur le domaine de la foi ne pouvait manquer d'y faire de terribles ravages. Socin ne laissa pas subsister un dogme dans son intégrité. On le vit suivre successivement les traces d'Arius, de Marcion, de Pelage, et des autres hérétiques de tous les siècles.

Il nia le péché originel, et rejeta la grace ; il avança que J. C. n'était pas dieu, et réduisit sa mission à la qualité de modèle ; il nia l'éternité des

peines de l'enfer ; rejetant la prescience, il n'eut garde d'admettre la prédestination. Les sacremens ne furent pour lui que des signes de profession.

C'était anéantir la religion que de la réformer ainsi. Socin ne s'en douta pas. Persuadé que Dieu ne peut nous enseigner par la révélation rien de contradictoire à ce qu'il nous apprend par la raison, il crut rétablir le christianisme dans sa pureté originelle ; au reste, il ne forma point de corps de doctrine. Il mourut à Zurich le 15 mars 1562, avant d'avoir pu mettre la dernière main à ses ouvrages.

Ses ennemis n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à l'heureuse facilité de son génie, à la douceur de son caractère et à la pureté de ses mœurs.

Fauste Socin, son neveu, hérita de ses papiers et de ses idées ; il lui était réservé de mettre en ordre, et de réduire en système les élémens qu'il trouva rassemblés dans les écrits de son oncle. Il s'écarta pourtant de sa doctrine en plusieurs points : il n'en admettait les principes qu'autant qu'ils lui paraissaient conformes à ses idées : il en fit de même à l'égard de toutes les opinions en général. Il avait adopté dans toute son étendue ce principe des calvinistes, qu'en toute matière un homme sensé ne doit rien admettre qu'après un mûr examen, sans s'embarrasser si ce qu'il approuve ou ce qu'il rejette est appuyé ou non de l'autorité de l'église, de celle de la tradition, du sentiment même des

plus grands hommes tant anciens que modernes ; aussi est-ce Fauste Socin que l'on regarde vulgairement, quoiqu'à tort, comme le créateur de la secte socinienne.

La doctrine de Lelius Socin n'a jamais fait que des progrès bien lents et bien partiels dans le peuple ; mais elle s'est beaucoup plus répandue dans la classe des hommes éclairés, et sur-tout des philosophes. Cette destinée ne doit pas surprendre : le vulgaire aime mieux croire que raisonner, et les hommes accoutumés à faire usage de leur raison ne veulent marcher qu'à la lumière. Ce n'est qu'avec répugnance qu'on les voit ceindre le bandeau de la foi.

Si l'on veut considérer les hérésies qui se sont élevées dans l'église depuis dix-huit siècles comme autant d'efforts de l'esprit humain pour secouer le joug de l'autorité, se débarrasser de ses entraves et recouvrer son indépendance, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que Lelius Socin a plus contribué qu'aucun des réformateurs qui l'ont précédé à l'avancement de ce grand ouvrage. Il est même impossible de ne ne pas voir qu'en osant attaquer successivement avec la raison les dogmes que l'on avait regardés dans tous les temps comme les plus sacrés, il a frayé la route aux philosophes, qui, dans le dernier siècle, ont porté sur les livres saints le flambeau de la raison, non plus comme Socin pour en faire plier le sens aux lumières naturelles, mais pour les discuter avec la plus sévère critique, pour les comparer avec les idées de la saine physi-

que, et par là reconnaître les droits qu'ils peuvent avoir à la croyance des hommes sages.

Quoi qu'il en soit, le socinianisme gravite sensiblement vers le pyrrhonisme. Après avoir combattu les vérités révélées, la raison tourne ses armes contre elle-même, et peut-être n'est-il pas plus aisé d'accorder la raison avec la raison, que de la concilier avec la révélation.

PH. L. R.

SOCRATE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

SOCRATE.

Socrate, qui, de l'aveu de toute l'antiquité, passe pour le plus sage des philosophes et le plus vertueux des hommes, naquit à Athènes 471 ans avant l'ère vulgaire, 40 ans avant la guerre du Péloponèse. Il était fils d'un sculpteur et d'une sage-femme. Destiné à la profession de son père, il paraît qu'il l'exerça quelque temps, et même qu'il s'y distingua. On peut donc penser que ce fut en contemplant la beauté des proportions du corps humain qu'il s'éleva jusqu'à l'idée de la perfection morale : il sentit que si un rapport exact entre les organes, les fonctions et les besoins de l'homme constituait la première; l'autre ne pouvait résulter que d'une parfaite harmonie entre ses pensées, ses actions et ses devoirs. Pour développer ces premières notions, il se voua tout entier à la philosophie, et porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et même les arts agréables fixèrent tour-à-tour son attention. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que plus il avançait, plus les ténèbres s'épaississaient autour de lui. Deux classes d'hommes se chargeaient alors, dans la Grèce, du soin de répandre les lumières : les philosophes proprement dits, qui passaient leur vie à méditer sur la

formation de l'univers et sur l'essence des êtres; et les sophistes qui, à la faveur d'une dialectique captieuse et d'une vaine éloquence, se faisaient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun. Ceux-ci, en soutenant indifféremment toutes les doctrines, devaient à la longue obscurcir toutes les vérités: Socrate les regarda comme dangereux, et se proposa de les combattre. Quant aux premiers, il s'aperçut promptement qu'aux sciences qu'il aimait, et qu'on lui reprocha même de cultiver, ils avaient substitué de vaines spéculations également dépourvues de certitude dans leurs principes et d'utilité dans leurs résultats. Inspiré par un ardent amour pour le bien, par un sentiment vif de la vérité et par une parfaite droiture, il vit que la philosophie attendait une réforme; qu'il fallait la renouveler en quelque sorte, et la rappeler à son véritable but, l'observation des faits, et surtout le perfectionnement de l'homme et son bonheur. L'étude de la nature humaine, de ses penchans, de ses besoins, fut celle à laquelle il se consacra. *L'homme heureux par la vertu:* voilà le problème qu'il se proposa de résoudre, en rétablissant l'autorité de l'expérience, en liant constamment la théorie à la pratique. Il ne prétendit point expliquer la nature de la Divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence. Il laissa de côté toutes les

vaines hypothèses sur l'essence de l'ame ; mais il parla de son immortalité comme d'une source d'espérances pour le juste, et de consolations pour l'opprimé. Il ne rechercha point l'origine du bien et du mal ; mais il voulut connaître ce qui fait réellement le bonheur et le malheur de l'homme ; et ce fut sur cette connaissance qu'il fonda sa morale. Il prouva qu'au milieu de tant de biens et de maux passagers ou factices, il existait un bien réel, permanent et inaltérable ; qui remplit l'ame sans l'épuiser, qui l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Ce bien, il le fit consister dans l'exercice de la vertu, c'est-à-dire dans l'accomplissement des devoirs ; pour l'obtenir, il indiqua un guide sûr ; ce fut la sagesse qu'il définit une raison éclairée. A la faveur de cette vive lumière, l'homme, selon lui, est juste, parce qu'il est intimement persuadé qu'il est de son intérêt d'obéir aux loix et de ne faire tort à personne ; il est tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation ; il a le courage de l'ame, parce qu'il connait le danger et la nécessité de le braver. La sagesse pouvant également s'appliquer aux autres circonstances de la vie, toute vertu est donc une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation, comme tout vice

est une erreur que produit l'ignorance. C'est ainsi, nous dit Cicéron, que Socrate fit descendre la philosophie du ciel pour la placer au milieu des villes, pour l'introduire dans les maisons particulières, l'appliquer aux usages de la vie commune, en faire la règle des mœurs, et en tirer les moyens de rendre les hommes plus raisonnables, plus vertueux et plus heureux.

Les préceptes d'une philosophie toute pratique auraient eu peu d'efficacité, s'ils n'eussent été soutenus de l'autorité de l'exemple. Socrate voulut que sa vie entière déposât de la bonté de sa doctrine; et cette vie fut le modèle de toutes les vertus. L'épreuve était décisive, car l'homme qui a fait le plus d'honneur à son siécle et à la nature humaine, était né avec un extrême penchant pour le vice. Il l'avouait lui-même, et sa physionomie, dont les traits avaient une ressemblance frappante avec ceux de Silène, semblait l'annoncer. Son caractère était violent; il sut le réprimer, et acquit une patience tellement invincible, que l'humeur difficile de sa femme Xantippe ne put troubler le calme de son ame. S'arrêtant un jour, après avoir levé le bras sur son esclave : *Ah! si je n'étais en colère!* lui dit-il, et il ne le frappa pas. Né avec peu de biens, il en employa la plus grande partie à servir ses amis, se vit réduit à la pauvreté, et sut y trouver le bonheur : il s'y voua même volon-

tairement, refusa les bienfaits d'Archélaüs, roi de Macédoine, et ne voulut jamais retirer aucun salaire de ses instructions. Il avait contracté de bonne heure l'habitude d'une vie sobre, dure et laborieuse; il la regardait comme le premier des devoirs du citoyen, comme celui dont la pratique dispose à satisfaire à tous les autres; et à la vue des superfluités que le luxe étalait dans Athènes, il disait avec une satisfaction naïve : *que de choses dont je n'ai pas besoin!* L'austérité de ses mœurs n'avait cependant rien d'âpre ni de sauvage. La sérénité habituelle de son front, l'égalité, la douceur et l'enjouement de son humeur, annonçaient ce bonheur pur de l'ame que la bienveillance accompagne toujours. Loin de fuir la société, il l'aimait, et savait y être aimable. Il fut lié avec Périclès et avec les hommes les plus distingués de son temps, même avec la célèbre Aspasie qui, disait-il, lui avait montré la rhétorique. Euripide était son ami et presque son disciple. Eloigné de tout excès, de toute affectation, il portait jusques dans son extérieur ces idées d'ordre et de décence qui dirigeaient ses actions : toujours simple mais propre dans ses vêtemens, il disait à Antisthènes, l'un de ses disciples, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés : *On aperçoit beaucoup de vanité à travers les trous de ton manteau.* Socrate fit plusieurs campagnes, et dans toutes il donna l'exemple

de la valeur et de l'obéissance. Au siége de Potidée, il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui fit décerner le prix de la vaillance qu'il avait mérité lui-même : à Delium, il fut un des derniers à quitter le champ de bataille, et sauva le jeune Xénophon. Quoiqu'il affectât, pendant tout le cours de sa vie, de se tenir éloigné des affaires publiques, il sut, lorsque l'occasion s'en présenta, faire entendre aux Athéniens la voix d'un homme libre et juste. Au milieu de l'enthousiasme général, il eut la hardiesse de blâmer ouvertement l'expédition de Sicile. Après le combat des Arginuses, seul parmi les sénateurs intimidés par les cris de la multitude, il protesta contre le jugement qui envoyait à la mort neuf généraux victorieux. Il opposa depuis aux trente tyrans le même courage qu'il avait opposé aux fureurs populaires ; il méprisa leurs ordres et brava leurs menaces. Socrate parlait souvent à ses amis d'un *Génie* dont les inspirations le dirigeaient dans toutes ses actions. Est-ce un tribut qu'il a payé à la faiblesse humaine ? Entendait-il par ce mot de *Génie* ou *Démon*, autre chose que les règles de la prudence, que la voix de la raison, que cette conscience intime qui toujours consultée avec sincérité répondait toujours avec justesse ? Il serait difficile de le dire : mais comment soupçonner de crédulité celui qui, au milieu des plus ridicules superstitions, s'était élevé jusqu'à la connaissance

d'un seul Dieu maître de l'univers? Comment accuser de charlatanisme celui qui proclamé, par l'oracle de Delphes, le plus sage des Grecs, disait modestement : *Toute ma sagesse consiste à avouer franchement que je ne sais rien.*

Ce qui distingue Socrate parmi les philosophes grecs qui ont fondé de grandes écoles, c'est qu'il est le seul qui n'ait pas composé d'ouvrages. Sa doctrine, ainsi que les principaux traits de sa vie, ne nous sont connus que par les écrits de Xénophon et de Platon, ses deux plus illustres disciples, ou par des traditions recueillies longtemps après sa mort. Il avait acquis des principes fixes; il s'était fait une méthode excellente, qui a depuis porté son nom, et qui n'est autre chose que l'analyse philosophique sous la forme du dialogue; mais il se garda bien de créer des systèmes. Il cherchait moins à enseigner qu'à faire penser, moins à indiquer la vérité qu'à apprendre à la trouver; il semblait ne se charger que de donner le mouvement et la direction aux idées, que de faire en quelque sorte l'éducation des facultés de l'ame: de là, le grand nombre d'hommes célèbres dans tous les genres qui sont sortis de son école. Il n'affecta jamais de réunir auprès de lui ses auditeurs à des heures marquées et dans un lieu fixe. Philosophe de tous les momens, il enseignait en tout lieu et dans toutes les occasions. A l'armée, comme sur les places et dans les pro-

menades publiques, au milieu des plaisirs de la société comme parmi le peuple, ses leçons étaient des entretiens familiers dont les circonstances amenaient le sujet, et dont le résultat était toujours d'éclairer chacun sur ses vrais intérêts, de prouver que, dans toutes les classes, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen. Ecartant avec soin de ces entretiens la sévérité d'un censeur ou la roideur d'un maître, il savait y donner tant de charme par le ton de douceur et d'indulgence qu'il y portait, par les agrémens et la gaiété de son esprit, par l'apparente simplicité sous laquelle il cachait l'élévation, l'enchaînement et la justesse de ses idées, par un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante, qu'on accourait, pour l'entendre, de toutes les parties de la Grèce. Euclide de Mégare, pendant la guerre, se déguisait en femme pour entrer dans Athènes et assister à ses leçons. Ses disciples étaient véritablement ses amis; ils le chérissaient comme un père. Platon, près de mourir, remerciait encore la Divinité d'avoir placé sa naissance au temps où vivait Socrate. Alcibiade qui joignait les qualités les plus aimables aux vices les plus honteux, qu'il fit si souvent pleurer de ses faiblesses, et qu'il aima si tendrement, tant qu'il espéra le ramener à la vertu, Alcibiade avouait *qu'il ne pouvait être heureux, ni avec un tel maître, ni sans un tel ami.*

Le dessein formé par Socrate de détruire les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité, sa célébrité et celle de son école, ne tardèrent pas à lui susciter de nombreux et puissans ennemis. Les prêtres s'élevèrent les premiers contre un homme qui, tout en se conformant aux pratiques du culte public, l'ébranlait dans ses fondemens par la simplicité et la pureté de sa doctrine : ils crièrent à l'impiété, et furent puissamment secondés par les sophistes. Socrate, attaquant directement ceux-ci, les avait terrassés par la force de sa logique et par une ironie qui rendait leur défaite encore plus humiliante : ils ne pouvaient lui pardonner leur gloire éclipsée et leurs écoles désertes. Une circonstance assez singulière, c'est que ce furent les poètes comiques qui se chargèrent de la vengeance. Aristophane, Eupolis, Amystias, jouèrent sur la scène le plus sage des Grecs comme ils avaient joué tant d'hommes célèbres. Telle était la licence que s'était arrogée l'ancienne comédie grecque, que, dans sa pièce intitulée *les Nuées*, Aristophane, non content de verser le ridicule sur la personne de Socrate, le peignit comme un homme odieux qui corrompait la jeunesse, qui lui apprenait à mépriser les Dieux et à tromper les hommes. La représentation de cette farce infâme précéda cependant de 24 ans la persécution dont Socrate fut la victime. Les événemens

de la guerre du Péloponèse, et les malheurs qui en furent la suite, absorbèrent longtemps toute l'attention des Athéniens. Ce fut dans un temps plus calme, après la chute de 30 tyrans et le rétablissement de la démocratie, que de nouvelles préventions ajoutées avec adresse à celles qu'avaient laissées les traits empoisonnés d'Aristophane, fournirent aux ennemis de Socrate les moyens de le perdre. On répandit que, dans ses discours, il s'élevait habituellement contre les excès du gouvernement populaire, qu'il en censurait même les principaux usages; on rappela qu'Alcibiade, Critias et Théramène, ses disciples, avaient conspiré contre la liberté; et dès-lors le peuple le regarda comme un partisan de l'oligarchie qu'il venait de détruire. Les esprits ainsi préparés, Mélitus, poète médiocre, soutenu du crédit de Lycon, orateur public, et d'Anytus, homme puissant et considéré, intenta une action criminelle contre Socrate, et l'accusa d'*introduire des Divinités nouvelles dans Athènes sous le nom de Génies, et de corrompre la jeunesse.* Il avait alors 70 ans. Quoique l'accusation fût évidemment absurde, ses amis effrayés le supplièrent de conjurer l'orage et de travailler à sa défense : *Je m'en suis occupé depuis que je respire*, répondit-il, *qu'on examine ma vie entière; voilà mon apologie.* Lysias, l'un de ses disciples, composa pour lui un discours touchant,

et le lui apporta : il y reconnut les talens de l'orateur, et par cette raison ne jugea pas convenable d'en faire usage. Au jour indiqué, il comparut devant les héliastes, tribunal composé de 500 juges, et se défendit pour obéir à la loi ; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu. Il fut déclaré coupable, à une majorité de trois voix seulement, circonstance, dit Platon, qui l'étonna beaucoup plus que sa condamnation même. Suivant l'usage, on lui laissa la liberté de déterminer la peine qu'il avait encourue : *Choisir une peine*, répondit-il, *ce serait me reconnaître coupable, et non-seulement je ne le suis point, mais, pour prix de mes services, je crois avoir mérité d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public.* A ces mots, 80 des juges qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée. Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui avait, pendant toute sa vie, appris à mourir ; il parla pour la troisième fois à ses juges, sans émotion et sans amertume, et se rendit en prison, ne s'occupant que de consoler ses amis éplorés, et leur disant : *Ne saviez-vous pas que depuis le moment de ma naissance, la nature avait prononcé mon arrêt de mort ?* L'un d'eux, Appollodore, s'indignait de le voir mourir innocent : *Aimerais-tu mieux*, lui répondit en souriant So-

crate, *que je mourusse coupable?* Anytus, qui l'avait fait condamner, passa devant lui : il dit, en le regardant avec tranquillité : *Voyez comme il paraît fier de son triomphe ! Il est bien malheureux, puisqu'il ne sait pas que la victoire reste toujours à l'homme vertueux !* Trente jours s'écoulèrent entre le jugement et la mort de Socrate : il les passa soit au milieu de ses amis, soit avec sa femme et ses enfans, réglant ses affaires domestiques, ou traitant divers sujets de morale, avec la même liberté d'esprit, le même calme que s'il eût été dans sa maison. Le dernier de ces entretiens roula sur l'immortalité de l'ame : Platon nous l'a transmis dans son dialogue intitulé *Phédon*. L'un des disciples de Socrate, Criton, qui s'était porté sa caution, voulut lui procurer les moyens d'échapper par la fuite au sort qui l'attendait ; mais il s'y opposa, allégant qu'un citoyen doit respecter les loix de son pays, même lorsqu'il est victime de leur injuste application. Le moment fatal arrivé, Socrate prit la coupe d'une main assurée, adressa tranquillement sa prière aux Dieux, et but la ciguë sans changer de visage.

Ce qui fait, des derniers momens de ce grand homme, un spectacle vraiment admirable, vraiment unique, même dans toute l'antiquité, c'est qu'ils présentent, jusques dans les moindres détails, toute la grandeur et en même temps toute

la simplicité de la vertu. Dans cette longue et attendrissante scène, rien de faible, et non-seulement rien d'affecté ou de violent, mais même rien qui ressemble à ce qu'on nomme courage, intrépidité : il n'y a pas de victoire, car il n'y a pas de combat. Cette agitation de l'ame qui, en développant toute son énergie, la dispose ordinairement aux grands sacrifices, est ici remplacée par une douce et tranquille résignation, par une constance invincible. « Il appar-« tient à un seul Socrate, nous dit Montaigne, « d'accointer la mort d'un visage ordinaire, de « s'y apprivoiser et s'en jouer. Il ne cherche point « de consolation hors de la chose ; le mourir lui « semble accident naturel et indifférent : il fiche « là justement sa vue, et s'y résout sans regarder « ailleurs. »

La mort de Socrate est un événement important dans l'histoire de l'esprit humain : c'est le premier crime qu'ait enfanté la guerre de la philosophie et de la superstition. Des écrivains postérieurs à Socrate de plusieurs siécles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice, lui élevèrent une statue et punirent ses accusateurs. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence absolu de Xénophon et de Platon qui sont morts longtemps après leur maître ; elles sont d'ailleurs contredites

par ce passage d'une harangue prononcée par Eschine 54 ans après la mort de Socrate, dans lequel il dit: *Athéniens, vous qui avez mis à mort le sophiste Socrate convaincu d'avoir donné des leçons à Critias.....* Il est évident que l'intention de l'orateur n'était ni de leur reprocher un jugement inique, ni de renouveler leurs regrets. Quoi qu'il en soit de l'époque où Athènes reconnut enfin et répara son crime, l'admiration de la postérité a pleinement vengé Socrate de l'injustice de ses contemporains. Tous les siécles ont à l'envi célébré sa mémoire; tous l'ont regardé comme le plus sage des philosophes, le plus éclairé des moralistes, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans être démenti, pût dire hautement: je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice.

F.

SOLIMAN II.

Landon dirext

BIBLIOTECA NAPOLI

SOLIMAN II.

Soliman II, surnommé *Canuni*, ou le législateur, par ses sujets, et le magnifique par les chrétiens, était fils unique de Sélim Ier, et lui succéda en 1520. François Ier régnait alors en France, Léon X occupait le trône de S. Pierre, et Charles-Quint venait d'être élu empereur d'Allemagne. Par ses talens et ses qualités, Soliman était digne d'être le contemporain de ces grands princes, et le rival du dernier. Sa première action en montant sur le trône fut de faire restituer tout ce que son père ou ses officiers avaient enlevé injustement. La même année, le gouverneur de Syrie, qui s'était révolté, fut défait par les lieutenans du nouveau sultan, et leur victoire assura son autorité dans l'orient. L'année suivante, pour venger le droit des gens violé dans la personne de ses ambassadeurs, Soliman s'avança lui-même en Hongrie, et s'empara de Belgrade.

Il fit faire, en 1522, le siège de Rhodes par son grand-visir. Quelque temps après, instruit du peu de succès de ses troupes, il s'y rendit en personne, et faisant usage à propos de la fermeté et de la clémence, il releva le courage abattu des janissaires. Il songeait cependant à lever le siège, lorsqu'après la plus belle résistance, le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam se vit contraint de se rendre. Soliman lui accorda une capitulation honorable, et l'observa avec exactitude ; il fit au grand-maître l'accueil le

plus distingué, chercha à le consoler, et même à l'attirer à son service, et porta les égards, en parcourant sa nouvelle conquête, jusqu'à entrer dans le palais de l'Isle-Adam, et lui faire une visite, chose inouie de la part d'un sultan, sur-tout à l'égard d'un chrétien et d'un ennemi vaincu. Soliman donna au grand-maître le nom de *père*, et dit, en le quittant : « Ce n'est point sans quelque peine que j'o-« blige ce chrétien, à son âge, à sortir de sa maison. »

Le sultan rentra en Hongrie en 1525, avant qu'on eût aucun soupçon de son projet, et profitant des imprudences des Hongrois, il remporta, en 1526, la célèbre victoire de Mohacz. Le roi Louis II y périt avec presque toute son armée. Soliman déplora le sort de ce jeune monarque. « Je n'étais pas venu, dit-il, pour le dépouiller de « son royaume, mais pour me venger des injures « que j'avais reçues ». La prise de Bude, et la conquête de tout le pays situé entre la Rahab et la Teysse, furent la suite de cette victoire.

Jean Zapolsky, vaivode de Transylvanie, se fit élire roi de Hongrie; mais le frère de Charles-Quint, Ferdinand, nouvellement élu roi des Romains, lui disputa la couronne. Jean, vaincu, implora le secours de Soliman, qui partit de Constantinople en 1529, reprit Bude, dont les Autrichiens s'étaient emparés, et vint mettre le siège devant la ville de Vienne. Les pertes qu'il y essuya et le mauvais temps l'obligèrent à le lever. Il rendit la Hongrie au roi Jean Zapolski, qui consentit à la tenir de

lui à titre de vassal, et lui recommanda la clémence, comme le moyen le plus sûr d'affermir son autorité. Le sultan avait reçu la même année l'hommage du prince de Moldavie.

Dans le dessein d'étendre son empire du côté de l'orient, Soliman marcha contre la Perse avec une armée, en 1534. Il prit sans résistance Tauris et la ville de Bagdad, où il se fit couronner roi de Perse. A son retour à Constantinople, voulant faire périr son grand-visir Ibrahim, auquel il avait donné sa sœur en mariage, et qu'il avait aimé au point de lui avoir juré qu'il ne serait point mis à mort tant que lui Soliman serait en vie, il consulta le mufti, qui décida que le sommeil étant une mort anticipée, sa hautesse, sans violer son serment, pouvait ordonner qu'on égorgeât Ibrahim lorsqu'elle serait endormie. Ce visir fut la victime des intrigues de la fameuse Roxelane, née en Italie, qui avait séduit le sultan par sa beauté, et lui avait donné quatre fils.

En 1536, l'eunuque Soliman, gouverneur d'Egypte, s'empara, au nom de son maître, du royaume d'Aden et de l'Yemen. Cependant Soliman recevait les soumissions de la Géorgie et de l'Albanie, faisait la conquête de la Bosnie, et menaçait l'Italie. Chereddin-Barberousse lui faisait hommage du royaume d'Alger, et préférait le titre de son amiral à celui de roi.

La veuve de Jean Zapolski, assiégée dans Bude, en 1540, par l'armée de Ferdinand, réclama les secours du sultan, celui-ci part à la tête de son

armée, délivre Bude, s'en empare pour lui-même, et sous le prétexte que la reine et son fils sont trop faibles pour soutenir le poids des affaires, il les dépouille de leur autorité, et réduit la Hongrie à n'être plus qu'une province de l'empire ottoman.

En 1542, François Ier fit alliance avec Soliman, qui envoya Barberousse à Toulon. Pour lui, il entra en Hongrie pour la sixième fois, et prit Albe royale. Il fit la paix avec l'Autriche en 1547, marcha contre la Perse, s'empara des trésors du shah, et fit la conquête de la Géorgie. Trois ans après, les Allemands ayant rompu la trève, le sultan envoya en Hongrie une armée qui s'empara du Bannat de Temeswar.

Les vœux de Roxelane furent comblés en 1553. Soliman l'affranchit, l'épousa publiquement, et lui sacrifia Mustapha, qu'il avait eu d'une autre sultane, et qu'elle était enfin parvenue à lui rendre suspect. Le sultan feignit une expédition contre la Perse, manda le jeune prince, qui s'empressa d'obéir. A peine entré dans la tente de son père, il se vit assailli par les muets destinés à l'étrangler. Quoique sans armes, il se défendit avec vigueur, et les muets se ralentissaient, lorsque Soliman entrouvrit un rideau, et par ses regards furieux ranima les muets, qui vinrent enfin à bout de leur victime. Roxelane exigea encore la mort du fils de Mustapha, et l'obtint.

Soliman conquit une partie de la Perse, et fit la paix avec cette puissance. A son retour, en 1555,

il envoya Dragut avec sa flotte au secours de Henri II, donna un code de lois, et fit construire la superbe mosquée qui porte son nom. Roxelane mourut après avoir obtenu la grace de Bajazeth, l'un de ses fils, qui prétendait à l'empire, au préjudice de Sélim, son frère aîné, auquel Soliman le destinait.

La discorde éclata de nouveau en, 1557, entre Sélim et Bajazeth. Ce dernier, vaincu, se réfugia en Perse avec trois de ses fils. Le roi de Perse, dont il excita la jalousie, le fit arrêter, et Soliman, envoya, du consentement du roi, des bachâs qui étranglèrent Bajazeth et ses fils. Un quatrième, encore enfant, qui était resté en Turquie, subit le même sort.

Dragut et le roi d'Alger firent, en 1565, le siége de Malte ; la valeur du grand-maître Jean de la Valette les obligea de le lever, après que Dragut y eut perdu la vie.

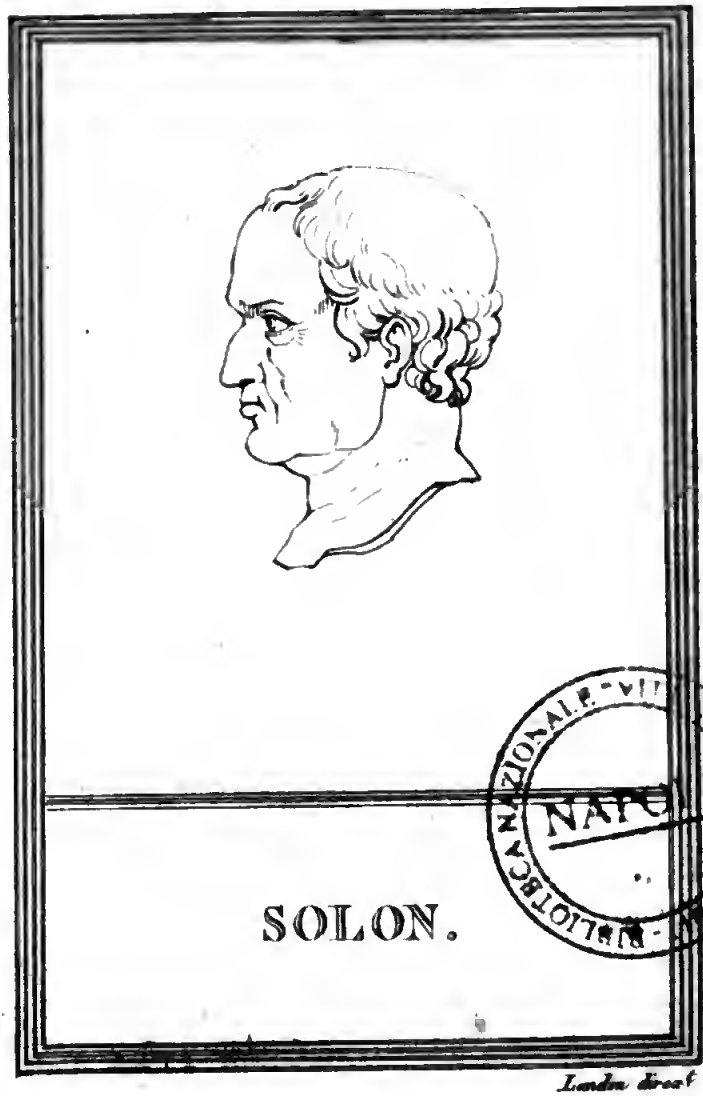
Soliman partit lui-même, en 1566, pour se mettre à la tête de son armée de Hongrie, fit le siége de Sigeth, et mourut devant cette place. Son visir cacha sa mort, et la ville fut emportée d'assaut. Soliman mourut âgé de 66 ou 76 ans, il en avait regné 46. Sélim II, le seul de ses fils qui lui survécût, lui succéda.

Soliman est le plus grand de tous les empereurs ottomans, et par son alliance avec la France, le premier qui soit entré dans le système politique de l'Europe ; il est celui qui, par ses armes ou celles

de ses généraux, a le plus étendu la puissance des Turcs en Europe et en Asie. Sous son règne leur gloire parvint à son plus haut point ; mais elle déclina sous ses successeurs, qui ne parurent plus que rarement à la tête de leurs armées, et la fortune constante qui avait jusqu'alors accompagné les Ottomans dans toutes leurs expéditions finit avec lui. Magnifique, ambitieux, toujours en activité, il n'y a pas une année de son règne qui ne soit marquée par quelque action d'éclat. Scrupuleux observateur de sa religion, moins débauché que ses prédécesseurs, il fut aussi plus instruit. Il cultivait les mathématiques, et faisait de la lecture de l'histoire une de ses principales occupations. Enfin, disent les auteurs de la grande histoire universelle, il ne lui manqua presque aucune des qualités qui font les grands princes.

Soliman fut plus exact à tenir sa parole qu'aucun de ses prédécesseurs. Sa conduite à l'égard de son visir, de la veuve et du fils de Jean Zapolski, et dans plusieurs autres circonstances, peut donner une idée de la bonne foi des sultans qui ont régné avant lui, comme le meurtre de ses fils fait voir que chez lui tous les sentimens cédaient au desir de conserver son autorité.

M.



SOLON.

BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

Landon direct

SOLON.

L'Attique était partagée en plusieurs factions; le pouvoir souverain venait de passer entre les mains des riches; neuf Archontes qui dirigeaient la république, s'ils ne gardaient point assez longtemps leurs charges pour en abuser, les gardaient aussi trop peu pour rendre à l'état sa tranquillité. Chacun demandait un gouvernement à son choix; les pauvres étaient pour la démocratie, les riches pour l'oligarchie, les commerçans pour un gouvernement mixte. Dracon, choisi pour réformer la législation, fait un nouveau code de loix; à sa mort, les factions se réveillent avec une nouvelle fureur; alors parut Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, fils d'Exécestide; il naquit à Athènes, la trente-cinquième olympiade, vers l'an 639 avant Jésus-Christ. Après une étude profonde de la philosophie et de la politique, il voyagea dans toute la Grèce. A son retour, le peuple, fatigué de dissentions, tourna les yeux sur lui, et, d'un consentement unanime, il fut nommé archonte et législateur souverain. Dracon avait mis dans ses loix l'empreinte de son caractère; sévères comme ses mœurs, elles avaient excité les murmures des citoyens. Solon profita de son pouvoir, les revit, en conserva quelques unes, abolit les autres, ou plutôt les adoucit et les rendit convenables au

caractère des Athéniens. Occupé d'abord du gouvernement populaire, il partagea le peuple en quatre tribus; les trois premières, composées des citoyens aisés, avaient seules droit aux charges et aux dignités; la dernière, qui renfermait tous les pauvres et les artisans, n'avait que le droit d'opiner, d'accord avec les premières, dans les assemblées du peuple. Pour guider une foule naturellement volage, Solon établit un Sénat composé de quarante personnes tirées des quatre tribus de la nation, et qui en étaient comme les députés et les représentans. Il laissa les principales magistratures électives comme elles l'étaient avant lui, et décida que, tous les ans, le sort ordonnerait des autres. L'Aréopage, ce tribunal dont la justice, l'intégrité, les lumières et l'ancienneté attiraient l'estime, la confiance et l'amour des peuples, dut à Solon de nouveaux droits. Le maintien des loix fut commis à sa surveillance; il devait rappeler le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir; il veillait sur les arts et les manufactures; demandait à chaque citoyen compte de sa conduite, de la manière dont il gagnait sa vie, et faisait punir ceux qui ne travaillaient point. Solon modéra le luxe, abolit plusieurs usages superstitieux, permit aux Athéniens d'instituer tel héritier qu'ils voudraient, pourvu qu'ils n'eussent point d'enfans. On remarque surtout sa grande

sagesse dans l'attention qu'il mit à bien faire élever la jeunesse; le moment de recevoir des leçons publiques, les qualités, le choix des maîtres, tout fut réglé. Il fit honorer, par des oraisons funèbres, les citoyens morts au service de l'état; il punit par l'infamie ceux qui avaient consumé leur patrimoine en vaines dépenses, qui avaient refusé de porter les armes pour la patrie, ou de nourrir leur père et leur mère. Il ne fit point de loi contre le parricide, parce qu'il ne croyait pas que ce crime pût exister. Tels furent les sages règlemens de Solon, regardés à Athènes comme des oracles, et par tous les peuples comme des modèles.

Les Athéniens, après avoir essuyé plusieurs pertes, en voulant reprendre Salamine qui leur appartenait, sur les Mégariens qui en avaient la possession, avaient défendu, sous peine de mort, qu'on parlât de la recouvrer; Solon, qui sentait de quelle importance cette île pouvait être pour son pays, employa la ruse pour parvenir à son but. Il contrefait le fou, s'avance en désordre dans la place publique, répète d'abord quelques vers de sa façon, et finit par insinuer aux Athéniens de prendre les armes. Les esprits s'animent, une armée se lève; on marche à Salamine, et l'île est reconquise. Solon avait exigé des Athéniens qu'ils s'engageassent par serment à observer les loix pendant un siécle; songeant alors que le temps seul pouvait consolider son ouvrage, et desirant

se soustraire aux importunités de tous ceux qui venaient se plaindre et le prier d'interpréter les loix en leur faveur, il demanda la permission de s'absenter pendant dix ans. Il partit, parcourut l'Egypte, fréquenta les prêtres du pays, étudia les mœurs et les coutumes; vit la Crète; s'arrêta à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui voulut l'éblouir par une vaine magnificence dont le Sage le fit rougir. De retour dans sa patrie, il la trouva livrée de nouveau à ses anciennes dissentions. Accueilli avec joie et distinction, il essaye de profiter de la bonne volonté qu'on lui montre, et se croit secondé par Pisistrate qui, sous l'apparence d'apaiser les factions qui se déchiraient, couvrait le desir de s'emparer de l'autorité. Le peuple, séduit par sa nouvelle idole, se laisse aveugler sur les chaînes qu'on lui prépare, et Pisistrate obtient des gardes pour veiller à sa sûreté. Solon ne survécut pas longtemps à l'asservissement de sa patrie; il s'exila volontairement, et mourut l'an 559 avant Jésus-Christ, à l'âge de 80 ans.

B. A.

SOPHOCLE

BIBLIOTECA NAZIONALE - VI
NAPO

Landon direx.t

SOPHOCLE.

Thespis créa la tragédie grecque ; mais tous les efforts des érudits n'ont pu nous apprendre quelle forme il lui donna. Né avec un esprit ardent, un caractère mâle, une ame susceptible d'enthousiasme, Eschyle agrandit la scène, excita la terreur, l'effroi, la pitié. Le génie l'inspira souvent, mais le goût ne l'éclaira point; il se distingua, comme le dit Longin, par des pensées hardies, par des images nobles et héroïques; mais, pour vouloir trop s'élever, il s'exposa à de terribles chutes. Sophocle porta la tragédie au plus haut degré de perfection ; il fit cent vingt pièces selon les uns, quatre-vingts seulement selon les autres. Le plus petit de ces deux nombres est prodigieux; et, malgré nos ressources, la facilité d'emprunter et d'imiter, la fécondité des modernes ne peut être comparée avec celle des Grecs qui avaient tout à créer et à inventer. Sept seulement sont parvenues jusqu'à nous. On ne peut jeter ici qu'un coup-d'œil rapide sur des chef-d'œuvres, objets de l'admiration de tous les siécles savans. L'Œdipe roi offre un des sujets les plus pathétiques de l'ancien théâtre. Un prince qui devient parricide, incestueux par l'effet de la fatalité, et qui, sans être coupable, se trouve en un instant l'objet de l'exécration universelle, qui reconnaît avec horreur sa mère dans son épouse, ses frères

dans ses enfans, devait exciter la terreur et la pitié dans l'ame de tous les Grecs. Le sombre coloris des tableaux, la vérité des sentimens, la terrible obscurité des oracles, les expressions profondes du désespoir répandent sur cette pièce un intérêt que la différence de religion et de mœurs ne peut détruire. Voltaire, à 19 ans, eut la noble audace de s'emparer d'un sujet où avait échoué le génie de Corneille et eut le bonheur de réussir. L'Electre de Sophocle nous intéresse en nous faisant frémir ; elle nous offre un affreux parricide que le fanatisme des anciens transformait en acte de piété. Quelles beautés simples et touchantes dans la scène entre les deux sœurs qui vont déposer des présens sur la tombe de leur père! Avec quel art le poète s'efforce de rendre Clytemnestre odieuse, pour affaiblir l'impression d'horreur que doit produire le crime de ses enfans. Deux poètes français, Crébillon et Voltaire, ont transporté ce sujet sur notre scène. L'un s'est emparé des beautés mâles et énergiques du poète grec, et non de son heureuse simplicité ; l'autre, moins nerveux peut-être, a su se rapprocher davantage du goût de la scène antique. Dans Philoctète, le théâtre est rempli, l'attention est captivée par trois acteurs seulement. Que les plaintes du héros malheureux sont éloquentes ! Mais le génie de Sophocle revit dans un des beaux épisodes du Télémaque. L'Antigone est la seule pièce de ce grand tragique où l'Amour joue un role : il ajoute à l'in-

térêt du sujet, sans rien ôter à l'unité d'action ; et quelle action plus simple que celle de femmes pieuses qui bravent un tyran, pour rendre à leurs frères les honneurs de la sépulture! Sophocle n'eut point la douleur de survivre à son génie en survivant à l'affection de ses enfans, et son Œdipe à Colonne fut la plus belle vengeance qu'il put tirer de fils ingrats.

Tel Sophocle à cent ans charmait encor Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines. CORNEILLE.

Le caractère distinctif de ce grand tragique est la majesté et la simplicité ; il l'emporte sous ce rapport sur Euripide qui lui est supérieur dans le pathéthique des sentimens et dans le langage des passions : l'un semble ne prendre que la nature pour guide, l'autre y joint les ressources de l'art ; le premier ne paraît point s'être proposé de but moral, le second veut à la fois plaire et instruire. Sophocle a tout pris dans l'étude des hommes ; Euripide a consulté les livres et les leçons des philosophes ; le premier était fait pour peindre les rois avec la fierté, l'orgueil du despotisme ; le second, par le caractère de son éloquence, semblait se rapprocher davantage du génie des républiques. Sophocle soumet toujours le génie à la raison ; Euripide rend quelquefois le jugement et le goût esclave de l'imagination. Tous deux essuyèrent des injustices, ne jouirent point entièrement de leur gloire, et lais-

sèrent à la postérité le soin d'apprécier l'étendue de leur mérite.

Les poètes anciens ont beaucoup loué Sophocle, et son éloge se trouve plus souvent dans leurs vers que celui d'Euripide, soit parce qu'ils le croyent plus parfait, soit parce que l'état où il avait trouvé l'art dramatique l'en fit regarder comme un second créateur. Un des plus célèbres critiques grecs, Longin ne prononce point entre ces deux grands maîtres de la scène; il représente Euripide comme très-heureux dans le choix des grandes images; mais il ajoute que Sophocle ne lui cède point, comme l'on peut s'en convaincre par la description d'Œdipe mourant, par celle d'Achille se montrant sur son tombeau à l'instant où les Grecs sont prêts à lever l'ancre. Dans ce dernier morceau, il lui préfère Simonide.

Le goût des lettres n'absorba point l'activité de Sophocle: il fut intrépide guerrier, mais plus soldat que capitaine. Périclès ne vit en lui que le brave qui sait affronter la mort, et non l'homme capable d'y conduire habilement les autres: il fut son collégue dans la magistrature; mais le Poète a laissé une réputation sans tache, tandis que le Général paraît avoir mérité des reproches légitimes.

L...e

SOUFFLOT.

Cochin del.t *Landon direx.t*

SOUFFLOT (Jacques-Germain).

Germain Soufflot naquit en 1714, à Irancy, près d'Auxerre, d'une famille estimée dans la robe. Son père voulait qu'il embrassât cette noble profession. Il l'avait envoyé très-jeune à Paris, pour y suivre les études du barreau; le jeune Soufflot se sentit un penchant décidé pour l'architecture, et s'y adonna. Une brillante éducation lui fournit les moyens d'envisager cet art dans toutes ses parties et dans tous ses rapports avec les sciences et avec les autres arts.

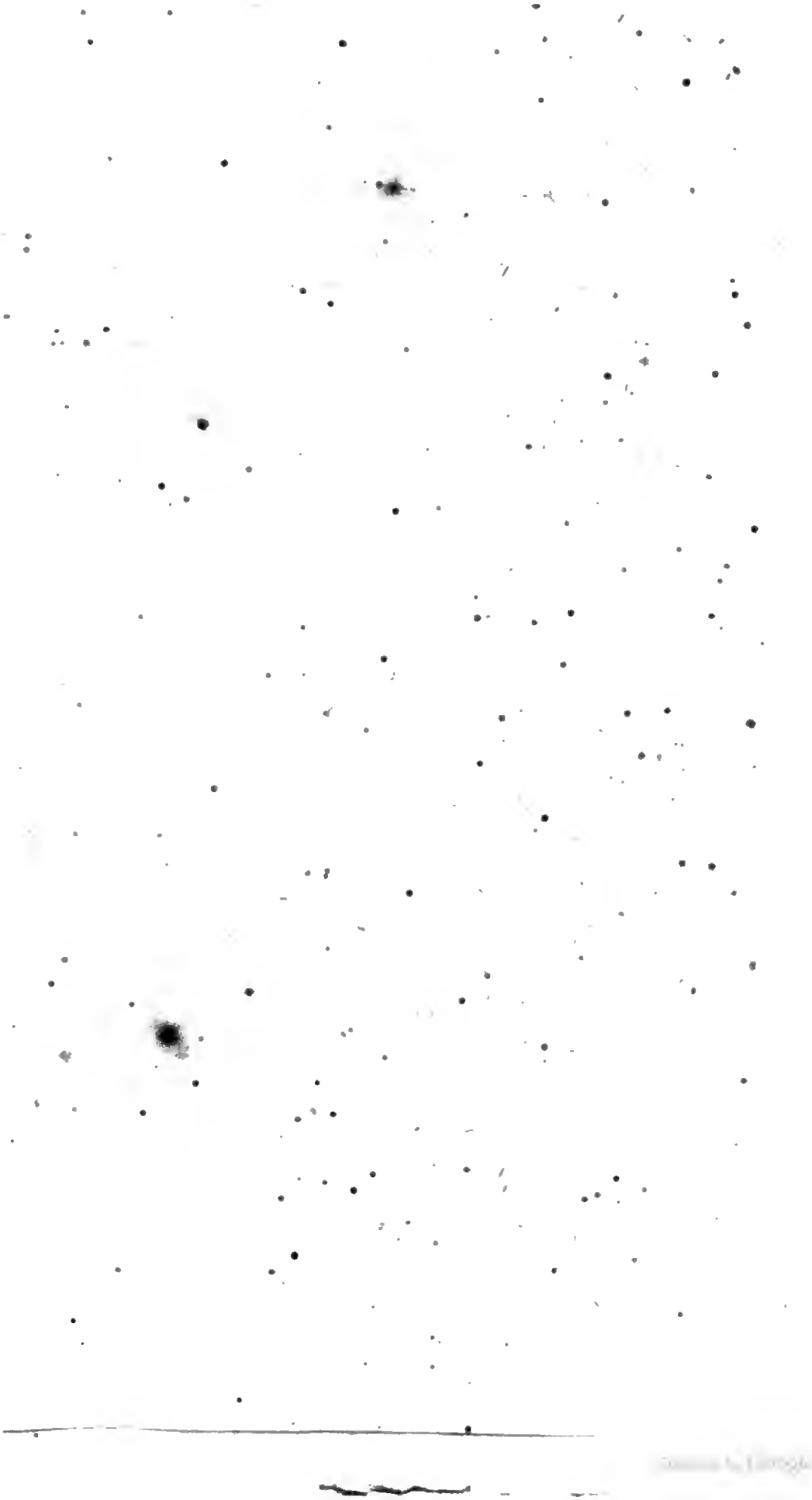
Soufflot fut toujours appuyé de puissans protecteurs, et l'on sait combien cet avantage est utile au développement du talent. Nommé pensionnaire à Rome, par le crédit de l'ambassadeur de France, il obtint bientôt la préférence pour l'exécution de nombreux édifices dans la ville de Lyon, et y fut chargé en 1754, de la construction de la Bourse, de l'Hôtel-Dieu et du Théâtre. Il ne faut pas croire que ces monumens soient encore aujourd'hui regardés comme des chefs-d'œuvre, mais au moment où ils parurent, on reconnut que Soufflot cherchait à s'écarter de la route battue, et à produire quelques effets nouveaux.

Un second voyage en Italie, fait avec M. de Marigny, directeur des arts, le fortifia dans son système, et assura sa réputation et sa fortune.

Nommé par le directeur, devenu son ami, à des places importantes, il fut reçu dans les académies de Rome et dans celle de Paris, en 1749. La construction de l'Eglise Sainte-Geneviève étant arrêtée en 1756, Soufflot profita en habile homme d'une si grande occasion, et produisit un plan neuf et une décoration noble et hardie. Il fit pour cette construction des études de tout genre, s'associa d'habiles colaborateurs, et cependant négligea, par un entêtement ridicule, plusieurs bons avis qu'on ne lui présentait qu'en tremblant, parce que l'habitude de commander sur l'atelier lui avait donné un ton brusque et suffisant qui repoussait les gens timides ou ceux qui lui étaient subordonnés. Il se fâcha de la critique au lieu d'en profiter, et crut qu'il fallait répondre au lieu de se réformer.

Le chagrin que lui causèrent les contrariétés qu'il éprouva avança ses jours, et il mourut le 30 août 1780, âgé seulement de soixante-six ans, décoré de l'ordre de Saint-Michel, et jouissant d'une grande fortune, que sa bienfaisance naturelle lui faisait partager avec les malheureux. Tous les artistes et plusieurs personnes considérables se firent un honneur d'assister à ses funérailles, et l'on obtint que son corps fût inhumé dans le monument qui devait attester son génie à la postérité.

L. G.



A. SPINOLA.

Van-dyck pinx.t Pontius dirax.t

BIBLIOTECA NACIONAL

SPINOLA.

Ambroise, marquis de Spinola, de l'illustre maison génoise qui porte ce nom, a été un des plus habiles capitaines qu'ait eus l'Espagne. Il était né en 1569. Il se signala, en 1604, par la prise d'Ostende, dont le siége avait duré trois ans; et depuis, les Pays-Bas ont été le principal théâtre de ses exploits. Opposé par Philippe III à Maurice de Nassau, capitaine général de la Hollande, et si célèbre dans les annales militaires, il se montra digne de combattre le plus grand homme de guerre de son temps. Les succès furent à peu près égaux entre eux; mais ceux de Maurice assurèrent les destinées de la république qu'il défendait : ils durent répandre un plus grand éclat sur son nom. Sa position était d'ailleurs beaucoup plus difficile; elle exigeait plus de génie, de ressources et d'audace : et certes, quand la conscience de ses propres talens lui faisait dire, « *Spinola est le second* « *capitaine de l'Europe,* » ce mot pouvait bien ne pas être modeste, mais il était vrai. Il y eut une singulière conformité dans la fin de ces deux célèbres rivaux. Maurice mourut, en 1625, de chagrin de n'avoir pu secourir *Breda*, que Spinola prit après dix mois de siége : en 1630, Spinola, après s'être emparé de *Casal*, en Italie, outré de dépit de ce que les opérations du cabinet de

Madrid lui ôtaient les moyens de prendre la citadelle défendue par *Toiras*, mourut désespéré, en répétant, *ils m'ont ravi l'honneur.*

Ce grand général avait une méthode peu commune pour tromper l'ennemi ; c'était la franchise. Il ne cachait point ses desseins ; ou, si l'on veut, il les cachait d'autant mieux qu'il paraissait les publier avec indiscrétion. Maurice y fut souvent trompé : Henri IV, l'allié secret des Hollandais, en fut une fois la dupe. Spinola, interrogé par le roi sur son plan de campagne, le lui exposa franchement ; on crut tout le contraire, et partout on fut surpris : *les autres trompent en mentant*, disait Henri, *celui-ci trompe en disant vrai.*

On assure que Spinola, consulté par le cardinal de Richelieu sur les moyens de hâter la reddition de la Rochelle, lui répondit : *il faut fermer le port, et ouvrir la main ;* c'est-à-dire soutenir le courage du soldat par des libéralités. Si ce fut lui qui donna ce conseil, le cardinal eut du moins le mérite de savoir le suivre.

SPINOSA.

NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

SPINOSA.

Baruch Spinosa, fils d'un Juif portugais, naquit à Amsterdam en 1632. Après avoir appris le latin, il étudia quelque temps la théologie, puis se livra tout entier à la philosophie. Il lut les ouvrages de Descartes, et sans adopter toutes ses opinions, il devint un zélé partisan de sa méthode. Spinosa joignait à une pénétration vive une grande indépendance d'opinions: il avait l'esprit géomètre, dit Bayle, et voulait être payé de raisons sur tout. Ennemi de la contrainte et de l'hypocrisie, il osa déclarer librement ses doutes sur la doctrine des Rabbins, reçut un coup de poignard en sortant de la Synagogue, rompit ouvertement avec la secte juive et fut excommunié. Il prit alors le nom de Benoît, mais il ne se fit point baptiser. Ce fut en 1670 qu'il publia en latin son célèbre *Traité de Théologie politique*. Cet ouvrage, destiné en apparence à combattre la croyance et les superstitions judaïques, ébranle dans le fait les principaux fondemens de la loi des Chrétiens: Spinosa y conteste l'authenticité d'une partie de l'Ancien Testament, et réduit à peu près à rien la Révélation, les Prophéties et les Miracles. La finesse d'argumentation, l'apparente solidité de raisonnement et le ton séduisant de simplicité et de bonne foi qui règnent dans cet écrit, devaient le rendre très-dangereux. *Saint-Glain*, protestant réfugié en Hollande, le traduisit en fran-

çais et le publia sous trois titres différens. Après avoir secoué le joug des traditions sacrées, Spinosa établit sa doctrine dans ses *œuvres posthumes*, et ce fut l'athéisme pur. Selon lui, il n'y a dans l'univers qu'une substance ; cette substance est Dieu ; tous les êtres particuliers ne sont que des modifications de celui-là. Si le fond du système n'était pas absolument nouveau, la méthode d'exposition était neuve. Spinosa procéda, comme les géomètres, par théorèmes, démonstrations, corollaires, et n'en fut ni plus conséquent ni moins obscur. Plusieurs philosophes et Bayle surtout l'ont victorieusement réfuté ; mais en combattant ses erreurs, tous ont rendu justice à ses belles qualités. Exemplaire dans ses mœurs, sobre, chaste, désintéressé jusqu'à remettre aux heritiers du malheureux J. de Witt une pension que lui faisait ce grand homme, généreux jusqu'à se priver du nécessaire pour obliger ses amis, patient dans ses maux, uniforme dans sa conduite, doux et tolérant dans ses opinions, sincère et affectueux dans son commerce, il consacra toute sa vie à la pratique de la vertu, à la méditation, à l'indépendance et à la pauvreté. Il était d'une constitution très-délicate ; attaqué pendant 20 ans d'une phthisie douloureuse, il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Ce qu'il paraissait craindre est arrivé ; son nom a été employé pour désigner sa doctrine. A ce sujet, Bayle remarque avec raison qu'on appelle souvent *Spinosistes* des hommes qui sont loin d'adopter et qui même ne connaissent pas les opinions de Spinosa. F.

STAHL.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

M. del.t *London direx.t*

STAHL.

Georges Stahl, né à Anspach en 1660, mort à Berlin en 1734, a été l'un des plus grands médecins de son temps. Il étudia la médecine à Jéna, et fut successivement médecin du duc de Weimar, professeur de médecine à l'université de Halle, et premier médecin du roi de Prusse: il eut en médecine le grand mérite de faire sentir l'insuffisance des hypothèses chimiques et mécaniques adoptées jusqu'à lui ; mais il eut le tort de donner dans une extrémité opposée, en attribuant à l'ame raisonnable les opérations dont elle s'apperçoit le moins ; ainsi selon lui, c'est l'ame qui préside à la digestion, à la circulation, aux sécrétions, et qui produit dans le corps les mouvemens nécessaires pour écarter les causes morbifiques : la fièvre n'est qu'un combat de l'ame avec la maladie, et le médecin n'a autre chose à faire que d'aider l'ame et de seconder ses efforts pour vaincre le mal. Dans la pratique, il regardait la trop grande abondance du sang comme la cause du plus grand nombre des maladies, et cherchait sur-tout à la guérir par les hémorrhoïdes et par des saignées fréquentes.

Les services que Stahl a rendus à la chimie n'ont pas été moins importans. Il développa la théorie de la combustion, dont Becher avait jeté les premiers fondemens, et qui a dominé en chimie jusqu'à Lavoisier ; elle consiste à admettre dans tous les corps

combustibles une substance commune qui s'en échappe quand on les brûle. C'est, selon Stahl, en perdant le phlogistique que les métaux se calcinent ; l'observation bien simple, que les métaux augmentent de poids en se calcinant, a renversé cette théorie de fond en comble. Stalh eut un antagoniste, non moins célèbre que lui, dans son collègue Frédéric Hoffmann, qui établit en médecine des principes absolument contraires, attribuant des forces propres aux divers organes corporels, et ne laissant à l'ame que les fonctions véritablement intellectuelles. La théorie d'Hoffmann a servi de base aux idées d'Haller et à celles des physiologistes d'Edimbourg, et l'on peut dire qu'elle conserve aujourd'hui en médecine une influence bien plus grande que celle de Stahl.

C. V.

STANISLAS.

NAPOLI

C. Wigal fecit — London direxit

STANISLAS.

Peu d'hommes ont plus éprouvé l'inconstance de la fortune, et méritaient plus ses faveurs que Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. Il était fils du grand trésorier de la couronne, et naquit à Léopold le 10 octobre 1677. Sa constitution, naturellement faible, s'endurcit par une éducation mâle; et son esprit, heureusement cultivé, s'orna de tout ce qu'offre de meilleur la littérature latine et celle des peuples modernes. Il étudia avec fruit le droit public de Pologne, et visita ensuite la plupart des cours de l'Europe. A son retour d'Italie, il trouva son aïeul Sobieski prêt à descendre dans la tombe. Sa mort fut suivie d'un interrègne orageux. Plusieurs Palatins aspiraient à lui succéder. Frédéric Auguste, électeur de Saxe, l'emporta sur eux, et fut couronné le 15 septembre 1697. A la même époque, Charles XII monta sur le trône: il était jeune; on le crut faible. Trois grandes puissances résolurent de lui enlever ses états. Mais le jeune Alexandre du Nord attaqua les Danois dans leurs foyers, écrasa les Moscovites à Narga, et tourna ses armes contre Frédéric Auguste. Celui-ci fut bientôt obligé de renoncer à sa nouvelle couronne; et Charles, qui avait eu assez de force pour ôter un roi aux Polonais, prétendit avoir le droit de leur

en donner un autre. Stanislas, alors âgé de 27 ans, Palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, et député par l'assemblée de Darlovie auprès de Charles XII, inspira une telle estime au jeune Conquérant, que celui-ci lui mit le sceptre entre les mains; dans une assemblée au *Colo*, il le proclama roi de Pologne, et força même Auguste à féliciter son rival sur son avénement au trône. Stanislas fut bientôt universellement reconnu par ses nouveaux sujets dont il faisait le bonheur. Mais l'infortune de Charles à Pultava fut le commencement de la sienne. Privé de l'appui de son protecteur, il fut obligé d'abandonner la Pologne qui déja se trouvait remplie de troupes russes, et dont une partie se soulevait en faveur d'Auguste. C'est alors que Stanislas montra toute la grandeur de son ame. Stralsund, Stetin, Rostock, le virent tour-à-tour soldat intrépide et général habile. Mais ses efforts étant inutiles, il abdiqua la couronne pour arrêter les flots de sang que sa cause faisait répandre. Arrivé à Dresde avec sa famille, il éprouva un malheur qui lui fut plus sensible, que la perte de ses états, celle de sa fille aînée. Bientôt après, la mort de Charles XII renversa ses dernières espérances. Ce Prince se retira alors à Weissembourg en Alsace. Frédéric Auguste, choqué de la retraite qu'on accordait à Stanislas, chargea son Envoyé Sum d'en porter des plaintes à la cour de France. C'est à cette occasion que le Régent répondit à Sum

ces paroles mémorables: « *Dites à votre Maître que* « *la France a toujours été l'asile des rois malheu-* « *reux.* » Sept ans après, en 1725, le mariage de Louis XV avec la fille du roi de Pologne, ayant été célébré, à Fontainebleau, Stanislas résolut de fixer son séjour à Chambord, et d'oublier, dans les douceurs du repos, les traverses de sa vie passée. Mais ses infortunes n'étaient point terminées. La mort de Frédéric Auguste et le vœu d'un grand nombre de Polonais le rappelaient dans ses états. Le devoir, bien plus que son goût, le détermina à reprendre une couronne qui ne lui avait jamais procuré des jours de bonheur. Il part, déguisé en paysan; arrive à Varsovie, se découvre et soudain cent mille bouches le proclament de nouveau roi de Pologne. Mais des factions agitaient cet Empire. Plusieurs Palatins voulurent traverser cette élection. De grandes puissances soudoyaient les mécontens, que Stanislas, cependant, pouvait réduire. La guerre civile, dont il aurait été l'objet, l'effraya. Il ne voulut point recourir aux armes pour consolider sa puissance; et répondit à ceux qui le pressaient d'agir contre les révoltés: *S'il fallait que mon trône fût cimenté du sang de mes peuples, j'aimerais mieux y renoncer pour jamais.* Tant de bonté et tant de faiblesse hâtèrent sa chute. Les secours de la France n'ayant pu empêcher l'élection de Frédéric III, fils de Frédéric Auguste; et la Russie et l'Autriche s'étant déclarées pour ce

nouveau Roi ; Stanislas fut forcé de se réfugier à Dantzick, dont les habitans l'idolâtraient. Assiégé par les Russes, voyant la ville réduite à l'état le plus déplorable, Stanislas résolut de s'enfuir pour laisser aux Dantzikois la liberté de capituler. Ce prince infortuné, errant au milieu des bois, toujours entouré d'ennemis, trahi quelquefois par cet air de noblesse, qui perçait au travers des haillons dont il était couvert, parvint enfin dans les états du roi de Prusse, qui le reçut avec la considération qu'un grand roi doit à un roi malheureux. Les infortunes de Stanislas n'avaient point abattu son courage « Nos malheurs, écrivait-il à la reine sa « fille, nos malheurs ne sont grands qu'aux yeux de « l'ambition, qui n'en connaît pas au dessus de la « perte d'une couronne. Dois-je avancer la main « pour la reprendre ? Non ; il vaut mieux attendre « les vœux de la Providence, et nous convaincre « du vide et du néant des choses d'ici bas. » La paix de 1736 régla le sort de Stanislas. Il fut convenu qu'il abdiquerait, mais qu'il serait reconnu roi de Pologne et grand duc de Lithuanie, que ses biens lui seraient restitués ; qu'il recevrait, à titre d'indemnité, les duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après sa mort, seraient réunis à la France. La vie tranquille d'un philosophe convenait au caractère de Stanislas : il la trouva dans ses nouveaux états. Heureux de faire le bonheur de ses peuples, il passa sa vie entre l'étude et l'amitié. Ses bienfaits

se répandirent sur toutes les classes de la société, et les indigens, surtout, furent toujours présens à sa pensée. Ce prince donna aux magistrats de la ville de Bar 18,000 écus pour être employés à acheter du blé, lorsqu'il serait à bas prix, et le revendre ensuite aux pauvres à un prix médiocre, quand il serait monté à un certain point de cherté. Cette mesure, qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à sa prudence, et les soins paternels qu'il prodiguait sans cesse à ses sujets, lui valurent de leur part le surnom de *Bienfaisant*. Stanislas le méritait: il se montra toujours l'ami de l'humanité; il fit des établissemens utiles. Nancy, Lunéville furent embellies. La petite ville de Saint-Diez, ruinée par un incendie, fut rétablie. Il fonda des hôpitaux pour les enfans, des écoles pour la jeunesse, et des maisons de retraite pour les vieillards. La Lorraine, sous Stanislas, put juger quel avait été le bonheur de Rome sous Titus. Heureuse et florissante, elle ne demandait que la prolongation des jours d'un si bon prince, lorsqu'un accident tragique hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et la fièvre, occasionnée par ses brûlures, termina ses jours le 23 février 1766.

Stanislas fit voir deux hommes sur le trône: l'un digne de faire le bonheur d'un état paisible, que ne trouble aucune faction, et qui n'a besoin pour prospérer que des soins paternels de son roi; l'autre incapable, par la faiblesse de son caractère, d'af-

fermir un trône chancelant, et de commander à des peuples volages, inquiets, inconstans dans leurs affections, et toujours prêts à s'armer contre leur souverain. Mais si Stanislas n'eut pas toutes les qualités qui font un grand monarque, il eut celles qui font un prince vertueux. Son ame était belle, et le malheur avait peut-être encore ajouté à sa bonté naturelle. Son éloquence était persuasive, mâle et sans art, et son esprit actif et pénétrant. Il avait la répartie vive, et il la conserva jusques dans sa maladie de mort. Pendant la fièvre, qui suivit ses brûlures, la Reine lui ayant recommandé de se munir contre le froid : *Vous auriez dû*, dit-il, *me recommander plutôt de me munir contre le chaud.*

Stanislas aima les arts et les cultiva. Sa cour de Lunéville devint l'Athènes de la France. Il encourageait tous les talens, et semblait s'oublier pour faire briller les autres. Il parlait notre langue avec pureté et même élégance. L'amour des hommes et le desir de les voir heureux lui inspirèrent les divers ouvrages qu'il nous a laissés, sous le titre d'*œuvres du Philosophe bienfaisant, 1765, 4 vol. in-8.° ou in-12.*

Ph. L. R.

STERNE.

Reynolds pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

STERNE.

Les écrivains originaux sont les seuls qui s'assurent une réputation durable. Le mérite ne se fonde point sur le grand nombre des productions; mais sur ce caractère distinctif qui peint l'ame d'un auteur, qui nous offre le caractère de son esprit, les couleurs de sa pensée, le tableau de ses affections, qui nous le présente non pas plus beau, plus parfait que les autres; mais différent d'eux, mais ayant des traits qui le personnifient, qui le distinguent. C'est la physionomie au physique comme au moral qui nous frappe, qui nous plaît, qui nous captive.

C'est comme écrivain original, et non comme écrivain raisonnable, profond ou sublime que Sterne s'est acquis une gloire incontestable. Il n'instruit point; mais il amuse, il vous présente des scènes communes; mais il y voit ce que personne n'y voyait. Rien de plus ordinaire que les événemens du Voyage sentimental, rien de plus piquant que la manière dont il les raconte. Il est des hommes à qui les objets se peignent avec des couleurs si riantes, si douces, si enchanteresses ou si attendrissantes, qu'ils jouissent quand les autres restent froids et indifférens.

En lisant Sterne, on ne se douterait point qu'il

appartenait au Sacerdoce, qu'il était petit-fils d'un archevêque, neveu d'un prébendaire, et qu'il fut chargé toute sa vie du soin d'instruire et d'édifier une paroisse. S'il ne fut point religieux dans ses écrits, il affecta t de l'être dans ses discours. Il se trouvait un jour dans un lieu public avec un jeune homme qui s'exprimait très-librement sur la religion et sur ses ministres, et qui demandait quelle était son opinion sur cette matière? Le Docteur, au lieu de lui répondre directement, dit: « J'avais un chien qui était un « des plus beaux du pays; il était d'un excellent « naturel, mais un seul défaut gâtait toutes ses « bonnes qualités; il ne pouvait voir un homme « d'église qu'il n'aboyât après lui. » Le jeune philosophe fut réduit au silence par ce trait piquant. Un Biographe anglais nous apprend que Sterne fut un des ornemens du Clergé par son exemple et par ses sermons, jusqu'à l'époque où émule de Rabelais il se jeta dans toutes les folies et les frivolités du monde.

Son Tristram Shandy fut le premier ouvrage qu'il publia. Peu de personnes comprirent le but de l'auteur, si toutefois il en eut un, et saisirent la finesse de ses allusions; mais, comme il fallait de la pénétration pour l'entendre, bien des gens se piquèrent de l'avoir entendu; et la réputation de l'ouvrage fut d'autant plus facile à

se faire, que ceux qui le jugeaient sur parole n'étaient pas les moins ardens à l'admirer. Avouons cependant que ce livre singulier, attache, captive l'attention, qu'on y trouve une satire spirituelle, piquante, des caractères originaux, des observations fines, une gaieté naturelle. L'histoire de Lefèvre est un chef-d'œuvre qui attache l'esprit et fait entrer dans le cœur de douces émotions.

Les Anglais estiment moins le Voyage sentimental que Tristram Shandy; les Français aiment davantage le premier, parce qu'on le lit sans efforts, parce que l'auteur fait parcourir une foule de scènes agréables ou touchantes.

Sterne publia des Sermons aussi recommandables par le fonds des choses que par le mérite du style. C'était le moyen de se réconcilier avec le Clergé qui regardait ses autres écrits comme indignes de la gravité de son état. Mais, par une bizarrerie inconcevable, il fit paraître ce recueil pieux, sous le nom d'Yorick, qui est celui d'un personnage de Shakespeare, nom qu'il s'était donné dans ses ouvrages badins. Malgré les bons bénéfices qu'il obtint, et les grosses sommes que lui valurent ses productions, il était si peu économe qu'il ne laissa point de quoi payer la pension de sa femme et de sa fille qui s'étaient retirées dans un couvent de France; mais la générosité des Anglais vint à leur secours. Il mourut

le 22 mars 1768; il vit sa dernière heure sans crainte, sans inquiétude. Ses compatriotes le regardent comme un homme qui avait reçu en partage l'esprit, la gaieté, le génie, mais auquel il manquait une petite dose de sagesse. On ne peut que ratifier ce jugement.

Wit, humour genius hadst thou all agree,
One grain of wisdom had been worth the tsoree.

L....e

STRABON.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE

Landon dirext

STRABON.

La connaissance de la terre a excité la curiosité de l'homme presque dès l'enfance de la société, et la géographie est une des premières sciences que l'on ait cultivées, et sur laquelle on ait écrit. Mais l'ignorance où l'on était de la véritable figure de la terre, la diversité et l'incertitude des mesures qu'ont employées les auteurs, font, des ouvrages qui nous sont restés sur cette science, une source inépuisable de dissertations et de querelles pour les savans.

Strabon, philosophe et historien, natif d'Amasie en Capadoce, tient avec Ptolémée le premier rang parmi les géographes anciens; il fut le disciple de Xenarchus, philosophe péripatéticien; mais, par la suite, il s'attacha à la secte des Stoïciens. Les dix-sept Livres qu'il a laissés sur la géographie sont un monument de la sagacité et de l'érudition de leur auteur, et prouvent qu'il était un des hommes les plus éclairés de son siécle. Cet ouvrage traite d'une moindre partie de la terre, il est moins circonstancié que celui de l'Astronome égyptien; mais Strabon avait étudié dans le plus grand détail, il avait parcouru lui-même, par terre et par mer, presque toutes les contrées dont il parle; du Pont Euxin, il avait pénétré jusqu'en Ethiopie; de l'Arménie, il avait dirigé ses voyages

jusqu'en Sardaigne : il décrit avec beaucoup d'exactitude, non-seulement la situation des lieux, mais les mœurs, le gouvernement des peuples et leurs coutumes religieuses; il parle de l'origine des temples et des villes, et des grands hommes que chaque pays a produits. Sa Géographie est ornée d'une infinité de discussions et de traits historiques, qui la rendent précieuse pour la connaissance de l'histoire universelle de l'antiquité. Il est d'ailleurs fort succinct dans les détails qu'il donne sur le rapport des autres. Le jugement et la précision brillent partout dans son ouvrage, et font regretter la perte de ses autres écrits, et surtout celle de ses Commentaires historiques. Les particularités de la vie de Strabon sont peu connues; il vint à Rome sous le règne d'Auguste, écrivit dans sa vieillesse, et mourut dans un âge très-avancé, vers la douzième année du règne de Tibère.

M.

LE Cte STRAFFORT.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Vander-Werf pinxt. Lyon dirext.

LE COMTE DE STRAFFORD.

Thomas Wenworth (comte de Strafford) fut un des plus ardens défenseurs du parti populaire dans la chambre des communes. Il vota fortement pour mettre en accusation le duc de Buckingham, ministre de Charles I, et contre les entreprises de la couronne. Après la mort du favori qui avait rassemblé tant de haines contre le trône et contre lui-même, Charles le remplaça par Wenworth, soit pour effacer le souvenir du duc, soit pour se donner l'appui d'un grand talent et d'un caractère énergique. Wenworth se dévoua tout entier au roi et à sa cause. Il fut fait comte de Strafford, lord lieutenant, vice-roi d'Irlande, président du conseil d'Yorck et ministre. Le parti qu'il avait déserté ne le lui pardonna point. Plus de dix ans avant sa mort, un des chefs de ce parti, Pym, l'entendant se justifier de son changement, l'engagea à ne pas prendre cette peine, et lui dit : *vous nous avez abandonnés, mais je ne vous quitterai pas, tant que vous aurez la tête sur les épaules.* Pym tint parole. De son côté, Strafford eut les ennemis que donnent la jalousie, ceux qu'attirent la fierté et la fermeté du caractère. Ses talens et la vigueur de son administration leur en imposèrent longtemps. Mais c'était par l'emploi de l'autorité et par des me-

sures de rigueur qu'il maintenait le pouvoir dans les faibles mains du roi. Quand les communes se sentirent assez fortes pour l'attaquer, elles surent tirer parti de toutes ces circonstances. Le comte, apercevant l'orage, voulait se mettre à l'abri. Charles le retint, l'assurant qu'il le défendrait, et que le parlement *ne toucherait pas un poil de sa tête.* Cependant la chambre des communes le mit brusquement en accusation, dans une séance secrète, et en envoya l'acte aussitôt à la chambre des pairs, où Strafford fut arrêté. Les communes formèrent, pour diriger l'accusation, une commission qui s'en occupa incessamment pendant quatre mois. Ce procès eut plus d'appareil qu'on n'en mit dans la suite à celui du roi. Un vaste amphithéâtre fut dressé en face des siéges des pairs, pour les témoins à charge qu'on avait recherchés dans les trois royaumes. Le roi et la reine assistèrent à toutes les séances, dans une tribune préparée exprès. Elles durèrent 18 jours. Les membres qui dirigeaient l'accusation attaquèrent l'accusé avec toute l'exactitude d'une longue préparation et la véhémence de la haine. Le comte, au contraire, avait beaucoup de ménagemens à garder. Il se défendit, en mêlant la modestie à la force, et avec tant d'habileté que les communes ne purent pas le faire condamner, sur leur accusation, par les voies légales. Elles dressèrent donc un *bill d'attainder* (de conviction

et de proscription), une espèce de *décret révolutionnaire*. 59 membres s'y opposèrent. Mais les chefs populaires firent retentir les chaires des *Puritains* de déclamations sur la nécessité de sévir contre *les grands délinquans*, et 6,000 hommes environ de la populace, armés d'épées ou de bâtons, environnèrent les salles du parlement. Les noms des 59 opposans au *bill* furent affichés avec les épithètes de *Straffordiens*, de traîtres. Ils furent exposés, ainsi que les pairs, aux insultes et aux menaces. Les pairs en furent si effrayés que de 80 qui avaient siégé constamment pendant le procès, il ne s'en trouva que 45 dans la chambre, quand le *bill d'attainder* y fut présenté. 19 se déclarèrent contre. Strafford fut condamné à perdre la tête. Mais il fallait le consentement du roi pour l'exécution. On dirigea les groupes et leurs vociférations vers son palais. La reine le pressait de céder. On dit que Charles résistait encore, quand Strafford lui-même lui écrivit pour l'engager à le laisser subir son sort. Cependant il parut étonné, lorsqu'on vint lui apprendre que le roi l'avait abandonné, et il cita ce passage de l'écriture: *Ne mettez point votre confiance dans les princes, parce qu'il n'y a point de salut à attendre d'eux.* Il mourut avec un grand courage, le 12 mai 1641. Avant de poser sa tête sur le fatal billot, il dit: « Je vas repo-« ser aussi volontiers ma tête que je l'aie jamais

« fait pour dormir. » Il était âgé de 49 ans.

En lisant l'histoire de madame Macaulay, on croit entendre les ennemis personnels de Strafford. Elle ne trouve rien à reprocher au procès, et pousse la partialité jusqu'à refuser au comte de grands talens, jusqu'à mépriser sa défense. Entre madame Macaulay, que son républicanisme égare, et Hume qu'on a accusé d'être partial dans un autre sens, il y a un témoignage irrécusable, celui de Witloke qui présidait la commission chargée de diriger l'accusation contre Strafford, et qui dépose avec candeur : « que jamais homme ne joua un tel « rôle sur un tel théâtre, avec plus de constance, « d'éloquence, de raison, de jugement et de mo- « dération, et même avec plus de grâce dans son « discours et sa contenance, que ce grand et excel- « lent personnage... Qu'il toucha de remords et de « pitié les cœurs de tous les assistans, à l'exception « d'un petit nombre. »

L'histoire rapporte que Charles I regretta toujours Strafford, et qu'il se reprocha sa mort, sur l'échafaud même. On ne peut douter ni de la sincérité de ce regret, ni de la justice du remords. Mais, à moins de vouloir flatter les rois jusques dans le tombeau, on ne peut guères citer cet inutile repentir pour honorer la mémoire de Charles I. Les écrivains qui l'en ont loué auraient mieux fait de le couvrir du crêpe sacré de son infortune.

E. LE SUEUR.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO E. III
NAPOLI

B. Le Sueur pinx.t *Landon direx.t*

EUSTACHE LE SUEUR.

Sans avoir vu les chef-d'œuvres de l'Italie, le Sueur, à l'âge de 30 ans, avait obtenu le titre de Raphaël de la France. A quel degré de perfection n'eût-il pas porté la peinture, s'il avait eu l'avantage de visiter la patrie des beaux-arts, et surtout de fournir une plus longue carrière! Après le Poussin, le Sueur tient avec raison le premier rang dans l'école française. Le Brun est le seul qui pût le lui disputer. Les compositions de ce dernier sont généralement plus pompeuses; mais le goût de le Sueur est plus délicat: son dessin plus noble et plus correct; ses expressions sont plus relevées; son coloris est faible, mais le jet de ses draperies est admirable, et sa touche se fait remarquer par une légèreté que n'offre point le pinceau de son émule.

Doux, simple, modeste comme le fut Raphaël, le Sueur semble pénétré du même sentiment de grâce et de naïveté. On pourrait citer comme un dernier trait de conformité, la mort prématurée de ces deux hommes célèbres. Du moins est-il vraisemblable que le Sueur ayant étudié avec un soin particulier le petit nombre de tableaux de Raphaël que la France possédait alors, et les estampes gravées d'après ce maître, il parvint en quelque sorte à s'approprier son style.

Le Sueur était né à Paris, en 1617, d'un sculpteur médiocre. Placé, fort jeune, sous la discipline de Simon Vouët, il avait adopté d'abord le goût de cette école. Il orna depuis le cloître des Chartreux de vingt-deux tableaux représentant la Vie de S. Bruno; ils sont actuellement dans la galerie du Sénat. Il n'avait alors que 27 ans. Le fameux tableau de S. Paul prêchant à Ephèse, qu'il peignit pour l'église de Notre-Dame, est cité comme sa plus belle production; en effet c'est un chef-d'œuvre de composition et d'ordonnance. Les peintures dont il décora trois salles de l'hôtel Lambert sont remarquables par la poésie qu'il y a répandue, et par la finesse des pensées. Cette belle suite, composée de 19 pièces, est connue sous le nom de *cabinet des Muses, du salon de l'Amour, et de l'appartement des bains:* ce fut son dernier ouvrage. Une trop grande application au travail, et les chagrins que lui suscitèrent quelques envieux avaient altéré sa santé. Il mourut âgé de 38 ans. Il était l'un des 12 anciens de l'Académie royale de peinture, fondée en 1648. On voit plusieurs de ses tableaux au Musée Napoléon, entre autres la Messe de S. Martin; S. Gervais et S. Protais amenés devant le proconsul Astase, et l'Apparition de Sainte Scolastique à S. Benoît. Le Sueur n'a point eu d'autres élèves que ses trois frères, peu connus, et Thomas Goulai, son beau-frère, qui a travaillé à plusieurs de ses tableaux.

SUFFREN.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Sergent del.t *Landon direx.t*

LE BAILLI DE SUFFREN.

Le bailli de Suffren-Saint-Tropès, chevalier des ordres, vice-amiral, grand'croix de l'ordre de Malte et ambassadeur de la religion en France, mort en 1788, à l'âge d'environ soixante ans, est considéré généralement comme un des meilleurs officiers-généraux de la marine française. Né en Provence, il entra au service en 1743. On était alors en guerre; il fit plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1747. Dans la guerre de 1756, il était au combat de Mahon, et fut pris une seconde fois, en 1759, au combat de Lagos, où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais. Il commandait un chébec en 1765, à la malheureuse expédition de Larrache, et fut nommé en 1778 pour commander un des vaisseaux de l'escadre de M. d'Estaing. Il se distingua dans cette campagne, et peu de temps après son retour, en 1781, il fut choisi pour aller, à la tête d'une division de cinq vaisseaux, conduire des renforts au Cap de Bonne-Espérance, et se joindre à l'escadre de l'Inde.

Dans la traversée, il rencontra dans le port de la Praya, à Saint-Jago, une des îles du cap Vert, une escadre anglaise envoyée pour s'emparer du Cap. Pour sauver cet établissement, il fallait y arriver avant elle. Ce motif, et peut-être aussi le souvenir du combat de Lagos, porta M. de Suffren à attaquer cette escadre, mouillée sous la protection des

forts portugais, il la désempara, et continuant sa route, il remplit sa mission, et les Anglais, qui arrivèrent après lui au Cap, n'osèrent rien entreprendre contre cet établissement.

Au commencement de 1782, à la mort du commandant de l'escadre française dans l'Inde, M. de Suffren lui succéda, et déploya des talens et une activité extraordinaire. En sept mois il livra quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemalé, que les Anglais avaient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte orientale de l'île de Ceylan, le mit en possession d'un des plus beaux ports de l'univers, et lui assura la prépondérance dans ces parages. Ces succès rétablirent la réputation des armes françaises dans l'Inde; ils donnèrent à Hyder-Ali plus de confiance dans son alliance avec la France, et l'excitèrent à faire de plus grands efforts contre l'ennemi commun.

Cependant le reversement de la mousson arriva, époque à laquelle les vaisseaux ne peuvent rester à la côte de Coromandel sans courir les plus grands dangers. Les Anglais gagnèrent la côte de Malabar et Bombay, où ils devaient trouver des secours de toute espèce. Ils savaient que Trinquemale ne pouvaient offrir aucune ressource à l'escadre française, et ils ne doutaient pas que M. de Suffren ne fût forcé d'aller, suivant l'usage ordinaire, se ravitailler à l'Ile-de-France, à 1500 lieues du théâtre de la guerre. Certains alors de se trouver les premiers à la côte de Coromandel, au retour de la belle saison,

ils espéraient recouvrer la supériorité qu'ils avaient perdue. Leur attente fut trompée; M. de Suffren alla hiverner à Achem, sur la côte occidentale de l'île de Sumatra; il y trouva des vivres et des munitions, par l'effet des mesures qu'il avait prises d'avance et par ce moyen, il arriva à la côte en même temps que l'escadre anglaise. Il lui livra, en juin 1783, un nouveau combat dans lequel il conserva sa supériorité accoutumée. Peu de jours après on reçut la nouvelle de la paix.

Le bailli de Suffren revint en France en 1784. Il y reçut l'accueil le plus flatteur. Une quatrième place de vice-amiral fut créée uniquement pour lui, et supprimée à sa mort; et il fut nommé chevalier des ordres.

Au-coup d'œil le plus sûr, à un sang froid imperturbable dans l'action, le bailli de Suffren joignait une activité singulière, des connaissances très-étendues, et une vivacité d'esprit qui lui faisait découvrir des ressources dans des circonstances où tout autre que lui eût désespéré d'en trouver. Il jugeait les hommes et les appréciait avec une pénétration et une sagacité particulière. S'il fut sévère à l'égard de quelques-uns des chefs qui commandaient sous ses ordres, personne ne contesta le mérite des officiers qu'il choisit pour les remplacer et de ceux pour lesquels il marqua de la préférence. Il avait l'art de se concilier le cœur de ses matelots, et la confiance qu'il leur inspirait allait jusqu'à l'enthousiasme, et même jusqu'à la superstition. Il est peut-être le seul amiral qui ait

cru pouvoir quitter son vaisseau au moment du combat, et passer sur une frégate pour observer et diriger d'une manière plus sure les mouvemens de son armée; sa bravoure était trop connue pour que ses ennemis même se soient permis de censurer cette démarche. L'histoire de sa campagne dans les mers de l'Inde est un ouvrage aussi intéressant qu'instructif pour les officiers de la marine, sous plusieurs rapports, entre autres sous celui de la tactique navale.

M.

SUGER.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

N. pinx.t *Landoh direx.t*

SUGER.

Le lieu où naquit Suger est inconnu. En 1091, la même année que S. Bernard vint au monde, il fut amené à l'Abbaye de S. Denys, à l'âge de dix ans, par un père pauvre et obscur qui, suivant la coutume abusive de ces temps là, le consacra à la profession religieuse. Quelques années après, il fut envoyé en Poitou pour y achever ses études. Rappelé ensuite à S. Denys, il ne tarda pas à y développer les talens et les qualités qui annoncent les hommes supérieurs. Elles étaient relevées en Suger par un caractère doux, aimable et facile; et, quoiqu'il fût d'une figure médiocre, qu'il n'eût point cet extérieur noble et ces grâces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite, il possédait cependant ce don de plaire qui ajoute un si grand prix au talent et à la vertu. Philippe I régnait alors en France. Il faisait élever, dans la même Abbaye, Louis son fils surnommé *le Gros*. Depuis Charlemagne l'usage s'était maintenu de faire l'éducation des successeurs au trône dans le séjour qui renfermait les tombeaux de leurs ancêtres. Le jeune Louis sut distinguer Suger. Bientôt s'établirent, entre eux, ces rapports intimes qui font franchir toutes les distances aux grandes ames, dès qu'une fois elles se sont reconnues; et déja le jeune Moine contribuait à former un grand roi dans le

cloître, au moment où lui-même acquérait les talens qui font le grand ministre.

L'abbé de S. Denys avait reconnu de bonne heure l'extrême capacité de Suger pour toutes les affaires. Aussi se l'était-il attaché particulièrement, et il le conduisait partout avec lui, soit aux conciles qui se tinrent alors, soit à la cour, soit même au conseil d'état, où le jeune Religieux admis à 23 ans, donna au roi le salutaire avis de chercher des alliances plutôt parmi les puissans vassaux du royaume que dans les cours étrangères. Ce fut peu de temps après, qu'on le nomma aux prévôtés de Berneval et de Toury. C'était lui fournir une occasion nouvelle de négliger les devoirs de son état, pour lesquels il ne se piquait pas d'une exactitude très-scrupuleuse. Aussi le vit-on, plus occupé du soin de réprimer un voisin incommode, que d'établir l'observance des vertus religieuses, figurer plutôt comme valeureux capitaine, que comme humble religieux; et aider le roi de son bras et de ses conseils, pour soumettre le fameux seigneur du-Puiset qui ne put être réduit qu'après trois ans de siéges et de combats où Suger fit éclater sa bravoure et son habileté. Dans plusieurs voyages qu'il fit en Italie, il avait étudié tous les ressorts de la politique dont la cour de Rome fut de tout temps et l'école et le centre, et il s'était perfectionné dans les connaissances nécessaires à l'homme qui doit être

appelé aux premières fonctions de l'état : telle était en effet la destinée de Suger. Adam, abbé de S. Denys, était mort ; Suger fut nommé son successeur. Mais ce n'est point dans son monastère et parmi ses moines qu'il paraît d'abord, c'est à la tête des troupes qu'il a levées et formées des sujets de son abbaye, et au milieu de cette armée immense qui s'était réunie de toutes les parties du royaume pour forcer l'empereur Henri à renoncer aux projets de vengeance et d'invasion qu'il méditait contre Reims et contre toute la France ; c'est encore au siége de Clermont où il donne des preuves non équivoques de sa valeur, et ne doit son salut qu'à la bonté de son armure.

On conçoit aisément que sous un Abbé à la fois guerrier et courtisan, que ses emplois mettaient dans la nécessité de recevoir toutes sortes de personnes dans son monastère, les désordres devaient s'y multiplier chaque jour : aussi étaient-ils devenus tels qu'ils demandaient une prompte réforme. S. Bernard remplissait alors l'Europe entière du bruit de son nom ; et, du fond de sa retraite, il parlait à tous les hommes de son temps, avec cette autorité que donne l'ascendant du génie et des vertus. Il estimait, il aimait Suger. Dans une Lettre, monument précieux de la noble hardiesse et de l'éloquence admirable avec lesquelles il faisait retentir aux oreilles des grands la voix sévère de la vérité et de la reli-

gion, il avait reproché à Suger sa vie toute séculière, ses habits somptueux, sa nombrense suite et toute cette magnificence que cet Abbé-Ministre se plaisait à étaler, et qui sans doute ne s'accordait guères avec la simplicité de son état. Loin de s'en offenser, Suger ne songea qu'à mettre à profit les avis dictés par le zèle de l'amitié. Résolu de réformer son abbaye, il employa le moyen le plus infaillible d'y réussir; ce fut de se réformer lui-même. Le succès répondit à ses efforts; S. Denys offrit bientôt le spectacle de la régularité la plus parfaite, et Suger lui-même devint un autre homme. Il parut à la cour avec une modestie qui édifia toute la France. Fidèle à tous ses devoirs envers Dieu, fidèle à son prince dont les intérêts lui étaient plus chers que les siens propres, zélé pour la patrie dont il paraissait le père, équitable envers tout le monde, le soin qu'il prenait des affaires publiques ne lui faisait rien oublier de ce qu'il devait à sa propre maison; et, accordant les fonctions de ministre avec celles d'abbé, il vivait à la cour en sage courtisan, dans son cloître en sage religieux.

Il songeait à se retirer cependant; mais la volonté de son souverain, le vœu de la nation le retinrent, et bientôt la disgrace du sénéchal de Garlande fit retomber sur lui tout le poids de l'administration. Qui plus que Suger était en état de le supporter? Son génie et l'activité de son

esprit purent suffire à tout. Par eux, il s'éleva au dessus du siécle où il vécut, et imprima dès cette époque le mouvement à cette multitude de causes qui, dans l'espace de six siécles, ont produit les loix, les arts et le bonheur dont jouissent les temps modernes. Le premier il eut, dans le chaos de la féodalité, quelque idée d'administration publique. Il apprit aux princes à réprimer les vassaux ambitieux, soit en établissant les communes, soit en affranchissant les serfs, soit en diminuant la trop grande autorité des justices seigneuriales; et ses opérations, comme ministre, ont servi de modèles aux sages établissemens du plus vertueux de nos rois. Mais ce fut particulièrement à l'époque de sa régence que parurent dans tout leur jour ses talens rares et ses qualités éminentes. En vain il avait combattu de tout son pouvoir la résolution de se croiser qu'avait prise Louis le Jeune, successeur de Louis le Gros son père. Les exhortations pleines d'enthousiasme de S. Bernard, appuyées de toute l'autorité du pape, durent l'emporter sur les vues sages du ministre d'état; mais du moins la France fut consolée du départ de son roi, en voyant Suger investi de l'autorité suprême. Réprimer les factieux qui veulent profiter de l'absence du souverain; veiller à la garde des places frontières; faire observer les loix de l'état et les édits du prince; maintenir les églises dans la paix, ré-

former le clergé; obliger les magistrats de rendre la justice; présider aux assemblées; assister aux conciles, y soutenir avec fermeté les droits de l'église gallicane; mettre des bornes à l'influence des papes et à leurs prétentions, sans porter atteinte à leur autorité; retenir les grands dans le devoir, et les petits dans la dépendance; se faire respecter par un heureux mélange de douceur et de fermeté; soumettre à ses ordres absolus le comte de Vermandois lui-même, premier prince du sang, à qui plusieurs historiens font, à tort, partager la régence avec lui; déjouer les projets ambitieux du comte de Dreux qui, revenu de la Terre Sainte avant le roi son frère, voulait profiter de ses malheurs et de son absence pour s'emparer de la couronne; employer habilement, dans une circonstance aussi critique, la ressource toujours si dangereuse des états-généraux; fournir aux besoins sans cesse renaissans du monarque et de son armée en Syrie, sans mettre de nouveaux impôts, et sans faire murmurer le peuple; dissiper les nuages que la calomnie avait répandus dans l'esprit de son maître; à son retour lui remettre entre les mains le royaume dans un état plus florissant que lorsqu'il était parti, et mériter le titre de *Père de la Patrie* que le roi reconnaissant s'empressa de lui donner; tel est le tableau intéressant que présente la régence de Suger. Un seul trait peut prouver la vigueur de son gou-

vernement : le duc de Normandie refusait de venir rendre à la couronne un service qu'il devait comme vassal : « Si vous ne venez pas, j'irai vous « chercher, lui écrivit Suger, » et le Duc se hâta d'obéir.

Si Suger ne put se soustraire entièrement aux préjugés de son temps, il n'y en eut aucun cependant qu'il ne fit céder à une raison supérieure. Toutefois on ne peut se dissimuler que tout en réformant son monastère, il s'occupa trop du soin de l'enrichir ; mais les richesses immenses qu'il y avait amassées, il les regarda toujours comme le patrimoine de l'état, et il ne balança pas à les lui consacrer au besoin.

Il ne serait pas aussi facile de le justifier de l'ardeur avec laquelle il établissait ses religieux de S. Denys dans divers monastères, sous prétexte d'y mettre la réforme. La justice présida peu surtout à la manière dont il envahit celui d'Argenteuil, et enleva à l'infortunée Héloïse l'asile où elle pleurait sur les suites trop cruelles d'un moment d'erreur. Mais ce qui doit plus étonner, c'est de voir Suger, si longtemps opposé aux croisades, s'occuper, dans ses derniers jours, à en lever une à ses frais, et se disposer à la conduire, en personne. Il mourut, au milieu de ses préparatifs, l'an 1152, âgé de 70 ans. C'est lui qui a bâti l'église de S. Denys telle qu'on l'a vue dans ces derniers temps, à l'exception du

portail et des deux tours qui l'accompagnent, monumens vénérables de l'ancienne église bâtie par Pepin et par Charlemagne. Ce qui honore du moins autant sa mémoire, dit le président Hénault, c'est qu'on croit, avec beaucoup de vraisemblance, que le projet de la compilation des grandes Chroniques, connues sous le nom de Chroniques de S. Denys, fut son ouvrage. On a de lui quelques écrits, entre autres une Vie de Louis le Gros. Son style est loin d'approcher de la grâce et de la politesse qu'on remarque encore dans un petit nombre d'auteurs de ce temps, tels qu'Yves de Chartres, S. Bernard, Abeilard et Héloïse.

L. G. T.

SULLY.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Porbus pinx.t *Isaudon direx.t*

SULLY.

La mémoire de ce grand homme est impérissable comme celle de l'excellent monarque dont il fut le ministre et l'ami. Mal apprécié par la plupart de ses contemporains, il a obtenu depuis longtemps de l'équitable postérité le rang qui lui était dû. Il n'est point de noms qui retracent mieux que le sien l'idée des plus grandes vertus, des qualités les plus rares dont l'humanité puisse s'honorer.

Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de Sully, naquit à Rosni, le 13 décembre 1560, de François de Béthune, baron de Rosni. Sa mère était fille d'un président à la chambre des Comptes de Paris. La maison de son père, déja connue honorablement du temps des Croisades, était alliée aux principaux souverains de l'Europe; mais, malgré ces avantages, c'est à Sully qu'elle doit sa plus grande illustration. A 11 ans, Sully, présenté par son père à Henri IV qui en avait 18, lui jura une fidélité inviolable; et ses conseils, son sang, ses biens furent prodigués pour tenir ce serment sacré. Sully, encore enfant, vit les guerres civiles désoler sa patrie. Il n'avait que 12 ans, à l'époque de la Saint-Barthélemy, et il fut près d'être une des victimes de cette horrible journée. Elevé dans la religion protestante qu'il professa toujours, il étudiait à

Paris au collége de Bourgogne, dont le principal lui sauva la vie, en le tenant quelque temps caché dans sa chambre. La guerre ayant recommencé avec un nouvel acharnement, Sully servit d'abord comme volontaire dans l'armée du roi de Navarre. Ce bon prince, qui dès-lors prenait à lui le plus vif intérêt, le fit souvent retirer des dangers où sa valeur le précipitait. Au siége de Marmande, il accourut lui-même à son secours et l'arracha à une mort inévitable. Sully, à son tour, fut un des premiers qui, à Eause, petite ville d'Armagnac, dégagèrent le roi du milieu des ennemis, où il s'était précipité presque seul.

Par l'ordre que le jeune Rosni mettait dans ses affaires, il se vit en état d'avoir plusieurs gentilshommes à sa solde, et il faisait ainsi pressentir ce qu'il serait un jour à la tête de l'administration, en se rendant plus utile dans les camps. A Coutras, il contribua à la victoire en dirigeant habilement la faible artillerie du roi. Dans la journée décisive d'Arques, où Henri battit une armée dix fois plus nombreuse que la sienne, Sully, à la tête de 200 chevaux, soutint et rendit inutiles tous les efforts de la cavalerie des ligueurs. A Yvri, blessé en sept endroits, et laissé pour mort sur le champ de bataille, il n'apprit la victoire de Henri que par quatre officiers de la ligue qui se rendirent à lui. Lorsque le lendemain il arriva à Rosni, porté sur un brancard couvert de son sang, et accom-

pagné de prisonniers et de domestiques portant des drapeaux ennemis, et ses armes fracassées, le roi courut au devant de lui, et *l'embrassa des deux bras*, en présence des chefs de son armée.

Sully, devenu trop redoutable aux courtisans, n'obtint pas toujours les récompenses que ses services méritaient. Mais le temps et la noble obstination qu'il mettait à tout entreprendre pour son prince et sa patrie triomphèrent des complots de ses envieux. Lorsque la guerre éclata, en 1600, contre le duc de Savoie, Sully, alors grand-maître de l'artillerie, s'empara de Charbonnières et de Montmélian, forteresses que l'on jugeait imprenables. C'est ainsi qu'il confirma l'opinion des hommes éclairés qui le regardaient comme le plus habile officier de son temps pour l'attaque et pour la défense des places.

Les qualités militaires de Sully auraient suffi à la gloire de tout autre; et toutefois elles sont, pour ainsi dire, éclipsées par les talens qu'il montra comme négociateur et comme homme d'état. Jeune encore, il suivait toutes les intrigues de la cour de France, et transmettait à Henri des avis sûrs d'après lesquels ce prince dirigea souvent ses démarches, dans les momens les plus difficiles. Il eut la plus grande part au rapprochement de ce prince et de Henri III. Henri, reconnu roi de France, avait encore des ennemis distingués et redoutables; Sully en désarma plus d'un par la

persuasion : on peut citer, parmi les plus illustres, le duc de Guise, fils de celui qui avait été assassiné à Blois, et l'amiral Villars-Brancas, gouverneur de Rouen. En 1601, Sully, muni de pleins pouvoirs, alla conférer avec la reine Elizabeth sur les moyens d'abaisser la maison d'Autriche. Enfin, il ramena plus d'une fois dans le devoir les chefs protestans qui, par défiance ou par esprit de sédition, menaçaient la France de nouveaux troubles. Le bien de l'état était toujours sa loi suprême : attaché à sa religion, il n'en crut pas moins devoir conseiller à Henri IV une abjuration dont il espérait que la paix publique serait le résultat.

Les finances étaient dans le plus affreux désordre, lorsque le roi chargea Sully d'arrêter le cours des dilapidations. Son premier travail fut de se transporter dans les principales provinces, de voir par ses propres yeux le mal et les ressources. L'envie, la haine, les calomnies l'assaillirent. En butte aux clameurs des traitans, des grands seigneurs, des maîtresses de Henri que l'inflexible probité, que l'austère économie du Ministre épouvantaient, Sully poursuivit sa marche avec calme et constance. Il diminua l'intérêt de l'argent, il s'opposa à la multiplicité des offices qui surchargent l'état sans lui être utiles, à la création d'impôts onéreux. Il tendit surtout vers le grand but qu'il s'était proposé : l'encouragement de l'agriculture. Enfin, en

quinze ans d'administration, il diminua les tailles et les droits intérieurs, il fit face à toutes les dépenses, augmenta les revenus de quatre millions, et acquitta toutes les dettes publiques, montant à trois cent dix millions.

Quel avenir ne présageait pas à la France, dont les malheurs étaient déja effacés, l'union de deux grands hommes, uniquement occupés à la rendre heureuse au dedans et redoutable au dehors! Un crime affreux vint lui rendre les discordes et la misère. Le 14 mai 1610, Henri IV est assassiné: tout change de face. Sully, accablé de douleur, veut en vain honorer la mémoire de son maître, en servant le jeune prince qui lui succède; il est bientôt forcé de s'éloigner d'une cour corrompue où l'on ne dissimule pas même la joie que cause l'événement dont son cœur est déchiré.

Le 26 janvier 1611, Sully se démit de ses charges de surintendant des finances, et de gouverneur de la Bastille. Il se retira dans ses terres et ne parut plus à la cour qu'à de longs intervalles, avec répugnance, et sur les ordres positifs du roi. Un jour que Louis XIII l'avait mandé, les jeunes courtisans crurent devoir le railler sur son habillement et son maintien: « Sire, dit Sully au prince, lors-« que le roi votre père, de glorieuse mémoire, me « faisait l'honneur de me consulter sur ses grandes « et importantes affaires, au préalable, il faisait « sortir tous les bouffons et baladins de cour. »

x *

La retraite de Sully fut de 30 années. En 1634, on lui donna une marque tardive et insignifiante de ressouvenir, en le nommant maréchal de France. Il mourut à Villebon, le 22 décembre 1641, à l'âge de 81 ans, et fut enterré à Nogent-le-Rotrou, par ordre de la duchesse, son épouse, qui mourut à Paris, en 1659, âgée de 97 ans.

Sully a laissé des *Mémoires* qui sont un des plus précieux monumens de l'histoire de son siécle. C'est dans cet excellent recueil qu'on trouvera les plus touchans témoignages de l'amitié de Henri IV pour Sully. On connaîtra de quels plans vastes et importans l'un et l'autre étaient sans cesse occupés. En suivant Sully dans toutes les parties de son administration, dans sa vie extérieure, on le voit grand sans orgueil, ami du bien et de la vérité, infatigable au travail, digne en un mot de la confiance sans bornes que le bon Henri lui avait accordée. Le style de ces Mémoires a vieilli, et il y règne une sorte de confusion; mais ils doivent être préférés à l'espèce de *Version* que l'abbé de l'Ecluse en a donnée dans un français plus moderne. Cet éditeur a eu le tort d'altérer sensiblement plusieurs faits importans.

Louis XVI fit faire, en 1777, la statue en marbre de Sully L'Académie française avait également honoré sa mémoire, plusieurs années auparavant, en proposant son *Eloge* pour sujet de prix. Thomas est auteur de l'ouvrage couronné. D. D.

Digitized by Google

SWEDENBORG.

Emmanuel Swedberg, né à Stockholm en 1688, prit le nom de Swedenborg lorsqu'il devint noble par la nomination de son père à un évêché. Il fut élevé avec soin, étudia les sciences physiques et mathématiques non seulement à Upsal, mais encore dans les principales universités de l'Europe, et acquit dans sa patrie une telle réputation par son savoir que Charles XII, de son propre mouvement, le nomma, en 1716, assesseur du collége des mines, et lui donna le choix entre cette place et celle de professeur dans l'université d'Upsal. Swedenborg de son côté rendit au monarque un service signalé, en 1718, en faisant faire un trajet assez long par terre à deux galères et à plusieurs bateaux, sans lesquels il était impossible de commencer le siége de Frédéricshall. Avant d'exercer les fonctions d'assesseur, il visita les mines des pays étrangers, notamment celles de Saxe et du Hartz, et fit une étude approfondie de la métallurgie. Il se lia dans ce voyage avec plusieurs savans, entre autres avec Wolf, et revint en Suède en 1722. Il y publia plusieurs écrits sur la minéralogie, la navigation etc., et fit paraître en 1734, son grand ouvrage en 3 vol. in-fol. intitulé *OEuvres Philosophiques et Minéralogiques.*

L'année d'auparavant Swedenborg avait commencé, dans un écrit, à mettre au jour quelques-unes des idées singulières qui par la suite l'ont rendu

célèbre en Europe; bientôt il abandonna entièrement ses premières études pour se livrer uniquement à celle de la théologie et des livres sacrés. Il parcourut la France et l'Italie, entreprit plusieurs autres voyages, et renonça même à la place qu'il occupait pour pouvoir vaquer plus librement à la mission qu'il croyait avoir reçue de Dieu lui-même, de répandre la véritable lumière parmi les hommes. C'est dans cette vue qu'il alla tantôt à Londres, tantôt à Amsterdam, faire imprimer en latin vingt écrits différens, sur le *Cheval Blanc de l'Apocalypse*, sur *l'Apocalypse entière, etc.*; le dernier est *la Vraie Religion Chrétienne*, ou *la Théologie Universelle*, Londres 1771.

Swedenborg fut modéré dans la discussion, quoique sa doctrine ait été vivement attaquée, sur-tout par les moraves ou hernhuttes, qu'il blamait comme s'écartant de la foi chrétienne. Il était charitable, sobre, menait une vie retirée, et recommandait principalement la méditation de la parole de Dieu, la résignation, la pureté du cœur et des mœurs, l'exactitude aux devoirs et le desir d'être utile à tous. Nous avons en français une traduction de son livre *des Merveilles du Ciel et de l'Enfer*. Swedenborg en parle avec la simplicité d'un homme qui rend compte de ce qu'il a vu et entendu. Quoiqu'il ne cherchât pas à faire de prosélytes, il a laissé des sectateurs, qui lui ont attribué, suivant l'usage, la connaissance du passé et de l'aveuir. Il mourut à Londres, en 1772, à l'âge de près 85 ans.

L. M.

SWIFT.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Markham del.t *London direx.t*

SWIFT.

Jonathan Swift, le plus original et le plus bizarre des écrivains anglais, naquit à Dublin, en 1667. Placé par un de ses oncles à l'université de cette ville, il fit d'assez mauvaises études, et fut reçu bachelier par faveur. En sortant du collége, sa mère le présenta à sir William Temple, qui le prit en amitié, et lui légua 12,000 fr. Swift avait pris des leçons de politique en copiant les mémoires de son patron : il se mit à composer des pamphlets sur les affaires du temps, ce qui ne lui valut que des pensions modiques. Mais à la même époque, il publia son conte du *Tonneau*, qui le fit regarder comme un écrivain distingué et un satyrique très-mordant. Son caractère bizarre fit mourir de chagrin deux femmes charmantes qui eurent le malheur de l'aimer. Stella, la première, était fille de l'intendant de sir William Temple. Il l'épousa en secret, en exigeant que son mariage fût un mystère pour tout le monde. Cette infortunée mourut de douleur de ne pouvoir avouer publiquement l'époux qu'elle adorait; et la découverte de ce mariage secret conduisit au tombeau la malheureuse et aimable Vanessa, qui chérissait Swift, qui l'avait suivi dès sa plus tendre enfance, et qui se flattait d'unir sa destinée à la sienne. Cette double perte, sans affecter profondément l'ame de Swift, qui n'était pas très-sensible, lui causa cependant des remords, qui

augmentèrent les vertiges auxquels il était sujet depuis long-temps. Il n'eut plus qu'une demi-existence, et cependant il vécut encore quatorze ans après la mort de sa femme, dans son doyenné de S.-Patrick, à Dublin, faisant quelquefois des vers, et portant par-tout une humeur sombre et chagrine. Enfin, après un an entier de léthargie absolue, il cessa d'exister à la fin d'octobre 1744.

Swift est un des hommes les plus singuliers qui aient paru. Il ne faisait rien comme un autre. Il aimait à causer avec le peuple; et lorsqu'il était avec les grands, il se faisait remarquer par la politesse de ses manières. Il posséda éminemment toute la gaieté de l'esprit; il n'eût jamais celle de l'ame.

Ses ouvrages sont nombreux, et originaux comme son caractère. Les plus connus sont le conte du *Tonneau*, et les *Voyages de Gulliver*. Ce dernier est une critique très-plaisante, très-spirituelle, des usages des peuples et des gouvernemens; l'autre est une satyre ingénieuse contre la cour de Rome, le luthéranisme, et le faux zèle des presbytériens. Swift a laissé trois volumes de poésies, qui contiennent plus de trois cents petites pièces, sans compter une foule d'épigrammes. Il n'a guère traité qu'une vingtaine de sujets sérieux; mais, graves ou badins, ses vers brillent d'esprit, de saillies et d'originalité. Toutes les œuvres de Swift ont été recueillies à Londres, année 1755, en vingt-deux vol. in-8°.

Ph. . . . e.

SYDENHAM.

M. Beale pinx.t *Landon direx.t*

SYDENHAM.

Thomas Sydenham, l'un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, naquit en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset. Il entra en 1642 à l'université d'Oxford, pour y terminer ses études. La guerre civile ayant éclaté cette même année, Sydenham, que ses opinions attachaient au parti républicain, ne voulut pas prendre les armes comme les autres étudians pour la défense du roi, et quitta Oxford où Charles I entretenait une garnison. Il vint à Londres, y fit la connaissance du docteur Th. Cox, médecin célèbre, et d'après ses conseils, se livra entièrement à l'étude de la médecine. De retour à Oxford, lorsque la garnison de cette ville se fut rendue au parlement, il s'y fit recevoir bachelier en 1648. Ce fut à Cambridge qu'il prit le degré de docteur. Sydenham exerça son art à Londres, avec le succès le plus éclatant, depuis 1661, jusqu'à sa mort qui arriva en 1686. Il semblait s'être fait une loi d'adopter, dans sa pratique, une méthode diamétralement opposée à celle que suivaient alors la plupart des médecins. Il se distingua surtout par l'usage des rafraîchissans dans le traitement de la petite vérole; par celui du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes, et par son *laudanum*. Sydenham ne croyait pas que des idées systématiques pussent jamais conduire à

deviner la nature; il voulait que le médecin s'attachât principalement à l'observer et à la suivre; qu'il étudiât avec la plus scrupuleuse attention les symptômes et la marche des maladies, et l'effet des remèdes; qu'il sût attendre quelquefois, afin d'aider seulement et de ne jamais contrarier les mouvemens de la nature. C'est ainsi qu'il s'acquit la réputation du praticien le plus expérimenté et le plus habile qui eût encore paru. On a recueilli les ouvrages de Sydenham en 2 vol in-4.°, sous le titre d'*Opera medica*. Ils sont tous estimés. Son traité de la goutte jouit d'une réputation particulière: personne n'avait plus que lui le droit d'écrire sur cette maladie, car elle fit le tourment de sa vieillesse. Sa *Praxis medica* a été imprimée séparément et traduite en français. Sydenham avoit si peu d'estime pour la science médicale, telle que la présentaient encore la plupart des auteurs, qu'on assure qu'un homme de sa profession lui ayant demandé quel livre il devait consulter pour se former à la pratique, il lui répondit: *lisez Don Quichotte, c'est un fort bon livre, je le lis actuellement.* Ratcliff, médecin fameux qui vivait à peu près dans le même temps, disait ordinairement que quand il viendrait à mourir, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier.

F.

SYLLA.

BIBLIOTECA NAPOLI

Landon direx.t

SYLLA.

Aussi cruel, aussi vindicatif que Marius son rival, Lucius Cornélius Sylla dissimulait les vices de son ame, sous les formes les plus aimables. Son goût pour les plaisirs, sa modestie apparente, tout éloignait la crainte que son ambition, devait donner à ses concitoyens. Questeur de Marius dans la guerre contre Jugurtha, il sut engager Bocchus, roi de Mauritanie, à lui livrer ce prince malheureux, bien qu'il fût son parent et son allié, et parvint ainsi à s'attirer une partie de la gloire que Marius acquérait alors. S'étant distingué ensuite dans les guerres contre les Cimbres et contre les alliés, deux fois vainqueur des Samnites, il obtint facilement le consulat auquel sa naissance illustre lui donnait des droits, et le commandement de l'armée qui marchait contre Mithridate. Le peuple voulait en charger Marius; Sylla, plus puissant alors que son antagoniste, obtint contre lui un arrêt de mort, et le contraignit à fuir Rome et l'Italie. Sylla poursuivit le cours de ses exploits; la Grèce, la Macédoine, enlevées rapidement au roi de Pont, ne furent que le commencement de ses succès. Les Athéniens tremblans, vinrent lui demander grâce, et lui rappelèrent leurs anciennes victoires: *que m'importe vos antiques prouesses*, répond Sylla; *je suis venu pour punir votre rebel-*

lion, non pour écouter vos récits. Athènes fut prise, et allait être rasée ; mais Sylla, *par respect pour les morts,* dit-il, *consentit à pardonner aux vivans.* A Chéronée, à Orchomène, il fut également vainqueur. Dans cette dernière bataille, les troupes en désordre abandonnaient la victoire ; Sylla, un drapeau à la main, se précipite au milieu des ennemis ; *je vais mourir ici,* s'écrie-t-il ; *soldats allez dire à Rome que vous avez abandonné votre général à Orchomène.* Ce mot les rappelle au devoir, ils reviennent à la charge, avec une nouvelle fureur, et les Grecs sont vaincus. Cependant Marius, rappelé dans Rome, y exerçait un pouvoir absolu, et livrait à la mort, tous les parens, ou les amis de Sylla. On pressait celui-ci de rentrer dans sa patrie, et de mettre un terme aux fureurs de Marius ; mais préférant à tout la gloire du nom Romain, il voulut terminer la guerre avec éclat. Mithridate ne put obtenir la paix qu'en acceptant toutes les conditions dictées par Sylla. Ce traité était à peine conclu avec le roi de Pont, qu'il se présenta d'autres ennemis. Fimbria, envoyé par Marius, s'avançait à la tête d'une armée formidable ; Sylla marche au devant de lui, et place son camp près du sien ; les soldats des deux partis se voyent, et se réunissent bientôt sous ses ordres ; Fimbria, abandonné de son armée, tente de le faire assassiner, et, n'y pouvant réussir, se donne la mort. Sylla marche alors vers l'Italie ; Marius venait de mourir, mais son fils soutenait

encore son parti, et avait obtenu du sénat une levée de troupes qu'on devait opposer au vainqueur de Mithridate. Celui-ci voyait son armée augmentée chaque jour, de tous ceux que les proscriptions de Marius avait chassés de Rome; il présente la bataille à ses ennemis, les défait; et, pour échapper à sa vengeance, le jeune Marius, enfermé dans Préneste, est contraint de se tuer. Rome était sans défense; quelques chefs, restes du parti de Marius, trop faibles pour combattre seuls, appelèrent les Samnites à leur secours. Télésinus leur chef se met en marche aussitôt; déjà il était sous les murs de Rome, et allait s'en emparer, quand Sylla parut pour la sauver. La bataille fut longtemps douteuse, enfin Télésinus fut vaincu, et Sylla entra dans Rome, où sa présence fut d'abord regardée comme le signal du bonheur. Cette erreur dura peu; le temps des vengeances était arrivé; et Sylla déploya bientôt toute la férocité de son caractère. Six mille prisonniers sont égorgés par ses ordres; leurs cris pénètrent d'effroi les sénateurs rassemblés dans le temple de Bellone; *ce n'est rien*, dit tranquillement Sylla, *on châtie quelques misérables*. Les arrêts de mort se multiplient; les délations sont récompensées; les richesses deviennent un motif de proscription. Enfin, rassasié de sang, Sylla prend le titre de dictateur à perpétuité, sans oser prendre le nom d'empereur. Mais bientôt dégoûté de tant d'honneurs et de puissance, il abdique le pouvoir souve-

rain, renvoie ses gardes, ses licteurs; et, sans craindre les nombreux ennemis qu'il s'est faits, il retourne chez lui sans escorte. Un seul homme l'insulta; *Celui-ci,* dit simplement Sylla, *empêchera un autre d'abdiquer.* Cet excès d'imprudence que l'on a peine à comprendre, prouve que Sylla connaissait bien les Romains; en leur rendant leur liberté, tous ses crimes étaient effacés, on ne voyait plus que sa générosité; en effet, il mourut dans son lit l'an de Rome 676, âgé de 60 ans. Il avait composé son épitaphe lui-même, en ces mots: *personne n'a plus fait de bien à ses amis, et plus de mal à ses ennemis.* Mais elle ne peint pas exactement son caractère: car s'il se montra quelquefois noble et généreux, il porta la vengeance jusqu'à la fureur, et ses crimes surpassèrent ses vertus.

M.

TAMERLAN.

N... pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

TAMERLAN.

Timur, ou Timour, Amir-Timour, ou Temir-Akschakal, est le même personnage que les Européens nomment Tamerlan. C'est un de ces conquérans terribles de l'Asie qui ont ravagé le monde, sans lui faire aucun bien, et pour la fureur de la monarchie universelle. On ne peut comparer Timur qu'à Gengis-Kan, tartare (tatar mogol) comme lui, et qui existait environ deux siécles auparavant. Pour l'étendue et la rapidité des conquêtes, Alexandre est inférieur à l'un et à l'autre.

On a dit que Tamerlan descendait par les femmes de Gengis-Kan même. D'autres ont prétendu qu'il était fils d'un berger, et que sa bravoure l'avait fait élever au trône de *Dschagataï* par les émirs. On trouve la même incertitude sur des faits plus importans: par exemple, fit-il enfermer et périr dans une cage de fer Bajazet? Des historiens l'affirment, mais ils sont suspects d'avoir voulu rendre odieux le conquérant de leur pays; d'autres ne font point mention de cette particularité; quelques-uns la nient positivement, et semblent les plus croyables. Ils disent, au contraire, que Tamerlan ne négligea rien pour consoler Bajazet de ses revers, et qu'il était sur le point de lui rendre ses états, lorsque

le sultan mourut. Les Turcs qui lui imputent, d'après les Grecs, la cage de fer, lui attribuent d'ailleurs d'avoir rendu avec magnanimité à l'un des fils de Bajazet le trône de son père. Ce n'est pas que Tamerlan ne fût sanguinaire : il ne pardonnait point de lui résister. Les habitans des villes qui se défendaient étaient passés au fil de l'épée. Ainsi périrent 70,000 individus dans Ispahan. Les habitans de Sébaste et de Bagdad subirent le même sort. On a porté à environ 800,000 les victimes égorgées dans Bagdad et ses environs.

Du reste entre Alexandre et Tamerlan, la différence est dans le degré de civilisation et les mœurs, plus que dans les caractères. Alexandre construisit des villes et ouvrit des routes au commerce; Tamerlan ne fit que dévaster : mais le *Tatar* n'en était ni plus violent ni plus cruel que le héros civilisé de la Grèce. C'était le droit public des *Tatars* de ravager et de ne point pardonner à ceux qui se révoltaient ou qui refusaient de subir le joug. Alexandre se fit souvent le même droit public.

De tout ce que les Arabes, les Grecs et les Turcs ont écrit sur Tamerlan, nous nous bornerons à ce qui suit : il naquit en 1335 (et non en 1557, comme le dit Voltaire). Son règne ne fut qu'une série rapide de victoires et de conquêtes, dans la Perse, dans l'Indostan, en Egypte,

en Syrie, en Géorgie, en Natolie, etc. Il marchait à la conquête de la Chine, quand la mort l'arrêta, en 1505, à l'âge de 71 ans. Dans la guerre qu'il fit à Bajazet, le sultan vaincu et détrôné fut aussi le plus barbare et le plus injuste: après avoir aidé le neveu de l'empereur d'Occident à se mettre à la place de son oncle, Bajazet allait dépouiller le neveu; cinq émirs ou princes mahométans avaient été aussi dépouillés par lui; l'empereur menacé et les émirs réclamèrent la protection de Tamerlan, et ce que le *Tatar* demanda pour ses protégés paraît juste. Refusé avec hauteur, il vainquit et détrôna Bajazet, en 1402, à la fameuse bataille d'Ancyre qui dura trois jours. Après ses premiers succès, il avait consenti à la paix, aux mêmes conditions qu'avant les hostilités.

Tamerlan était boiteux et manchot du bras droit; malgré cela il était infatigable et d'une activité prodigieuse.

On cite de lui des traits d'une gaieté spirituelle et en même temps de modération : après la bataille d'Ancyre, étant entré dans le camp et dans la tente de Bajazet, on lui amène le sultan prisonnier, les mains liées; il ordonne qu'on les lui délie, et qu'après avoir laissé reposer cet ennemi vaincu, on le lui présente dans un état conforme à sa dignité. Bajazet parut avec fierté. Tamerlan l'ayant considéré de plus près, et, voyant qu'il était borgne, sourit. Bajazet le

lui reprocha, disant qu'il n'est pas d'un grand cœur d'insulter à l'infortune. « Je n'insulte pas à « ta situation, répondit Tamerlan ; *mais je ris « de ce que la fortune ait partagé l'empire du « monde entre un borgne comme toi et un boî- « teux comme moi.* »

L'historiette suivante, rapportée par l'auteur persan d'une vie de Tamerlan, prouverait qu'il permettait une assez grande familiarité à ceux qui l'approchaient. Etant au bain avec des courtisans, l'on s'amusait à se donner chacun une valeur estimative en argent : un poète persan, nommé Homédy, estima Tamerlan *trente aspres :* l'objet avec lequel je m'essuye les vaut, répondit le conquérant ! *Aussi est-ce en le comprenant,* répliqua Homédy. Cette répartie fit rire Tamerlan.

Si ce *Tatar* avait eu une cour d'historiens et de poètes, et surtout des Grecs, pour le vanter, il figurerait sans doute avec éclat, comme beaucoup d'autres, parmi les héros de l'histoire.

J.

LE TASSE.

BIBLIOTECA NAZIONALE MONUMENTO NAZIONALE
NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

LE TASSE.

C'est le plus souvent par de longs et cruels malheurs que l'homme de génie achète la gloire. Parmi les exemples qui confirment cette triste observation, il n'en est point de plus célèbre que celui du Tasse.

Torquato Tasso naquit en 1544, à Sorrento, dans l'état de Naples. Son père, Bernardo Tasso, homme d'esprit, et d'une naissance distinguée, avait été condamné à mort, pour s'être opposé à ce que l'inquisition fût introduite dans le royaume. Il prit la fuite avec le jeune Torquato, alors âgé de neuf ans, et enveloppé dans la proscription de son père. Malgré les conseils de Bernardo, le Tasse s'adonna tout entier à la poésie. A 17 ans, il fit paraître son *Rinaldo*, poème qui, malgré ses imperfections, rappelle souvent l'imagination féconde de l'Arioste, et annonçait déja le chantre de Godefroi.

Protégé par Alphonse, duc de Ferrare, et pouvant alors se livrer sans inquiétude à ses travaux, Le Tasse mit la dernière main au grand ouvrage qu'il avait entrepris depuis plusieurs années; et la *Gierusalemme liberata* vint partager avec l'*Orlando furioso* l'admiration de l'Italie. Peu de temps auparavant, le Tasse avait fait un voyage en

France, et avait reçu à la cour l'accueil le plus honorable.

Cette époque paraissait devoir assurer le bonheur du Tasse : elle commença la longue chaîne de ses infortunes. Il avait conçu pour Eléonore, sœur d'Alphonse, une passion à laquelle, dit-on, cette princesse ne fut point insensible. Par ordre de l'orgueilleux duc, que ses vers avaient immortalisé, le Tasse fut enfermé dans la maison des fous, et traité avec une barbarie qui seule aurait suffi pour aliéner sa raison. Victime de l'oppression, et d'un amour malheureux, il fut encore attaqué dans sa gloire littéraire; des envieux saisirent le moment de sa disgrace pour critiquer son poème; et peu s'en fallut qu'on ne le regardât comme une production médiocre.

Le Tasse parvint à s'échapper de sa prison; et, dans la plus affreuse détresse, il traversa une partie de l'Italie, pour se rendre au lieu de sa naissance. Il y trouva sa sœur dont il reçut quelques secours.

Enfin le sort parut se lasser d'accabler ce grand homme. Clément VIII se chargea d'expier les crimes de ses persécuteurs. Il voulut que le Tasse fût proclamé au Capitole le plus grand des poètes. « Venez, lui écrivait-il affectueusement, honorer la couronne de lauriers qui a jusqu'ici honoré ceux qui l'ont portée. » Mais l'inflexible

destinée refusa au Tasse ce dédommagement de ses maux, et la veille même du jour fixé pour son couronnement, le 15 avril 1595, il mourut, âgé de 51 ans.

Près de la Basilique de S. Pierre, où, selon l'usage établi, le Tasse devait aller rendre grâces à Dieu de son triomphe, s'élève sur une colline la petite église de S. Onuphre. C'est là que Bernardo avait passé ses dernières années, et que le Tasse voulut être enterré. C'est là qu'on lit son épitaphe qui, dans son énergique simplicité, est peut-être la seule digne de lui. *Ossa Torquati Tassi hîc jacent. Hoc ne nobilius esset hospes, fratres hujus ecclesiæ posuerunt.*

La Jérusalem a depuis longtemps triomphé de toutes les critiques. Malgré ses défauts, elle est le poème épique le plus près de la perfection qui soit sorti de la main des hommes. Les discussions qui se sont élevées sur le mérite de cet ouvrage, et sur celui du Roland furieux, brillante conception d'un génie universel, ont prouvé seulement que l'Arioste et le Tasse sont l'honneur de l'Italie, et des modèles inimitables.

Les nombreuses critiques auxquelles la Jérusalem fut exposée, firent entreprendre au Tasse deux ouvrages remarquables, du moins par leur singularité. L'un ne fut rien moins qu'un poème

entièrement neuf sur le sujet qu'il avait déjà traité, et dans lequel il avait en vue d'éviter les fautes reprochées à la Jérusalem délivrée. Il l'intitula *Jérusalem conquise*. Peu connu aujourd'hui, même en Italie, ce poème est une preuve ajoutée à tant d'autres que le génie ne veut point d'entraves, et qu'il perd toutes ses forces lorsqu'il obéit à des impulsions étrangères; mais le Tasse, à l'imitation du sculpteur athénien, aurait pu dire à ses ennemis, en leur montrant les deux Jérusalem : le chef-d'œuvre m'appartient; l'ouvrage médiocre vient de vous.

L'autre production est une *Préface*, où le Tasse prétend justifier les endroits défectueux de la Jérusalem délivrée, en donnant le poème entier pour une *Allégorie sur le vrai bonheur !* Voltaire a dit que le Tasse trouva sans doute cette *clé* dans le temps de ses vapeurs. Et quel autre jugement porter d'une dissertation où le peintre d'Armide n'inspire que la pitié ! *Torrismond*, tragédie, est également indigne du Tasse; mais l'*Aminte*, pastorale dialoguée, mérita de faire époque dans la poésie italienne, pour l'agrément des idées, le sentiment et l'élégance du style. Quand le Tasse n'aurait fait que ce seul ouvrage, il serait encore un des premiers poètes de l'Italie.

D. D.

TAVERNIER.

NAPOLI

Hainselman pinx.t *Landon direx.t*

TAVERNIER.

Jean-Baptiste Tavernier, l'un des plus grands voyageurs du dix-septième siécle, naquit à Paris, en 1605. Son père avait quitté Anvers, sa patrie, pour venir s'établir en France, et y faire le commerce de cartes géographiques. Les objets que le jeune Tavernier avait sans cesse sous les yeux, les entretiens dont il était témoin et qui roulaient constamment sur des sujets de géographie, lui inspirèrent de bonne heure la passion des voyages. A 22 ans il avait déja parcouru les principaux états de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Pologne et la Hongrie. Jusques-là le desir de satisfaire sa curiosité avait été le but principal de ses courses : en se livrant à des spéculations commerciales, il trouva bientôt le moyen de faire servir son goût dominant à l'établissement de sa fortune. Le trafic des perles et des pierreries le conduisit dans l'Orient; et, pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, *par toutes les routes que l'on peut tenir*, ce sont ses expressions. En 1668, Tavernier revint en France. Il était possesseur d'un capital considérable; Louis XIV lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût protestant, et il acheta la baronnie d'Aubonne, dans le pays de Vaud. L'inconduite d'un de ses neveux à qui il avait

confié la direction d'une riche cargaison, ayant dans la suite dérangé ses affaires, il vendit sa terre pour payer ses dettes, et se rendit à Moscow, où il mourut en 1689, à 84 ans. Tavernier a publié, en 1679 et 1681, trois volumes in-4.° contenant la relation de ses voyages. Ne pouvant la rédiger lui-même, il chargea successivement de ce soin le génevois Chappuzeau, et la Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon; il aurait pu choisir deux meilleures plumes: mais toute mal écrite qu'est cette relation, elle ne laisse pas que d'être intéressante, aujourd'hui même que nous connaissons mieux la plupart des pays visités par l'auteur. Si l'on a relevé avec raison beaucoup d'inexactitudes dans les voyages de Tavernier, on a souvent suspecté à tort sa véracité, et on l'a personnellement attaqué avec une aigreur que n'inspirait pas l'amour seul de la vérité. Il avait eu à se plaindre des Hollandais, pendant son séjour aux Indes et notamment à Batavia; il ne les ménagea pas dans le morceau intitulé : *Conduite des Hollandais en Asie;* de là les invectives de Jurieu et de plusieurs autres. Tavernier, Bernier et Chardin ont voyagé dans l'Orient à peu près dans le même temps; tous trois ont publié leurs voyages; mais ceux de Chardin, si justement estimés, ont presque fait oublier les deux autres.

F.

GUILLAUME TELL.

St. Aubin del. Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

GUILLAUME TELL.

L'Helvétie a mis Guillaume Tell au nombre des plus illustres fondateurs de la liberté ; sa courageuse résistance aux satellites de l'empereur Albert d'Autriche, la vengeance qu'il sut tirer de leur insolente cruauté, la résolution généreuse qu'il inspira à ses concitoyens, et la révolution qui en fut le résultat, ont rendu sa mémoire chère aux descendans des héros de Morgarten.

Les premières et les dernières années de cet homme célèbre sont inconnues: il ne devient un personnage historique qu'au moment où, victime d'un ordre barbare, il punit un tyran qui outrageait l'humanité.

Les baillis d'Albert opprimaient les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, qui refusaient de reconnaître l'empereur pour leur souverain ; au milieu d'eux le farouche Griszler se faisait remarquer par ses cruautés et par son despotisme. Il prétendait forcer tous les habitans du pays qu'il gouvernait à se prosterner devant son chapeau exposé sur la place d'Altorf. Guillaume Tell refuse de s'y soumettre. Il est conduit devant le tyran, qui, pour le punir, lui commande d'abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils, assez éloigné de lui pour augmenter encore le danger de cette terrible expérience. Le malheureux père, forcé d'obéir, enlève la pomme avec beau-

coup d'adresse. Mais le gouverneur ayant apperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Guillaume, lui demanda à qui il la destinait. « A toi, monstre. « Je t'en aurais percé le sein si j'avais eu le mal- « heur de tuer mon fils ». Cette réponse le fait arrêter : il est jeté dans un bateau, et conduit par Griszler lui-même à la forteresse, qui doit lui servir de prison ou de tombeau. Dans le trajet, Tell trouva moyen de recouvrer sa liberté et d'immoler le barbare, qui avait si cruellement abusé de son autorité.

Dans le même temps deux autres Helvétiens, Meltchal et Furtst, se vengeaient également de leurs oppresseurs ; Tell alla les joindre. Dans leur retraite sauvage, ces trois hommes, liés par les mêmes intérêts, proscrits pour les mêmes vertus, formèrent le projet de tirer leur patrie de la servitude. Ils se confient à leurs amis, qui marchent ensuite sous leurs ordres. Ils s'emparent des forteresses, des baillis, et décident, par leur énergie ; les trois cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz à lever hardiment l'étendard de la liberté et à jeter les fondemens de la ligue helvétique. Cet événement eut lieu en 1307.

TEMPLE.

Lely pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAPOLI

TEMPLE.

Si le chevalier Temple n'avait été que négociateur, quelque talent qu'il ait déployé dans les affaires, il serait peut-être oublié; mais il mit à profit les connaissances que lui avaient fournies ses ambassades et ses études, et laissa des ouvrages qui lui assurent une réputation durable. Il naquit à Londres en 1628. L'Angleterre, pendant sa jeunesse, était en proie aux dissentions civiles; Temple n'y prit aucune part, et chercha à se distraire, par des voyages sur le Continent, du spectacle qu'offrait dans son île les haines politiques et le fanatisme religieux. Il se fit oublier sous le protectorat. Charles II, plus par un heureux hasard que par le soin qu'il prenait de choisir des hommes habiles, l'employa dans diverses négociations. Le projet qui lui fit le plus d'honneur n'eut aucun succès. C'était la triple alliance de la Suède, de la Hollande, de l'Angleterre, à laquelle il se flattait de joindre les princes d'Allemagne. Il avait vaincu de grands obstacles, mais l'Angleterre n'avait point d'ennemi plus dangereux que son roi, qui s'étant fait le stipendiaire de Louis XIV, vendit au prix de l'or les intérêts de ses alliés naturels, et s'unit à la France contre les Provinces-Unies. Temple assista en qualité d'ambassadeur extraordinaire aux conférences d'Aix-la-Chapelle et à celles de Nimègue. Après la conclusion des traités,

il parut quelque temps au conseil du roi ; mais son caractère ferme, sa hardiesse, son mépris pour un prince qui offrait l'exemple de la plus honteuse vénalité, le firent bannir de la cour. Il se retira dans une terre du comté de Sussex où il sut ennoblir sa vie privée par l'étude et le travail. Il publia des Observations sur l'état des Provinces-Unies, semées d'anecdotes intéressantes et de détails politiques. Son Introduction à l'Histoire d'Angleterre et ses Mémoires décèlent un écrivain qui savait juger les événemens et les hommes. Ses Mélanges offrent des morceaux curieux : il paraît qu'il fut le premier qui agita la grande Question sur le Mérite des Anciens et des Modernes. Temple assure dans tous les genres la supériorité aux Anciens. Il faut lire ses écrits dans l'original pour se faire une idée de son style. Il est resté l'un des bons prosateurs de sa nation, mérite d'autant plus grand qu'il vivait à une époque où les poètes seuls donnaient de la noblesse et une sorte d'éclat à l'idiome anglais.

Temple dut l'originalité de ses écrits à la force de son caractère ; fier, impérieux, il ne sut se soumettre ni à la servitude des cours ni aux puériles convenances des ridicules sociétés. Il fut incapable de taire une vérité, de ménager un préjugé, de souffrir un ennemi et de sacrifier un ami. Il était aussi indépendant en matières religieuses qu'en matières politiques. Il mourut en 1698.

L....e

M.me DE TENCIN

Roger del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Mme DE TENCIN.

Claudine-Alexandrine Guerin de Tencin naquit à Grenoble en 1681, d'un président à mortier au parlement de cette ville. On la contraignit à se faire religieuse; mais l'état monastique n'étant nullement de son goût, elle protesta contre les vœux qu'on l'avait forcée de faire, demanda à en être relevée, et eut, après cinq ans de profession, la permission d'entrer, comme chanoinesse, au chapitre de Neuville, près de Lyon. Elle voulut être dégagée de tout lien religieux, et elle obtint du pape un rescrit qui la rendait entièrement au monde. Elle vint à Paris, plut quelques jours au régent, qu'elle ne put captiver, et fut plus heureuse avec Dubois, qu'elle intéressa fort utilement à la fortune et à l'avancement de son frère. Ce frère fut chargé de la conversion du fameux Law, ce qui lui valut beaucoup d'actions et de billets de banque; il fut ensuite ambassadeur à Rome, archevêque, cardinal et ministre d'état. Madame de Tencin prit parti dans les affaires de la bulle *Unigenitus*, et seconda les vues de la cour en enflammant le zèle des constitutionnaires; mais on craignit que ce prosélitysme ardent n'allumât des haines trop fortes entre les deux partis, et l'on exila pour quelque temps à Orléans l'indiscrète théologienne.

Madame de Tencin mit dans sa conduite toute la licence des mœurs de son temps. Son attachement

pour son frère donna lieu à des interprétations qui ne paraissent que trop fondée. Elle eut avec le chevalier Destouches une liaison dont le célèbre d'Alembert fut le fruit clandestin. Exposé sur les marches de la petite église de Saint-Jean-le-Rond, dont le nom lui fut donné ; il fut recueilli par une pauvre vitrière, qui se chargea de l'élever. On a écrit que madame de Tencin avait voulu le reconnaître par la suite, et que d'Alembert s'y était refusé, en disant : *Je n'ai pas d'autre mère que la vitrière.* L'anecdote est fausse, d'Alembert eût volé avec ardeur dans les bras de madame de Tencin si elle les lui eût ouverts ; et le jour qu'elle mourut, il rompit un engagement qu'il avait pris, en disant : *Vous savez bien que je ne puis pas dîner en ville aujourd'hui.* Nous tenons ce fait d'un ami de d'Alembert.

Madame de Tencin eut le malheur d'être impliquée dans une affaire criminelle, Un de ses amans, M. de la Fresnaye, conseiller au grand-conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Il avait laissé un testament, où il peignait le caractère de madame de Tencin des couleurs les plus odieuses ; il allait même jusqu'à témoigner la crainte de périr quelque jour par ses mains. Il n'en fallut pas davantage pour que son suicide passât d'abord pour un assassinat. Madame de Tencin fut mise au Châtelet, puis transférée à la Bastille, et enfin élargie faute de preuves.

Son âge mûr et sa vieillesse furent aussi tran-

quilles, aussi considérés que sa jeunesse avait été tumultueuse et compromise. Sa maison devint le rendez-vous de savans et d'écrivains du premier ordre. Fontenelle et Montesquieu en faisaient l'ornement et le charme. On sait qu'elle appelait *ses bêtes*, et quelquefois *sa ménagerie*, les gens d'esprit qu'elle rassemblait autour d'elle, et que chaque année, aux étrennes, elle donnait à quelques-uns d'entre eux deux aunes de velours pour des culottes. Elle mourut à Paris, le 4 décembre 1749, âgée de soixante-huit ans.

Ses ouvrages sont *le Comte de Comminges*, que la Harpe appelle le pendant de *la Princesse de Clèves; le Siége de Calais*, qui ne lui cède pas en intérêt; *les Malheurs de l'Amour*, et *les Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard III, roi d'Angleterre*, roman qu'elle laissa imparfait, et qui fut achevé par madame Elie de Beaumont, l'auteur des *Lettres du marquis de Roselle*. On a prétendu que MM. de Pont-de-Veyle et d'Argental, neveux de madame de Tencin, avaient beaucoup travaillé à ses ouvrages; mais rien n'est moins prouvé.

Le caractère de madame de Tencin n'a pas été moins attaqué que sa conduite. Elle s'était fait un système suivi de flatterie, où l'on a voulu voir de la fausseté : la douceur même de ses manières et de son langage a tourné contre elle, et s'est appelée de la perfidie. On vantait cette douceur de madame de Tencin devant l'abbé Trublet : *Oui*, dit-il ; *si elle avait intérêt de vous empoi-*

sonner, elle prendrait le poison le plus doux. Cependant Duclos, qui l'avait beaucoup connue, et qui a révélé avec assez peu de ménagement les torts de sa conduite, a parlé de son caractère avec plus d'égards : il assure qu'elle était fort serviable, et amie vive autant qu'ennemie déclarée. La vivacité de son amitié a été prouvée par plusienrs traits. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit des présens, et par là elle donna la première impulsion au succès d'un chef-d'œuvre dont notre frivolité aurait peut-être long-temps méconnu le mérite.

A.

TÉNIERS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Téniers pinx.t *Landon direx.t*

TENIERS.

Téniers fut du petit nombre de ces hommes privilégiés que la nature ne produit qu'une fois. Son père, David Téniers, peintre habile, dit *le Vieux*, pour le distinguer de son fils, et qui fut élève de Rubens, l'introduisit dans la carrière de la peinture, où ce fils devait le surpasser.

Peu de peintres de la Flandre ont fait plus d'honneur à cette école, si l'on en excepte Rubens et Van Dyck. Ce fut dans les ouvrages du premier de ces peintres que Téniers puisa cette vérité, cette fraîcheur de couleurs dont le prince de l'école Flamande semble lui avoir laissé le secret. C'est Rubens en petit: même esprit, même vigueur; mais il eut plus d'entente du clair-obscur que le grand homme qu'il s'était proposé pour modèle.

Sa mémoire prodigieuse lui retraçait les objets qui l'avaient frappé une seule fois. Sur de simples croquis, avec un trait léger et spirituel, il avait l'art de rendre ce que les autres n'obtiennent qu'avec un travail long et pénible: peu de peintres cependant se sont montrés plus fidèles imitateurs de la nature que Téniers.

Personne ne l'a surpassé pour la finesse de la touche, et la belle transparence du coloris. Qui mieux que Téniers a su donner à chaque objet cette teinte et cette naïveté qui leur est propre? Quel

peintre fut jamais plus original, et eut en partage plus de talens à la fois? Sa main légère semblait se jouer de son art, et n'effleurer que la toile où ses scènes charmantes venaient se placer sans effort; partout on aperçoit le fond de l'impression; une simple couche, un léger glacis et des touches piquantes, produisent tout l'effet de ses tableaux les plus finis.

Aucun peintre n'a plus produit que Téniers. Toute l'Europe est remplie de son nom et de ses tableaux; c'est à cause de cette prodigieuse facilité que les amateurs ont nommé proverbialement la plupart de ses petits tableaux des *après-souper* de Téniers.

Anvers, cette ville féconde en grands peintres, se glorifie de lui avoir donné le jour: il y naquit en 1610, et y passa une partie de sa vie, chéri et estimé comme un homme extraordinaire. La fortune sourit à ses talens, et Téniers, par sa conduite et la douceur de ses mœurs, s'ouvrit un libre accès chez les Grands. Honoré et considéré de la plupart des peintres ses contemporains, ils le nommèrent directeur de l'Académie de cette ville.

L'atelier du peintre des fêtes de village devint dès-lors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans toute la Flandre. L'archiduc Léopold-Guillaume le fit gentilhomme de sa chambre, et lui donna son portrait enrichi de diamans. La reine Christine de Suède, lui fit un sem-

blable présent. Le roi d'Espagne faisait un si grand cas de Téniers, qu'il fit bâtir une galerie à l'Escurial, uniquement destinée aux tableaux de ce peintre.

Il quitta dans la suite Anvers, et habita un château au village de Ferch, entre cette ville et Malines, pour éviter le grand monde, se livrer avec plus d'aisance à son goût, et saisir le naturel des paysans, parmi lesquels on le trouvait toujours. Il les dessinait en se mêlant à leurs jeux, et sa mémoire lui retraçait ensuite les scènes entières dont il avait été et l'acteur et le témoin. Sa grande vivacité ne lui permettant pas de s'appésantir sur ses études, c'était le pinceau à la main qu'il terminait avec tant de goût ce qu'il avait observé.

Téniers, en quittant Anvers, crut se soustraire à l'affluence de ses admirateurs; mais la renommée, inséparable d'un si grand mérite, lui attira un concours encore plus considérable. Sa retraite devint une Cour, où se rassemblait toute la noblesse du pays. Dom Juan d'Autriche venait souvent loger chez Téniers, et se mit au nombre de ses élèves.

Appelé dans la suite à la Cour de Bruxelles, Téniers y parvint à une extrême vieillesse, sans perdre un seul instant son humeur joviale et badine. La mort le trouva le pinceau à la main; il terminait le portrait d'un homme de robe, et sa dernière parole fut une plaisanterie. « J'ai brûlé ma dernière dent « pour peindre mon procureur, » dit-il alors,

par allusion au noir d'ivoire en usage dans la peinture.

Les tableaux de Téniers sont remarquables par une grande variété de composition, par une abondance sans confusion, par des attitudes vraies, sans manière, toutes puisées dans la nature, et par une certaine tournure originale qui n'appartient qu'à lui seul.

Aucun genre de peinture ne fut étranger à Téniers; batailles, marches d'armées, animaux, marine, tout reçoit une nouvelle vie sous la main de cet habile peintre.

Téniers avait formé une belle collection de tableaux de différentes écoles, mais surtout de l'école vénitienne, dont il admirait la couleur. On sait que c'est particulièrement dans cette partie de l'art, qu'il s'est rendu recommandable.

Quelques amateurs lui ont reproché d'avoir affecté dans quelques-uns de ses tableaux une couleur grisâtre; mais ce reproche est peut-être un mérite de plus dans Téniers, et ce gris argentin, qui n'est point un gris fade, donne souvent à ses tableaux un certain vague qui plaît et rafraîchit l'œil.

Téniers, dont la vie entière fut une suite de bonheur et de véritables jouissances, termina ses jours à Bruxelles, en 1694.

L. C.

TÉRENCE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Landon direxit

TÉRENCE.

Térence naquit à Carthage; il fut esclave comme Plaute, et honora la servitude par ses talens. Les Romains durent à des esclaves les arts brillans qui décorèrent leurs triomphes, adoucirent leurs mœurs, embellirent les derniers jours de leur liberté; ils empruntèrent aux Grecs les arts d'imagination et les arts libéraux, et ne firent longtemps que réfléchir la gloire littéraire des peuples vaincus. Térence trouva la comédie romaine grossière et licencieuse; il la dépouilla de ses habits d'esclave, et la couvrit de la robe élégante d'une matrone. Plaute avait peint, avec beaucoup de vérité, des mœurs dissolues; il avait fait parler des courtisanes, des proxénètes, des valets intrigans, des pères avares, des fils libertins. Il était difficile de lui trouver un but moral; mais sa verve, sa fécondité, la vivacité de son dialogue plaisent, entraînent, égayent. Térence, moins original, moins piquant, moins comique, est plus moral, plus sentencieux, plus élégant; ses vers ont de la grâce, de la douceur. On a prétendu qu'il n'était que le prête-nom de Scipion et de Lélius. Quoique cette opinion plaise au philosophe Montaigne, on ne doit point l'adopter: ces hommes illustres avaient bien d'autres occupations que celle d'imiter ou peut-être de traduire

des comédies grecques, dans un temps où l'éloquence et la valeur militaire étaient les seules qualités qui obtinssent de l'estime. Il faudrait avoir les pièces de Ménandre pour savoir ce qui appartient en propre au poète latin; pour juger s'il sut habilement imiter, ou s'il ne fut qu'un servile copiste. On ne peut juger que par quelques fragmens du génie de ce célèbre comique grec; mais il était impossible qu'il l'emportât sur Molière; et Térence, malgré le mérite d'une diction admirable, est bien froid auprès de l'auteur de Tartufe, de l'Avare, du Misanthrope. Il était africain; il n'a point les vices des écrivains de la partie du monde où il prit naissance, qui sont l'enflure, l'exagération, la profusion d'ornemens et de figures; son style est vraiment Attique. On ne lui tient point assez de compte d'avoir écrit avec une extrême élégance longtemps avant Lucrèce et Virgile.

L...e

THAMAS KOULI-KHAN.

N.... pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TAHMAS-QOULI-KHAN.

Le conquérant célèbre, connu généralement en Europe sous le nom de Qoûli-Khân, en porta plusieurs, à diverses époques, et s'appela d'abord Nadir-Qoûli (l'esclave de Dieu). Il naquit à Calot, ville du Khorasân. Forcé par son oncle, après la mort de son père, de quitter le gouvernement dont Calot était la capitale, Nadir-Qoûli se mit au service du Beglierbey de Mushade. Avant l'âge de 32 ans, Nadir-Qoûli ne fit rien paraître de l'ardente ambition qui le dévorait : élevé de grade en grade jusqu'au commandement de 1000 hommes de cavalerie, il semblait satisfait de son état, et la plupart de ses compagnons n'avaient de lui qu'une idée médiocre. Victorieux des Tartares Usbecs, Nadir-Qoûli éprouva l'ingratitude du Beglierbey qui commençait à le redouter. Le châtiment ordinaire des esclaves, chez les Orientaux, la bastonnade sur la plante des pieds, fut l'unique récompense du vainqueur, et la seule réponse que son maître fit à ses plaintes. Nadir-Qoûli se fit chef de brigands ; et peu de temps après entra au service de Châh Tâhmas, sophi de Perse qui, attaqué par les Afghuans, les Turcs, et les Russes, n'était pas dans une situation assez tranquille pour se priver du secours d'un guerrier cou-

pable, mais intrépide. Nommé généralissime des armées de Tâhmas, en 1729, Nadir-Qoûli défit complètement les Afghuans. Après cette victoire, le monarque autorisa son général à prendre le nom de Tâhmas-Qoûli-Khân (le seigneur, esclave de Tâhmas). Cet esclave était trop ambitieux pour se contenter du second rang. Il détrôna Tâhmas, le fit enfermer dans une étroite prison, et, joignant la politique à la perfidie, il fit couronner roi un enfant de Tâhmas, encore au berceau.

Tâhmas-Qoûli-Khân, ayant pris le titre de régent du royaume, alla combattre les Turcs. Après des succès variés, et après avoir même essuyé une défaite qui semblait le perdre sans retour, Tâhmas attaqua les forces dispersées de ses ennemis, et les contraignit à faire une paix honorable pour la Perse. Ce fut alors qu'il ne cacha plus ses dessins, et qu'il se fit décerner, par les chefs de son armée, un titre qui n'ajoutait rien à sa puissance, mais qui lui parut propre à légitimer son usurpation. Il fut proclamé roi de Perse, et prit à cette occasion le titre de Nadir-Châh.

Les trésors du grand-mogol, Mohammed-Châh, et les immenses états de ce prince tentèrent l'avarice et l'ambition de Nadir. Il savait que Mohammed, prince indolent et voluptueux, ne lui opposerait qu'une faible résistance, et il fit une

irruption dans l'Indostan, sans même daigner justifier son attaque par quelques-uns de ces prétextes qu'il est pourtant si facile à la politique d'employer. Les places frontières, l'opulente Cabul, Peishor, Lahor, étaient déja au pouvoir de Nadir, avant que Mohammed eût quitté Delhi. Il ne parut en présence de son ennemi que pour voir fuir ses innombrables soldats devant un petit corps de cavalerie persanne. Daus l'espoir de conclure un traité, Mohamed eut l'ineptie de venir dans le camp de son vainqueur, qui, dès ce moment, le traita en esclave. Son artillerie, ses trésors devinrent la proie des Persans; et Nadir, le traînant à sa suite, fit son entrée solennelle dans Delhi, le 7 mars 1739.

Un des plus affreux massacres dont l'histoire fasse mention suivit cet événement. La nombreuse population de Delhi, excitée par ses chefs, et opprimée par les soldats de Nadir, se révolta dans plusieurs quartiers. Nadir ordonna de faire main-basse sur les Indiens, et ne fut que trop bien obéi.

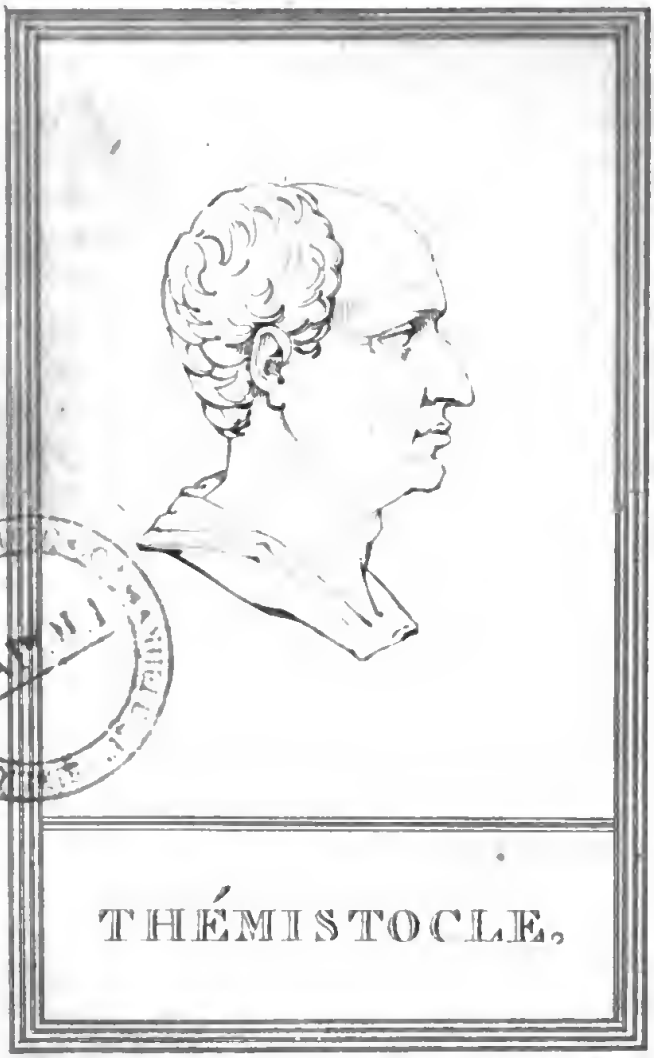
Mirza-Zuman, secrétaire d'un des seigneurs de la cour de Mohammed, et témoin oculaire, s'exprime ainsi :

« Le carnage dura depuis huit heures du ma-
« tin jusqu'à trois heures après-midi. Il périt
« 120,000 citoyens, selon les uns; et 150,000,

« selon d'autres.... Plusieurs, jaloux de leur « honneur, donnèrent la mort à leurs épouses, « et se tuèrent ensuite.... Dans la plupart des « maisons, quand un des membres de la famille « survivait au massacre, Il entassait 30 à 40 ca- « davres, et les brûlait; on en faisait autant au « milieu des rues, etc. » Enfin Nadir céda aux prières de son prisonnier Mohammed, et fit ordonner, au son du tambour, la cessation du massacre.

Chargé des immenses trésors du mogol, Nadir retourna en Perse. On évalua le dommage causé par son irruption dans l'Inde à environ *trois mille millions*. Nadir termina cette expédition par un trait unique en son espèce. Etant en marche pour son retour, il ordonna que chacun de ses guerriers eût à lui remettre ce qu'il avait pillé. Telle était la terreur qu'il inspirait que tous obéirent. Il fit alors distribuer 500 roupies à chaque soldat; les officiers n'eurent qu'une somme un peu plus forte. Cet homme extraordinaire, qui ne fut, après tout, que le fléau de l'Asie, périt par la main de ses partisans. Il fut assassiné dans sa tente, le 8 juin 1747, par Mohammed, l'un des généraux de son armée. Aussitôt Ali-Qoûli-Khân, neveu de Nadir, et chef de la conspiration, se fit proclamer roi de Perse. Il ordonna d'égorger, dans le même jour, 19 princes du sang royal, parmi lesquels étaient les trois fils de Nadir.

D. D.



THÉMISTOCLE.

Landon dirext

THÉMISTOCLE.

Thémistocle, fils de Néoclès, citoyen d'Athènes, montra dès son enfance des passions vives, et une ambition, qui frappèrent son maître; *mon fils*, lui disait-il, *tu ne feras jamais rien de médiocre; il faut nécessairement que tu fasses un grand bien, ou un grand mal.* Dans sa première jeunesse, le récit de la victoire de Marathon enflamma son imagination; souvent il répétait que *les trophées de Miltiade ne le laissaient pas dormir.* Mais la force de son génie lui faisait pressentir que cette bataille, qu'on regardait comme le terme de la guerre, ne devait en être que le prélude; soutenant cet avis aux assemblées du peuple, il exhortait les Athéniens à prévenir les malheurs dont ils étaient menacés; et les conjurait de tourner toutes leurs forces du côté de la mer. Ses conseils furent enfin suivis, et les premiers succès des galères athéniennes contre la flotte des Perses, augmentèrent prodigieusement le crédit de Thémistocle. Il en abusa, en faisant bannir Aristide dont les vertus et les talens étaient l'objet de sa jalousie, et perdit par cette conduite une partie de l'estime que lui méritaient ses services.

Dans les débats qui s'élevèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens, sur le commande-

ment des flottes réunies à Artemise, Thémistocle montra une modération qu'on ne croyait point dans son caractère. Il céda lui-même le titre de général à Eurybiade, chef des Lacédémoniens, évitant par cette conduite prudente, des dissentions dont il craignait les suites. Ayant appris, quelque temps après, que Léonidas avait été tué aux Thermopyles, et que les troupes de Xercès entraient de toutes parts en Grèce, Thémistocle fit consentir les Athéniens à se réfugier tous dans leurs vaisseaux, tirant ainsi parti de la volonté de l'Oracle qui leur ordonnait de se renfermer dans des murailles de bois. La ville entière fut donc abandonnée; les Athéniens, après avoir mis en sûreté leurs femmes et leurs enfans, se rendirent sur la flotte, et se retirèrent dans l'île de Salamine, décidés à vendre chèrement leurs vies et leur liberté. Ce fut alors que Thémistocle étant d'avis de donner la bataille, Eurybiade s'y opposa vivement, et s'emporta jusqu'à lever son bâton sur lui. *Frappe, mais écoute*, répondit tranquillement l'Athénien qui sacrifiait avec courage son ressentiment particulier à l'intérêt général. Cette rare modération ramena tous les chefs à l'opinion de Thémistocle, et la bataille fut résolue; mais bientôt la vue de la flotte des Perses fit changer ce projet; ses nombreux vaisseaux effrayèrent les Grecs qui résolurent de partir la nuit suivante. Thémistocle, convaincu de l'avan-

tage qu'il y avait à combattre dans le détroit de Salamine, où les galères des ennemis perdaient toute leur supériorité, trahit les siens pour les servir, et fit en secret prévenir Xercès de leur retraite prochaine. Au moment du départ, la flotte se trouve enveloppée, et le combat devient nécessaire. La victoire ne fut pas douteuse; les vaisseaux ennemis ne purent se déployer dans ce lieu resserré, et le génie de Thémistocle valut à sa patrie le triomphe le plus éclatant. Les Perses étant retournés en Asie, il s'occupa de fortifier Athènes qu'il éleva ainsi au dessus de toutes les villes de la Grèce. Mais tant de gloire l'enivrèrent; il rappelait sans cesse ses exploits et ses services. Les Athéniens, fatigués de son orgueil, et craignant peut-être sa puissance, employèrent l'ostracisme pour le bannir. Il se retira à Argos, d'où bientôt il fut contraint de fuir, se trouvant compromis dans la conspiration de Pausanias contre la liberté de la Grèce : il en était instruit, sans avoir voulu y participer. Il se réfugia alors chez Admète, roi des Mollosses, quoiqu'il dût craindre sa haine, ayant jadis refusé des secours que ce prince demandait aux Athéniens; mais, suivant l'antique usage de ce temps, il se plaça près du foyer, au milieu des dieux domestiques, et, prenant entre ses bras le fils d'Admète, il implora la clémence du père, et trouva dans sa cour un asile assuré. Cependant il n'était pas encore au terme de ses

infortunes. Xercès avait promis deux cents talents à celui qui le lui livrerait. Le Héros n'hésite point, il va trouver le Grand Roi, se nomme, et s'en remet à sa générosité. Artaxercès (son père Xercès venant de mourir) était monté sur le trône; il sentit la joie la plus vive en possédant à sa cour ce redoutable ennemi, le combla de présens, et l'éleva au plus haut degré de faveur. Il n'agissait que par ses conseils, et finit par lui offrir le commandement de l'armée qu'il envoyait contre les Grecs. Placé entre sa reconnaissance, et la douleur de combattre ses compatriotes, Thémistocle préféra se donner la mort. Il fit un sacrifice solennel aux Dieux, y invita ses amis, leur dit les derniers adieux, et, ayant avalé un breuvage mortel, il expira, au milieu d'eux, l'an 466 avant J. C., âgé de 65 ans. Il s'était depuis quelques années retiré à Magnésie, où on lui éleva un magnifique tombeau, que Plutarque dit avoir vu.

M.

THÉOCRITE.

VITTORIO EMANUELE · BIBLIOTECA NAZIONALE · ROMA

London direx.t

THÉOCRITE.

Théocrite naquit à Syracuse, environ 300 ans avant J. C. Son père se nommait Praxagoras, et sa mère Philinna : lui-même portait le surnom de Simichide, du mot grec *Simos* qui signifie Camus. Lorsque ses talens commencèrent à le faire connaître, Syracuse respirait de ses longues dissentions, sous l'autorité d'Hiéron le jeune, que le vœu libre de ses concitoyens avait appelé au trône. Théocrite lui adressa son idylle intitulée : *les Grâces*. Sa réputation ne resta point renfermée dans la Sicile; elle passa en Egypte où régnait alors Ptolémée Philadelphe, fils et successeur de Ptolémée Lagus ou Soter, l'un des principaux lieutenans d'Alexandre. Ce prince aimait les lettres : c'est lui qui forma ou du moins enrichit beaucoup cette magnifique bibliothéque d'Alexandrie, qui depuis fut incendiée pendant le siége de la ville par César, et dont les débris servirent ensuite, par l'ordre du fanatique et ignorant calife Omar, à chauffer durant six mois les bains d'Alexandrie. Ptolémée appela Théocrite à sa cour, et l'y combla de distinctions : il tint le premier rang parmi les sept poètes qui composaient, comme autant d'étoiles, la fameuse pléiade, que voulurent renouveler parmi nous Ronsard et quelques autres poètes, ses contemporains. Il eut pour amis

les hommes les plus distingués de son siècle, entre autres Aratus, l'auteur du poème des *Phénomènes* que Cicéron a traduit en vers latins. Craignant beaucoup qu'on ne le confondit avec un certain Théocrite de Chio, personnage fort satirique, il eut le soin de placer en tête de ses Idylles une inscription qui contenait tous les renseignemens propres à le faire distinguer de cet autre Théocrite. Cette précaution n'a pas empêché que quelques biographes ne s'y soyent trompés, en disant de l'auteur des Idylles qu'il avait fait des épigrammes contre Hiéron, tyran de Sicile, et que celui-ci s'en était vengé en le faisant mourir. Cela ne doit regarder que le Théocrite de Chio. On ignore de quelle manière, dans quel temps et dans quel lieu mourut celui de Syracuse. Il passe pour le premier des poètes bucoliques. Virgile l'a surpassé quelquefois, mais c'est en l'imitant. Racine disait de sa deuxième Idylle intitulée *la Pharmacentrée* ou *l'Enchanteresse*, qu'il n'avait rien vu de plus vif, ni de plus beau dans toute l'antiquité. Enfin, Boileau a dit dans son *Art poétique* :

Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile ;
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés.

A.

THÉODOSE LE GRAND

Landon direx!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE - VILLE DE NANCY

THÉODOSE-LE-GRAND.

L'Empire romain, parvenu à sa décadence, ne voyait plus que de loin en loin quelques hommes supérieurs tenter de lui rendre de l'éclat. Le fruit de leurs efforts s'anéantissait avec eux, parce que trop de causes de destruction se présentaient à-la-fois, pour que le plus vaste génie et le plus long règne pussent rendre à ce corps, ébranlé dans ses fondemens, une espèce de solidité.

Pendant long-temps on n'avait vu sur le trône que des princes foibles ou féroces, que des esclaves décorés par la pourpre, ou des tigres souillés du sang des peuples. Il était réservé à Théodose de rendre à la couronne impériale l'éclat dont elle avait brillé. Son père, le comte Théodose, auquel Valentinien avait confié la défense de la Grande-Bretagne, en avait réduit les belliqueux habitans à l'obéissance. Ses succès n'avaient pas été moins heureux en Afrique: il avait arraché la Mauritanie des mains d'un usurpateur, et rétabli, par la sagesse de sa conduite, l'honneur du nom romain. Valens récompensa ses services en le faisant décapiter; mais la mort de Valens permit à Gratien de réparer, deux ans après, cette injustice. Il appela le jeune Théodose à sa cour, et l'associa à l'empire dans l'an 379, en lui donnant en partage les provinces d'orient, telles que Valentinien les avait possédées. A l'époque où Théodose monta sur le trône d'orient, les Goths dé-

solaient la Macédoine et la Dacie. Théodose eut l'art de faire des diversions, et les avantages partiels qu'il obtint rétablirent la confiance parmi les soldats. Les barbares perdirent le plus hardi de leurs chefs. L'esprit de discorde et la corruption se glissaient parmi eux : un de leurs plus vaillans généraux, issu du sang des rois, se laissa séduire par les émissaires du prince d'orient, et tourna ses armes contre ses compatriotes. Les Goths privés de chefs capables de les diriger, se réunirent sous Athanaric ; mais ce guerrier, dont l'âge avait affaibli la valeur et dégradé le génie, consentit à traiter avec Théodose. Celni-ci le fit venir à Coustantinople. La magnificence de cette ville l'éblouit. Le Mouarque qui commandait à cette riche métropole ne lui parut plus un homme, mais un dieu auquel on pouvait obéir sans honte, et qu'on ne pouvait combattre sans impiété. Les délices que lui offrait Bizance tranchèrent en peu de jonrs l'existence de ce barbare ; un monument lui fut érigé, il le dût à son déshonneur. S'il était mort en brave, la eour de Théodose s'en fût ressouvenue comme d'un objet d'effroi, l'eût respecté en le haïssant ; elle parut l'honorer lorsqu'il n'était plus qu'un objet de mépris.

Si Athanaric flétrit ses derniers jours par la lâcheté, Théodose, en habile politique, tira le parti le plus heureux de sa faiblesse. Il réunit toute son armée sous les étendards de l'Empire. Les autres chefs des barbares, frappés de terreur, firent des traités séparés.

Les Ostrogoths, qui étaient restés quatre ans dans une espèce d'inaction, reprirent les armes en 386; mais ils furent complètement battus sur les rives du Danube, et forcés de s'abandonner à la discrétion du vainqueur. Ces succès semblaient préparer à Théodose une domination tranquille et universelle. L'Empereur d'occident établit les Visigots dans la Thrace, les Ostrogoths dans la Phrygie et la Lydie. Il crut en faire des sujets fidèles, il se trompa; ces barbares n'eurent que du mépris pour leurs nouveaux maîtres; ils conservèrent leur langue, et leur aversion pour les arts. Des décorations militaires, des priviléges incompatibles avec la discipline, une paie plus considérable, les distinguaient des autres soldats, et provoquaient le ressentiment et la jalousie de ces derniers. Le titre d'alliés, qu'ils s'étaient fait donner, les dispensait d'une soumission aveugle. Si une partie de ces dangereux confédérés servait de bonne foi, une partie plus considérable épiait tous les mouvemens, s'attachait aux étendards de tous les factieux et de tous les usurpateurs. Gratien éprouva les funestes effets de cette politique timide lors de la révolte de Maxime; il fut mal servi par les barbares, et trahi par ses anciens soldats. Un général de cavalerie de son adversaire, nommé Andragathius, le fit assassiner sur les bords du Rhône, le 25 août 383.

Théodose fit alliance avec l'usurpateur, la difficulté de sa position pouvait seule justifier une semblable conduite. Le meurtrier de Gratien avait sous

en puissance les peuples les plus belliqueux de l'empire. L'orient était sans cesse alarmé par les barbares; il exigea que Maxime laissât au frère de Gratien la souveraineté de l'Afrique, de l'Illyrie et de l'Italie; mais il trouva bientôt l'occasion de se défaire de ce dangereux rival. Enrichi des dépouilles de la Gaule, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, l'usurpateur voulut dépouiller le jeune Valentinien, qui était sous la tutelle de Justine sa mère, que l'ambitieux évêque Ambroise s'était efforcé de rendre odieuse, à cause de la protection qu'elle accordait à l'arianisme. La mère et le fils furent implorer le secours de Théodose. Il fut sensible à des supplications que les charmes de Galla, sœur de Valentinien rendaient bien éloquentes. Une armée pénétra dans la Gaule, une flotte puissante menaça l'Epire et l'Italie et Théodose lui-même, à la tête de ses meilleures troupes, battit le frère du tyran. Ce dernier eut à peine le tems de fermer au vainqueur les portes d'Aquilée; mais la garnison le conduisit dans le camp de Théodose, où il fut décapité. Théodose ennoblit sa victoire par la clémence et la générosité: il pourvut magnifiquement à l'entretien de la mère et des enfans de Maxime; il rétablit le jeune Valentinien dans ses états, et à l'exception de quelques grands coupables, il fit grace à tous ses ennemis. Mais Arbogaste, Gaulois, dont la valeur avait été récompensée par les postes les plus éminens, fit périr le jeune Valentinien dont il devait être l'appui; et pour en imposer au monde sur son

crime, il décora de la pourpre un rhéteur nommé Eugène. Théodose parut recevoir la nouvelle de cet événement avec une vive indignation. Il fut deux ans à préparer la vengeance de son malheureux allié. Bien que la fortune qui avait toujours accompagné ses armes, et la justice de la guerre qu'il allait entreprendre, dussent lui donner de la confiance, il consulta un hermite nommé Jean, retiré près de Licopolis, qui lui promit une victoire infaillible.

Cependant son triomphe n'eut point été facile, car Arbogaste avait de grands talens militaires, sans la défection de la plupart de ses officiers, et sans une violente tempête où la superstition des Gaulois crut voir que le ciel se déclarait contre eux. Le rhéteur Eugène fut tué, malgré la honteuse soumission qu'il fit pour obtenir sa grace ; et Arbogaste se donna la mort, pour prévenir le sort humiliant qui lui était réservé.

Théodose ne jouit point long-temps de l'immense domination que lui assurait cette dernière victoire, des symptômes d'hydropisie lui annoncèrent le terme de sa carrière ; il partagea l'empire entre ses deux fils, et expira dans son palais de Milan, en 395, dans sa cinquantième année, après un règne de seize ans, constamment prospère.

Nous avons considéré Théodose comme guerrier, comme conquérant ; il nous reste à l'envisager comme politique et comme homme. Toutes ses lois portèrent l'empreinte de l'esprit religieux. Il abolit les derniers vestiges du paganisme, mal-

gré les réclamations que fit le sénat de Rome, qui retrouvait dans ses temples, dans ses autels, dans ses vestales, des restes consolans de son ancienne grandeur. Il terrassa l'arianisme que quelques princes avaient toléré, comme l'on doit tolérer de simples opinions si on ne veut point qu'elles deviennent dangereuses. Il fut déterminé à cette mesure de rigueur contre les ariens par Amphiloque, évêque d'Iconium. Ce prélat se présenta devant l'empereur avec le respect qui lui était dû, et traita son fils, qu'il avait décoré de la pourpre, avec une outrageante familiarité. Théodose ordonne qu'on punit son insolence. « Pourquoi, s'écria l'adroit théolo-« gien, voudriez-vous me punir de n'avoir point « rendu à votre fils les mêmes hommages qu'à vous, « lorsque vous souffrez que des impies refusent de « rendre au Fils de l'Eternel, l'adoration qui lui est « due ». Ce raisonnement était sans réplique pour Théodose. Les évêques ariens furent chassés de leur siége, et le concile de Constantinople, qui compléta le système théologique préparé par celui de Nicée, concourut, avec les édits de Théodose, à rétablir une persécution religieuse qui dépouilla les hérétiques, si elle ne les convertit point, et mit la conscience aux prises avec l'ambition et l'intérêt. Comme homme d'état, Constantin fit des fautes très-graves, il laissa sentir aux barbares combien ils étaient redoutables : il crut s'en faire de fidèles alliés et prépara une partie des désastres qui affligèrent le règne de ses fils. Il permit que ses soldats

se dépouillassent des armes défensives dont les Romains s'étaient servis depuis la fondation de leur cité, et qu'ils exposassent leurs corps presque nus aux coups des barbares. La mollesse de troupes dégénérées réclamait cette innovation, mais un prince guerrier ne devait point la souffrir. Il donna sa confiance à Rufin, Gaulois, d'un talent distingué, mais d'une cupidité sans bornes, ministre habile et sujet dangereux, à qui l'histoire reproche toutes les fautes qui ternirent la réputation de son maître. Théodose fut chaste, tempérant, il eut de l'estime pour les talens, et du goût pour les lettres; mais la colère flétrit ses belles qualités. Il se disposait à punir de la manière la plus barbare l'outrage que les habitans d'Antioche, soulevés contre de nouveaux impôts, avaient fait aux statues de Flacille. Des ministres de terreur menacèrent cette ville, l'orgueil de l'Asie; ses principaux habitans devaient périr, ses plus beaux monumens disparaître; l'évêque Flavien eut la gloire de faire révoquer l'arrêt d'extermination : ce fut un des plus beaux triomphes que l'éloquence ait jamais remportés.

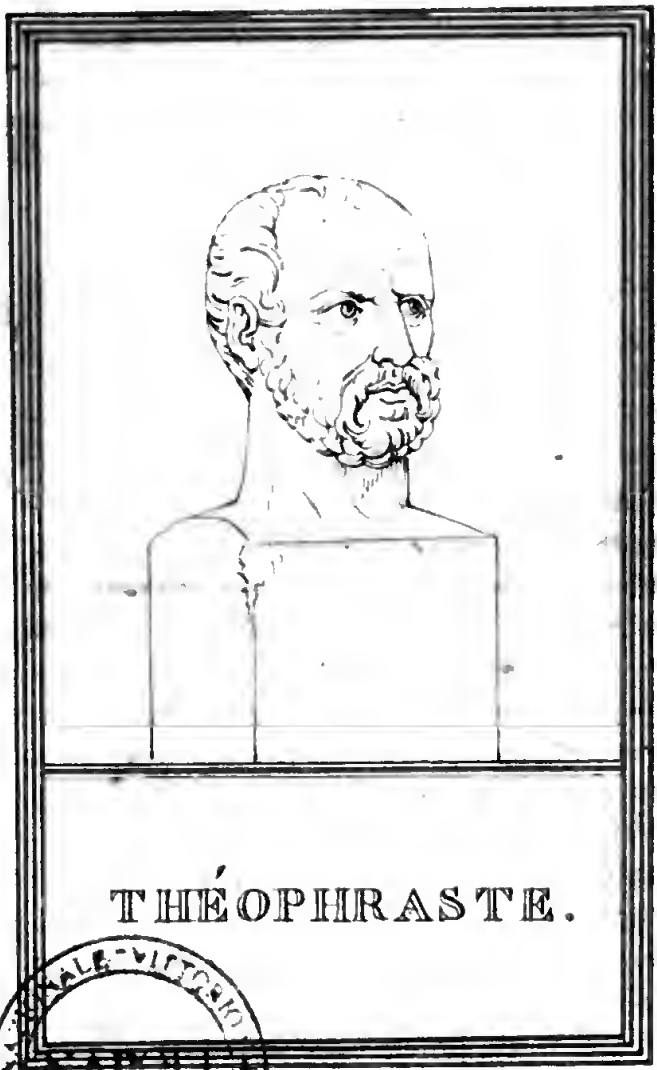
La ville de Thessalonique fut moins heureuse. La passion infâme d'un des conducteurs des chariots du cirque pour un des esclaves de Bothéricus, commandant les troupes de l'Illyrie, causa la ruine de cette cité. Le général avait voulu punir cet outrage à la nature; la populace prit la défense de l'homme qui contribuait à des amusemens dont elle était idolâtre. Bothéricus et ses principaux offi-

ciers périrent victimes de ses fureurs. Un tel crime devait être sévèrement puni ; mais il ne fallait point confondre les innocens avec les coupables, et se venger d'une boucherie par une boucherie plus exécrable encore. L'évêque Ambroise fit entrer le repentir dans le cœur du monarque, le soumit à une pénitence publique, dont le fruit le plus salutaire fut sans doute l'édit qui ordonnait de mettre un délai de trente jours entre une sentence et son exécution.

Le règne de Théodose fut la dernière époque brillante de l'empire romain, il fut illustré par de grands guerriers, de grands événemens, et par des hommes célèbres dans les lettres et l'éloquence, tels que les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire de Naziance, les Ambroise, etc.

Quarante jours après la mort de Théodose, S. Ambroise prononça son oraison funèbre; et de nos jours Fléchier a écrit sa vie, mais plutôt en panégyriste qu'en historien.

L.....e.



THÉOPHRASTE.

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

THÉOPHRASTE.

Théophraste naquit à Erèse, ville maritime de l'île de Lesbos. Son père, qui était un foulon nommé Mélanthe, le consacra aux muses, et lui donna pour premier maître Alcippe de la même ville que lui. Il se rendit ensuite à Athènes, et prit place parmi les disciples de Platon. Aristote ayant abandonné l'école de ce philosophe pour en ouvrir une de son côté, Théophraste le suivit, et devint son disciple chéri. Aristote changea d'abord son nom qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste qui signifie *parlant bien;* mais ne trouvant pas que ce nom exprimât avec assez de force les charmes de son élocution, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire *parlant divinement.* Comparant entre eux Théophraste dont l'intelligence était, pour ainsi dire, trop prompte, et Callisthène, un autre de ses disciples dont la conception était fort lente, il dit qu'il fallait des éperons à Callisthène et un mors à Théophraste. Aristote ayant été accusé d'impiété par un prêtre de Cérès, craignit pour lui le sort de Socrate, et se retira à Chalcis, ville d'Eubée. Avant son départ, ses disciples le pressèrent de se choisir un successeur. Théophraste et Ménédème de Rhodes étaient les seuls sur qui son choix pouvait tomber. Il imagina un singulier moyen pour le

faire connaître. Il se fit apporter du vin de Lesbos et du vin de Rhodes, et après les avoir goutés l'un et l'autre, il dit que tous deux étaient excellens et dignes de leur grande réputation; que le vin de Rhodes avait beaucoup de force; mais que celui de Lesbos avait plus de douceur, et qu'à cause de cela il le préférait. Ses disciples le comprirent, et reçurent Théophraste pour leur maître. Aristote lui confia le dépôt de ses écrits: c'est par ses soins qu'ils ont été conservés et qu'ils nous sont parvenus. Cela seul suffirait pour illustrer le nom de Théophraste, et pour le rendre cher à jamais aux amis des sciences, de la littérature et de la philosophie. L'école du Lycée devint sous lui plus florissante et plus nombreuse encore que sous Aristote: elle compta jusqu'à 2000 disciples. La douceur de son caractère, égale à celle de son éloquence, lui faisait des amis de tous ceux que ses talens rendaient ses admirateurs. Des rois furent de ce nombre, entre autres Cassandre, roi de Macédoine, et Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte. Le peuple d'Athènes lui-même avait pour Théophraste autant d'affection que d'estime. Il le défendit contre un homme envieux et puissant qui était parvenu à lui faire fermer son école; et on fut sur le point de punir comme impie un certain Agnonide qui avait osé l'accuser d'impiété: on voit, par l'exemple de Socrate, d'Aristote et de Théophraste, que dès

ce temps-là l'impiété était le reproche banal qu'on faisait aux philosophes. Erèse, sa ville natale, ayant été envahie par des tyrans qui l'opprimaient, il se joignit à un de ses compatriotes, et contribua de ses biens avec lui pour fournir des armes aux bannis qui rentrèrent dans leur ville, et en chassèrent les usurpateurs. Il mourut à 85 ans, suivant quelques-uns, et à cent ans passés selon l'opinion la plus commune. Toute la ville d'Athènes suivit son convoi. Il avait pour la vie un attachement fondé sur un grand amour pour la science et pour la sagesse. Il se plaignit en mourant de ce que la nature avait accordé une vie si courte aux hommes, tandis qu'elle en avait donné une si longue aux cerfs et aux corneilles: il regrettait de quitter l'existence dans un moment où, disait-il, il ne faisait que commencer à être sage. On raconte qu'un jour il fut appelé étranger par une marchande d'herbes d'Athènes, qui s'était aperçue à son accent qu'il n'était point né dans cette ville, quoiqu'il y eût toujours vécu et qu'il possédât à fond toutes les grâces, toutes les finesses de l'atticisme. Aucun ancien peut-être n'a autant écrit que lui. Il avait composé plus de deux cents traités sur toute sorte de sujets. Il ne nous en est parvenu que vingt qui sont presque tous relatifs à des objets d'histoire naturelle; il paraît qu'à l'exemple d'Aristote, son maître, il faisait marcher de front les sciences naturelles et

les sciences morales. De tous les ouvrages qui nous restent de lui, le plus intéressant est son livre des *Caractères*, traduit, imité et surpassé par la Bruyère. Cicéron faisait un cas extrême de Théophraste : il en parle sans cesse, et dit quelque part que Théophraste est son ami et que ses écrits font ses délices. C'est un bien bel éloge que le suffrage d'un tel juge.

A.

S.t THOMAS D'AQUIN.

J. Bossius del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

S. THOMAS D'AQUIN.

Thomas naquit, en 1227, à Aquin, petite ville de la Campanie. Sa famille était illustre. Après avoir étudié avec succès la grammaire et la philosophie, d'abord au Mont Cassin, ensuite à Naples, il entra au couvent des Dominicains de cette ville. Son ordre dont il devait être l'ornement, et sa famille dont il pouvait être l'appui, se le disputèrent longtemps, et même de vive force. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Paris pour le soustraire à l'obsession de ses parens, ceux-ci le firent enlever sur la route, et le tinrent, pendant un an, prisonnier dans un château. Tout fut employé pour le faire renoncer à l'état monastique: il résista à tout, même aux caresses d'une jeune et jolie fille qu'on avait enfermée avec lui pour le séduire; il la poursuivit avec un tison ardent. On permit enfin qu'il s'évadât par la fenêtre de sa prison. Dès qu'il fut libre, il se rendit à Cologne pour y étudier la théologie sous Albert-le-Grand qui la professait avec beaucoup de distinction. Comme il était à la fois laborieux et taciturne, ses camarades l'appelaient *le Bœuf muet. Les doctes mugissemens de ce Bœuf*, leur dit Albert, *retentiront un jour dans tout l'univers.* Il devint le plus savant, et bientôt le plus célèbre des théologiens. On lui offrit l'archevêché

de Naples : il le refusa par humilité. S. Louis l'appela à sa cour, et l'admit à sa table. Un jour qu'il y était assis, et que, comme à son ordinaire, il était plongé dans une profonde méditation, il sortit tout-à-coup de sa rêverie, frappa sur la table, et s'écria : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens.* Le saint Roi, loin d'être offensé de ce mouvement, en fut au contraire fort édifié, et ordonna que l'on écrivît sur le champ l'argument que Thomas venait de trouver. Thomas entrant un jour dans la chambre du pape Innocent IV, pendant qu'on comptait de l'argent : *Vous voyez*, dit le Pontife, *que l'Eglise n'est plus au temps où elle disait :* JE N'AI NI OR, NI ARGENT. *Il est vrai, Saint-Père*, répondit le Docteur, *mais aussi elle ne peut plus dire au Paralytique :* LÈVE-TOI ET MARCHE. Les trois papes sous lesquels il vécut, le comblèrent de distinctions. Charles, roi de Sicile, frère de S. Louis, voulut l'avoir auprès de lui, et ne l'obtint qu'avec peine. Ses contemporains l'appelèrent *l'ange de l'école, le docteur angélique, l'aigle des théologiens.* Un Hérésiarque disait : *Otez à l'Eglise romaine, Thomas, et je la renverserai.* Se rendant au Concile de Lyon, il tomba malade, et mourut le 7 mars 1274, âgé de 48 ans. Quarante ans après, on le canonisa. Ses œuvres forment 18 volumes *in-folio* qu'on ne lit plus depuis longtemps.

A.

THOMAS.

*N. pinx.*ᵗ *Landon direx.*

NAPOLI

THOMAS.

Antoine Thomas, professeur de *troisième*, dans l'université de Paris, débuta en 1756 par une critique, en un volume *in-12*, du poème de *la Religion naturelle*, par Voltaire. Ce début n'était pas heureux. Thomas y montra plus de zèle pour l'orthodoxie que de goût. Il rougit dans la suite de cette production. Elle annonçait un homme de bien plus qu'un homme d'un tact délicat, et ce présage s'est vérifié. Cependant Thomas s'éleva beaucoup au dessus du talent qu'on aurait pu présumer, d'après son premier essai. Il s'attacha aux concours de l'Académie française, et fut couronné six fois, depuis 1759, sur les Eloges du maréchal de Saxe, de Daguesseau, de Dugay-Trouin, de Sully, de Descartes, de Marc-Aurèle. Après tant de triomphes, il fut reçu à l'Académie française, en 1766. Tous ses Eloges respirent l'amour de la vertu, un zèle ardent pour les intérêts de l'humanité, et une courageuse indignation contre tout ce qui lui est contraire. On y trouve de l'élévation, de l'éloquence et de la profondeur. Thomas faisait une étude sérieuse de la profession du héros qu'il devait louer, ce qui donne à tous ses Eloges un fond de mérite dont manquent quelquefois les ouvrages couronnés par l'Académie française. Au reste, c'était aussi le fond

de ses Eloges plus que le style qui était goûté. On lui reproche une tension continuelle, une hauteur monotone, de la gravité sans repos, sans variété, sans facilité ni souplesse. Il avait tellement approfondi tous ses sujets d'Eloges, qu'en se proposant de ne faire qu'une préface pour ces mêmes Eloges, il composa, sous le titre d'*Essais sur les Eloges*, (donnés dans tous les temps, avec plus ou moins de justice ou d'injustice,) « le plus savant, le plus beau « traité de morale historique. » Marmontel, de qui nous empruntons ce jugement, avait connu à Thomas le projet d'écrire, sur l'Histoire de France, des discours dans le genre de ceux de Bossuet sur l'Histoire universelle, et il en aurait tiré des leçons salutaires, des résultats importans. Il est fâcheux qu'il n'ait pas consacré à l'exécution de ce projet les années qu'il a employées, malgré Minerve, à son poème sur Pierre-le-Grand, et à son Essai sur les Femmes qui ne lui tinrent pas compte des éloges qu'il leur y donne, parce qu'il ne les avait traitées dans la société qu'en observateur froid. Elles aimaient mieux les injures passionnées de J. J. Rousseau. Il eut pourtant dans ce sexe une amie dévouée et célèbre, madame Necker, qui s'en est fait honneur. Elle a très-bien peint Thomas sous une face. « Il a mis, dit-elle, entre les richesses et lui deux « barrières qu'il ne franchira point, la fierté et l'in- « différence. » Thomas eût fait honneur à l'école des stoïciens. Il mourut en 1785. Il était né à Clermont, en Auvergne, en 1732. J.

Vertue del.t *Landon direx.t*

THOMPSON.

Jacques Thompson, fils du ministre d'Ednam, dans le comté de Roxburgh en Ecosse, naquit dans ce lieu, le 11 septembre 1700. Il pouvait dire comme Voltaire : *Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.* Avant d'entrer au college, il avait déja manifesté son goût et son talent pour la poésie, par de petites pièces ingénieuses et faciles. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Edimbourg, pour étudier la théologie. A la fin de son cours, son professeur lui donna pour sujet d'un exercice public l'explication d'un psaume où David célèbre la grandeur et la majesté de Dieu. Le jeune Thompson, inspiré par le génie du psalmiste, s'était élevé à la hauteur de son sujet; et, au lieu d'un commentaire théologique, il prononça une paraphrase brillante, qui transporta l'auditoire et mécontenta le professeur. Thompson comprit alors qu'il fallait choisir entre le séminaire et le Parnasse : il quitta le clergé pour la poésie, et la ville d'Edimbourg pour la capitale de l'Angleterre.

Thompson vint à Londres avec son poëme de *l'Hiver*, qui forme à présent le dernier chant des *Saisons*, et le proposa à tous les libraires, qui refusèrent d'imprimer les vers d'un poète inconnu. Enfin un d'entre eux l'acheta à bas prix, et commençait à s'en repentir, lorsqu'un homme de lettres le lut par hasard, en devint enthousiaste, et le prôna

de maison en maison. L'ouvrage réussit ; ses beautés mâles furent senties, et l'auteur prit rang parmi les bons poètes de l'Angleterre. *L'Eté* parut ensuite. L'année suivante, Thompson publia *le Printemps ; l'Automne* ne fut imprimé que trois ans après. Thompson avait, dans cet intervalle, composé un poëme *sur Newton*, sa tragédie de *Sophonisbe*, et un poëme politique intitulé *l'Angleterre*. Ce dernier ouvrage, dirigé contre le ministère, fit beaucoup de tort à la fortune de son auteur, mais en le rangeant dans le parti des wighs, il lui valut l'amitié de Lyttleton. Ce lord, si distingué dans le parti de l'opposition, par ses vertus et par son éloquence, présenta Thompson au prince de Galles, qui lui fit un accueil flatteur, et l'interrogea même sur l'état de ses affaires. « Elles sont, lui répondit le chantre des *Saisons*, « dans une posture plus poétique que jamais ». Le prince lui accorda une pension de cent livres sterling. C'était à la mort des deux Talbot que Thompson devait cette posture poétique. Protégé particulièrement par le chancelier, il avait accompagné son fils dans ses voyages ; mais, à son retour, Thompson eut le malheur de perdre son jeune ami, et bientôt après son protecteur.

La pension du prince lui donna les moyens de se livrer à ses goûts sans s'inquiéter de la fortune. Après avoir exprimé ses regrets et sa reconnaissance dans des vers *à la mémoire du lord Talbot*, Thompson publia son poëme intitulé *Liberté*. « J'essayai, « dit Johnson, de lire ce poëme quand il parut ; j'y

« renonçai bientôt : je n'en dirai donc ni bien ni « mal ». Thompson fut plus heureux au théâtre. *Tancrède et Sigismond*, tragédie en cinq actes, représentée en 1745, eut un véritable succès : le sujet en est tiré, comme on sait, d'une nouvelle de Gilblas, *le Mariage de vengeance*. Peu de pièces offrent un intérêt aussi vif, aussi touchant. Les Anglais la regardent avec raison comme un chef-d'œuvre : elle est restée au théâtre, et on la revoit toujours avec plaisir. Enfin Thompson venait d'achever *le Château de l'Indolence*, celui de ses ouvrages qu'il avait le plus travaillé, lorqu'il mourut d'un rhume négligé, le 27 août 1748. Le lord Lyttleton lui avait fait obtenir deux ans auparavant la place d'inspecteur des Iles-sous-le-Vent, qui lui rapportait trois cents liv. sterl. (plus de sept mille francs.)

De tous les ouvrages de Thompson, le plus estimé, et celui qui mérite le plus de l'être, est, sans contredit, son poëme des *Saisons*. C'est dans cette admirable composition qu'il faut apprécier son génie. *Les Saisons* font d'ailleurs époque dans l'histoire de la poésie ; ce n'est pas que ce soit le premier poëme descriptif proprement dit, puisqu'avant sa publication on admirait déja *The Cooper's hill*, *the Park*, de Waller, et *the Windsor Forest*, de Pope ; mais c'est le premier ouvrage où l'on ait vu la poésie descriptive traiter un sujet d'un intérêt général : ce n'est point un petit coin de la nature, c'est la nature entière que l'auteur

renferme dans son poëme. Ce genre, comme genre à part, est sans doute éminemment vicieux ; les imitateurs de Thompson, qui n'avaient point la tournure de son talent, l'ont bien prouvé : mais lorsque la critique attaque justement ces sortes de poëmes, le chantre anglais est toujours l'objet d'une honorable exception. On reconnaît dans *les Saisons* une composition originale : au lieu de quatre chants froidement descriptifs, l'auteur adresse quatre hymnes sublimes à la nature. Chez Thompson tout est vie et végétation ; il ne raisonne pas sur les travaux de la campagne, il les peint de la manière la plus séduisante et la plus vraie, et les vers du poète vous font assister à tous les grands spectacles de la nature. Mais en faisant l'éloge *des Saisons*, il faut avouer qu'il s'y rencontre quelques taches légères ; des idées vagues, des tours souvent répétés, et une profusion d'ornemens qui fait desirer du repos ; quelquefois aussi le vers de Thompson devient obscur par trop de hardiesse, et manque de douceur et d'harmonie ; mais ces défauts n'empêchent point que ce poëme ne soit une des productions les plus attachantes et les plus sublimes de la littérature moderne.

Ph. L. R.

DE THOU.

Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE UNIVERSITARIA TORINO
NAZ. II 1

DE THOU.

Jacques-Auguste de Thou naquit à Paris le 9 octobre 1553, de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, et de Jacqueline de Tullen. Il vint au monde si faible qu'on désespérait de l'élever; aussi on s'attacha plus à soigner sa santé qu'à cultiver son esprit, qui promettait déjà beaucoup. Il apprit à peindre avant d'apprendre à lire: ce talent était héréditaire dans sa famille; il en avait le goût, il y réussit. A l'âge de 10 ans, on le mit au collége; il y était à peine depuis un an, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui força ses parens à le retirer chez eux. Il fut abandonné des médecins et de sa mère elle même; mais une amie de la famille, madame de Mareuil, ne perdit pas l'espoir; elle le veilla, le soigna et lui sauva la vie. Il reprit ses études avec une nouvelle ardeur, et, lorsqu'il les eut terminées, il chercha à se lier avec les hommes de son temps les plus distingués dans les sciences et dans les lettres. Ce goût pour la société des écrivains célèbres devint en lui une passion: il n'épargna jamais rien pour la satisfaire, même lorsqu'il fut devenu, par sa propre célébrité, l'objet de la curiosité et de l'empressement des autres. Ses parens l'envoyèrent à Orléans faire ses études en droit. Il s'enthousiasma pour les

fameux jurisconsultes, comme il avait fait pour les érudits et les poètes; il alla en Dauphiné pour voir et entendre Cujas. Rappelé par son père à Paris, il y fut témoin de l'affreuse Saint-Barthélemy. Comme il était le plus jeune de la famille, on lui fit prendre les ordres mineurs, pour que son oncle, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, pût lui résigner une partie de ses bénéfices: il se mit en conséquence à étudier la théologie et le droit canonique. Dans ce temps-là, Charles IX envoya remercier le pape et les autres princes d'Italie qui l'avaient félicité de ce que son frère, depuis Henri III, venait d'être élu roi de Pologne. De Thou, avide de voir et de s'instruire, obtint d'accompagner l'ambassadeur qui était Paul de Foix. Il parcourut l'Italie entière, visitant les savans, les artistes, les monumens et les bibliothèques, recueillant des livres, des manuscrits et des renseignemens pour sa grande histoire dont il avait déja le projet. Quatre ans après son retour d'Italie, il fit un autre voyage en Flandre, dans le même dessein et avec le même fruit. Cette seconde course achevée, il se fit recevoir, à l'instigation de sa famille, conseiller-clerc au parlement de Paris; mais cette charge n'était point de son goût: elle lui prenait un temps qu'il eût mieux aimé donner à ses études et à ses livres. Son frère aîné étant tombé malade, il le conduisit à Plombières, et en partit bientôt pour visiter l'Al-

lemagne. Revenu à Plombières, il y trouva son frère plus malade qu'il ne l'y avait laissé, et il le ramena à Paris. Ce frère mourut : la famille de de Thou l'engagea alors à quitter les ordres et à songer au mariage ; mais, le célibat convenant mieux à ses occupations et à ses projets, il éluda pour le moment la proposition. Il parcourut avec son ami François Pithou les parties méridionales de la France, faisant partout moisson de livres et d'instruction. Ayant appris en route la mort de son père, il revint en hâte à Paris. Sa mère le pressa de nouveau de renoncer à l'état ecclésiastique, et cette fois il se rendit à ses instances. Il quitta la charge de conseiller-clerc pour celle de maître-des-requêtes, fut ensuite reçu en survivance de son oncle paternel, président à mortier, se fit relever de ses vœux ecclésiastiques par l'Official de Paris, et épousa Marie de Barbanson, avec laquelle il vécut 14 ans, et dont il n'eut point d'enfans. Il se maria en secondes noces avec Gasparde de la Châtre qui lui donna six enfans, trois fils et trois filles. L'un des fils fut ce malheureux François-Auguste de Thou que le cruel et vindicatif Richelieu fit périr, à 35 ans, sur un échafaud, parce qu'il n'avait pas trahi le secret de son ami. De Thou, après la journée des Barricades, à laquelle il eut la douleur d'assister, fut envoyé par le roi en Normandie et en Picardie, pour contenir dans l'obéissance ces deux

provinces que les Ligueurs cherchaient à soulever. Il y réussit, et, en récompense de cet important service, le roi le fit conseiller d'état. Il se rendit à Blois où s'assemblaient les Etats : il y revit Montaigne avec qui il s'était lié d'amitié à Bordeaux. Le duc de Guise voulut l'attirer dans son parti, et lui fit des avances ; il les repoussa et resta fidèle à son roi. Etant retourné à Paris, il y apprit l'assassinat du Duc, et devint suspect aux Ligueurs qui le crurent envoyé par le roi pour travailler à ses intérêts. Le séjour de Paris n'étant plus sûr pour lui, il en sortit déguisé en soldat, et se rendit de nouveau à Blois. Il réussit à persuader au roi d'appeler à son secours le roi de Navarre, depuis Henri IV. Il partit ensuite avec Gaspard de Schomberg pour demander des hommes et de l'argent aux puissances de l'Italie et de l'Allemagne. Il reçut à Venise la nouvelle de l'assassinat de Henri III, et bientôt il eut la satisfaction d'apprendre que Henri IV venait d'être reconnu par l'armée et par la noblesse. Il passa en Suisse pour faire des alliés au nouveau roi, et se rendit bientôt auprès de lui : il en fut reçu comme le méritaient ses talens et son zèle. Henri IV l'appela à son conseil, et lui confia plusieurs missions importantes. Ce fut lui qui fut chargé de négocier pour la paix avec Charles de Lorraine, duc de Guise, et ensuite avec le duc de Mercœur. Il perdit un moment la faveur du roi pour avoir cher-

ché à justifier la conduite répréhensible des ducs de Bouillon et de la Trimouille ; mais sa disgrace ne fut pas de longue durée : Henri IV lui rendit sa confiance, et continua à l'employer dans les affaires qui exigeaient le plus de lumières et de probité. Il assista, en qualité de commissaire catholique, à la fameuse conférence de Fontainebleau entre le cardinal du Perron et Mornay, *le pape des Huguenots*. Il fut chargé par la suite, avec ce même cardinal du Perron, de travailler à la réforme de l'Université de Paris, et à la construction du Collége Royal. A la mort du célèbre Amyot, il obtint la place de grand-maître de la bibliothéque du roi ; et, sous la régence de Marie de Médicis, il fut nommé l'un des directeurs généraux des finances. Il fut aussi élu père temporel et protecteur de l'ordre de S. François en France, et, en cette qualité, il fit achever la nef de l'église des Cordeliers de Paris. Il mourut à Paris, le 7 mai 1617, dans sa soixante-quatrième année.

Au sein des troubles civils et religieux, au milieu de tant de voyages et de tant d'emplois divers, de Thou a trouvé le temps de composer un ouvrage qui, par sa seule étendue, semble avoir dû absorber la vie entière de l'homme le plus laborieux. Cet ouvrage est l'histoire de son temps depuis 1545 jusqu'en 1607, écrite en latin et formant cinq vol. in-fol. Ces monumens gigantesques de l'étude et du travail épouvantent notre paresse ; et, si nous

ne les avions sous les yeux, nous les traiterions de fables, comme ces travaux attribués aux demi-dieux de l'antiquité. De Thou ne se borna point à l'histoire ; il cultiva aussi la poésie latine, et célébra dans cette langue la plupart des évènemens heureux ou malheureux de son temps. Le plus considérable et le plus estimé de ses poèmes est celui qu'il composa sur l'art de la fauconnerie, *de re accipitrariâ :* il a été traduit en vers italiens, et ne l'a pas même été en prose parmi nous. De Thou eut la passion des lettres et des livres ; il a laissé une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie, dont les débris sont encore aujourd'hui recherchés des amateurs, tant à cause de l'intérêt qu'inspire le glorieux nom de celui qui les a possédés, qu'à cause de la simplicité élégante et solide avec laquelle ils sont reliés. Cette reliûre était la même pour tous les livres ; elle porte les armes, le nom et le chiffre de de Thou.

On a mis au bas du portrait de cet homme savant et vertueux, l'inscription suivante qui paraît caractériser avec beaucoup de justesse sa personne et ses écrits :

Tel fut ce grave Historien,
Intègre magistrat et zélé citoyen,
Dont la plume sans fiel comme sans flatterie,
Défendit les autels, le trône et la patrie.

A.

THOURET.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

De Seine sc. *Landon direx.t*

THOURET.

Jacques-Guillaume Thouret naquit à Pont-l'Evêque, département du Calvados, au mois d'août 1746. Il fit ses études à l'université de Caen, et s'y distingua par une heureuse facilité, jointe à l'amour du travail. Les succès qu'il y obtint ayant de bonne heure ouvert son ame au desir de la gloire, il résolut de la chercher dans les fonctions du barreau, et se consacra tout entier à l'étude de la jurisprudence. Les lois romaines, fondées sur les principes de l'équité naturelle, et qu'on a justement qualifiées de *raison écrite*, furent l'objet de ses premiers travaux. Il les approfondit en peu d'années, et se rendit familières ces grandes maximes qui contiennent le germe de toutes les décisions, ces règles de justice éternelle, qui, depuis, transportées dans le Code Napoléon, sont devenues le droit général de la France.

Elle était à cette époque sous l'empire des coutumes, dont le nombre surpassait celui de ses provinces. Thouret étudia celle de Normandie, renommée pour la sagesse de ses dispositions et l'habileté de ses commentateurs. A dix-neuf ans, il plaida sa première cause au bailliage de Pont-l'Evêque, et l'éclat de ce début fit apercevoir dans le jeune orateur des talens dignes d'un plus grand théâtre.

Il ne consentit à les y produire qu'après les avoir

mûris par cinq ans d'exercice et de nouvelles études. Ce fut vers la fin de 1770, que Thouret, alors âgé de vingt-quatre ans, s'établit à Rouen. Il y fut bientôt le principal ornement d'un barreau célèbre. Ses plaidoyers, suivis avec un empressement qu'excitent rarement les discussions judiciaires, semblaient offrir le modèle particulier de l'éloquence qui convient à ce genre. Un exorde simple et modeste, une narration aussi claire qu'élégante, un enchaînement admirable dans l'exposé des preuves, et l'art de les rattacher toutes à une première proposition de fait ou de principe, dont l'évidence était ainsi démontrée par une suite d'argumens irrésistibles, tel était le caractère général de ses discours. Mais il a montré dans plusieurs occasions importantes que les grands mouvemens de l'art oratoire ne lui étaient pas étrangers, et qu'il possédait au même degré le talent d'émouvoir les cœurs, et celui d'éclairer les esprits. On conservera long-temps à Rouen le souvenir du plaidoyer qu'il prononça en 1774, à la rentrée du parlement. Jamais l'éloquence ne fut tour-à-tour plus adroite, plus impétueuse, plus passionnée; jamais des acclamations plus nombreuses ne signalèrent le triomphe de l'orateur.

Quoique Thouret dût à ce titre sa principale gloire, et qu'il n'eût pas, comme écrivain, la même supériorité, ses mémoires imprimés, remarquables par un grand esprit d'analyse, et par l'emploi d'une sage érudition, tiennent un rang distingué dans l'opinion des jurisconsultes.

Jusqu'ici, la discussion des intérêts privés avait seule occupé ses talens : il eut bientôt occasion de les consacrer à la discussion des intérêts publics. Elu, en 1787, procureur-général-syndic du tiers-état près de l'assemblée provinciale qui se réunissait à Rouen, il composa, sur les grands objets d'administration soumis à l'examen de cette assemblée, un ouvrage qui fixa l'attention du ministère, et valut à son auteur la réputation d'un excellent publiciste.

Le moment approchait où la révolution la plus pure dans ses principes, la plus terrible dans ses résultats, allait ébranler la France. Les états-généraux sont convoqués ; la ville de Rouen choisit Thouret pour son premier député. Il ne tarda pas à justifier par sa conduite cette honorable distinction, et fut compté, dès les premiers momens, parmi les membres les plus distingués de la chambre des communes.

Ce fut contre son avis que les députés du tiers-état s'empressèrent d'adopter la dénomination d'assemblée nationale. La chaleur avec laquelle il combattit cette détermination prématurée donna le change aux ordres privilégiés sur ses véritables opinions. Ils se flattèrent de l'attirer dans leurs intérêts en le portant à la présidence ; mais Thouret crut devoir les désabuser, en refusant un honneur qui n'était à ses yeux que le fruit d'une méprise.

La discussion sur le *veto* lui fournit une occasion de développer ses principes et son éloquence.

Il soutint avec Mirabeau qu'il ne fallait apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale.

Nommé membre du comité de constitution, il présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France, et d'un nouveau système administratif. Mirabeau combattit la loi proposée; Thouret la défendit, et après six jours d'une lutte mémorable entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta par acclamation le plan du comité.

Thouret fut chargé spécialement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Les neuf discours qu'il prononça sur cette matière importante offrent des vues profondes, exposées avec une grande justesse de raisonnement et d'expression. C'est à lui que la France doit l'établissement des juges-de-paix, et celui du jury en matière criminelle : institutions bienfaisantes qui feront chérir à jamais sa mémoire. Il eut à lutter, pour l'établissement du jury, contre le célèbre Tronchet, dont l'opinion repoussait cette institution nouvelle, et qui, depuis, a éprouvé différentes modifications.

L'histoire des travaux de Thouret serait celle de l'assemblée constituante. Il est peu de grandes discussions où il n'ait élevé la voix. On se contentera de rappeler sa motion sur les biens de la couronne et du clergé, son rapport sur la régence, et le discours dans lequel il combattit la proposition de déclarer les députés non-rééligibles. Thouret pensait avec raison que le nouvel ordre politique ne pouvait subsister qu'autant que les fondateurs en se-

raient les gardiens ; et la sagesse de cette opinion, qui fut alors combattue, n'a que trop été démontrée par les événemens postérieurs.

La révision de l'acte constitutionnel termina cette session mémorable. Thouret fut chargé de réunir et de coordonner entre elles différentes parties d'nn ouvrage à la confectiou duquel ses soins avaient tant contribué. On le vit pendant trois mois remplir avec un zèle infatigable les pénibles fonctions de rapporteur du comité de révision. L'assemblée rendit à ses talens, à ses utiles travaux, l'hommage le plus flatteur, en lui déférant pour la quatrième fois le titre de président. C'est en cette qualité qu'il fit la clôture de ses séances, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution.

Du rang de législateur, il descendit aux fonctions de juge, et nommé président du tribunal de cassation, il fut dans cette cour suprême, un exemple constant de l'union des lumières et des vertus.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la dissolution de l'assemblée constituante, et déja la France était en proie à toutes les horreurs de l'anarchie. Le trône était renversé, les lois abolies ; la vertu, les lumières et les talens devenus des titres de proscription. Les ennemis de l'ordre poursuivaient avec fureur plusieurs membres de l'assemblée constituante, qu'ils accusaient d'avoir trahi le peuple en conservant la monarchie. Thouret, à ce titre, méritait toute leur haine. Il fut arrêté et

conduit comme *suspect* dans les prisons du Luxembourg. C'est-là que sous le fer des bourreaux, il rédigea, pour l'instruction de son fils, un extrait des ouvrages de l'abbé Dubos et de l'abbé de Mably sur l'histoire de France, extrait qui depuis a été imprimé. A peine avait-il achevé ce travail, qu'il fut mis en jugement, sous l'absurde prétexte d'une conspiration tendant à forcer les prisons du Luxembourg, et à égorger les membres de la convention. Quoiqu'il ne pût avoir aucun doute sur l'inutilité de sa défense, il répondit aux questions qui lui furent faites par l'infâme tribunal, avec une vigueur qui ne laissait point de réplique. Sa mort fut ordonnée le 3 floréal an 2. Avec lui périrent le vertueux Malesherbes, Chapelier et d'Eprémesnil.

La reconnaissance publique a depuis vengé sa mémoire, et rendu à ses vertus une justice éclatante. Plus d'une fois, la tribune nationale a retenti des regrets dus à sa perte. Plus d'une fois ses opinions ont été citées comme une autorité respectable dans les matières les plus importantes. Son nom a été donné par la ville de Rouen à la rue qu'il y avait habitée. Enfin lorsque le sénat, établi au Luxembourg, a érigé des statues dans son palais aux hommes célèbres qui ont péri dans la révolution après l'avoir honorée par des talens militaires ou par des vertus civiles, Thouret a été mis au nombre de ces illustres victimes, et l'enceinte même qui lui servit de prison est devenue le théâtre de sa gloire.

C.

LE MAR.AL DE TOIRAS.

M. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

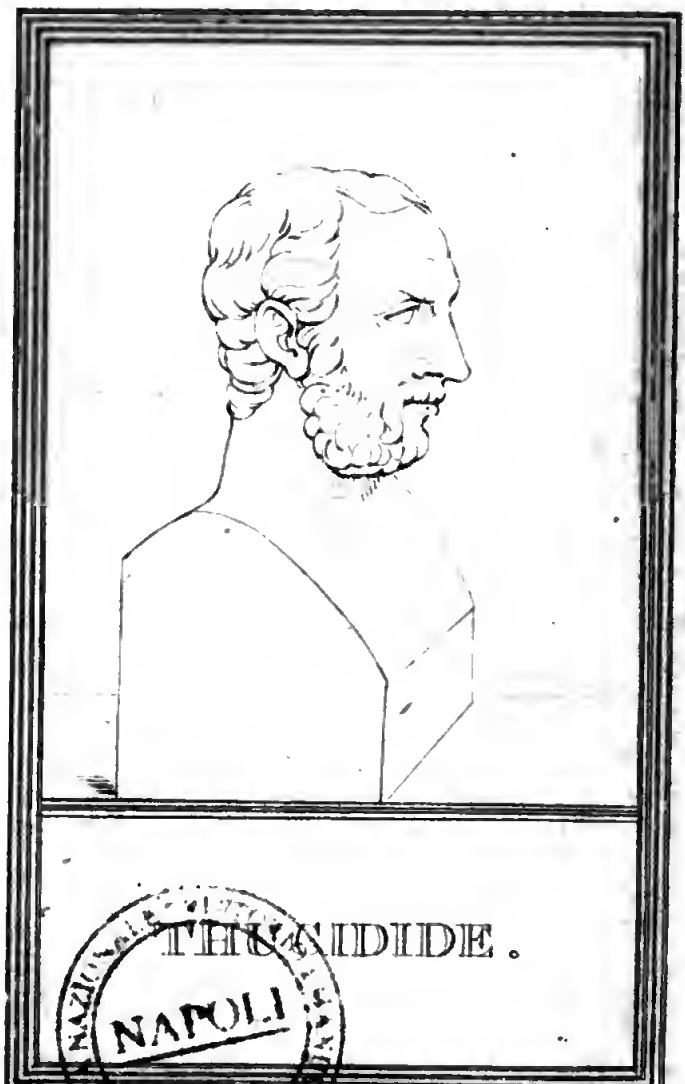
LE M^CHAL DE TOIRAS.

Jean de Caylard de S.-Bonnet, marquis de Toiras, d'une très-ancienne maison de Languedoc, qui avait pour chef Bernard de Caylard, co-seigneur de Ronjean, mort avant l'an 1318, naquit à Saint-Jean de Gardonnèques, en 1585, et fut d'abord page du seigneur de la Verune, son parent, puis du prince de Condé. Il servit avec distinction sous les rois Henri IV et Louis XIII, et se distingua particulièrement aux siéges de Montauban et de Montpellier, et dans la défense qui lui fut confiée du fort S.-Martin, dans l'ile de Ré, alors investi par les Anglais. Des actions d'éclat, un amour excessif du métier de la guerre, et les connaissances qu'il exige, décidèrent le ministre à envoyer Toiras commander en Italie. Il eut bientôt la gloire de défendre Casal contre le fameux Spinola, et de forcer ce général à lever le siége de cette place. Cet exploit, le plus brillant de la campagne de 1630, valut à Toiras le grade de maréchal de France, et lui attira l'admiration de toute l'Europe, et de Spinola lui-même, qui répétait souvent : *Qu'on me donne* 50,000 *hommes formés et disciplinés par Toiras, je promets de faire la conquête du monde entier.* On ne sut pas en France tirer parti des talens et des services de Toiras; on s'en priva par de vaines intrigues de cour. Ses frères étant entrés dans les querelles de Gaston, contre le cardinal de Riche-

lieu, Toiras devint suspect; non-seulement on ne l'employa pas, mais on lui ôta ses pensions, et on le dépouilla de son gouvernement de l'île de Ré; il fut en pleine disgrace. Les ennemis de la France cherchèrent à se l'attacher. Il ne voulut point servir contre sa patrie; mais, avec l'agrément du roi, il prit le commandement des troupes de Savoie, et fut tué en 1636 devant la forteresse de Fontaine, dans le Milanès. Les soldats, qui l'idolâtraient, trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, persuadés qu'avec ce gage de la victoire ils seraient désormais invincibles. Le maréchal de Toiras était aussi modeste que brave, et ne voulait paraître en rien dans le compte qu'il rendait des opérations de l'armée; il employait toujours une tournure indirecte: *Celui qui commandait; le général donna ordre.* Une pareille habitude est estimable, en ce qu'elle tient à un principe, et seule elle suffit pour peindre un caractère.

Le maréchal de Toiras avait été lieutenant de la vénerie de Louis XIII, puis capitaine de sa volière. C'était le chasseur le plus savant et le plus exercé dans tout genre de chasse; c'était sur-tout le tireur le plus adroit. Sa vie a été écrite par Michel Baudier, historiographe de France sous Louis XIII. Elle contient quelques anecdotes curieuses sur les guerres contre les protestans.

De L.



THUCIDIDE.

NAPOLI

London dress'd

THUCYDIDE.

Thucydide d'Halimonte, bourg de l'Attique, célèbre historien grec, naquit la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, 471 ans avant l'ère vulgaire. Il était d'une des familles les plus distinguées et les plus riches d'Athènes. Lorsqu'Hérodote lut aux Grecs le commencement de son histoire, le jeune Thucydide, âgé de quinze ans, se trouvait à Olympie. A cette lecture, il versa des larmes d'émulation, et montra dès-lors son amour pour les belles connaissances. Il eut pour maître dans l'art oratoire Antipon dont il nous a laissé l'éloge dans son huitième Livre. On prétend qu'il étudia la philosophie sous Anaxagores. Il est certain qu'il est le philosophe des historiens de l'antiquité; ses contemporains l'accusaient d'athéisme, parce qu'il ne partageait pas leurs erreurs superstitieuses. On ne le vit point se mêler des affaires publiques; son génie attendait un moment favorable pour se développer. Dès qu'il prévit la guerre du Péloponèse, il forma le dessein d'en écrire l'histoire. Sa fortune, jointe à la dot de son épouse, était considérable; il la consacra à se procurer les moyens de connaître la vérité. Il avait, dans les diverses républiques alors en armes, des personnes payées pour lui fournir des notes et des mémoires exacts sur tous

les événemens. Il fut lui-même témoin oculaire d'une partie de ce qui se passa dans l'armée d'Athènes; car on l'employa, en qualité de général, dans cette guerre dont il a transmis le souvenir à la postérité. Il s'acquit de la réputation dans plusieurs campagnes; mais on l'exila pour n'avoir pu prévenir Brasidas, général lacédémonien, et l'empêcher de se rendre maître d'Amphipolis. Ce fut pendant son exil qu'il composa les huit Livres de son Histoire qui se termine à la vingt-unième année de la guerre qui dura 28 ans. Il s'attacha surtout à une sévère exactitude; on prétend que les leçons d'Anaxagoras contribuèrent à développer en lui les germes de cette politique profonde qui le met au dessus de tous les historiens qui ont précédé Tacite. Sérieux et même sombre, Thucydide a peint son caractère dans ses écrits; il ne cherche point à briller par le nombre et l'harmonie du style, il ne songe qu'à le resserrer. Ce n'est point un narrateur agréable, c'est un penseur profond; bien peindre et bien décrire sont en lui deux qualités remarquables. Son fameux Récit de la peste d'Athènes est cité; le poète Lucrèce a traduit ce morceau qui est un des plus beaux de son poème. Le premier, Thucydide sema l'histoire d'un grand nombre de longues harangues, et Démosthènes le regardait comme un grand maître d'éloquence. Son exil dura 20 ans. Il mourut à Athènes, l'an 411 avant J. C., âgé de plus de 60 ans. B. A.

TIBERE.

London direx.t

VITTORIO
NAPOLI

TIBÈRE.

Vers l'an 15 de J. C. l'empire romain passa des glorieuses mains d'Auguste dans celles du plus dissimulé des hommes et du plus vicieux des tyrans. Associé au trône des Césars par Auguste qui avait épousé sa mère Livie, Tibère attendait avec impatience la mort de son père adoptif. Mais lorsque, vêtu de deuil, il voulut selon l'usage lire, au milieu du Sénat, l'oraison funèbre de ce grand homme, de fausses larmes parurent prêtes à le suffoquer; il s'arrêta tout-à-coup, et donnant à son fils Drusus le discours qu'il ne pouvait achever de lire, « Plût aux « Dieux, s'écria-t-il, que j'eusse perdu la vie « plutôt que la voix! » Cependant ces signes évidens de douleur ne lui firent point oublier qu'Agrippa, petit-fils d'Auguste, réclamerait peut-être un jour de justes droits au trône, et ce fut la première victime qu'il dévoua à la mort: toutefois ce fut avec un tel secret, qu'il put jouer l'étonnement et la douleur, et laisser croire qu'Auguste mourant avait, à son insçu, ordonné ce meurtre.

A tous les vices du cœur, Tibère joignait beaucoup de finesse et d'esprit. Il reconnut bientôt qu'il n'est de puissance solide que sur des bases justes et sages, au moins en apparence : il sen-

tit que l'adroite imitation des vertus qu'il n'avait pas, lui devenait nécessaire pour contenir un peuple pour lequel la liberté avait encore tant de charmes; il prévit que les succès et les talens de Germanicus, adoré des troupes, et dont la femme était née près du trône, pouvaient lui causer de l'ombrage; et, décidé par tout ce que l'intérêt personnel a de plus pressant, Tibère voilant ses vices et réprimant ses passions, suivit pendant plusieurs années le plan de dissimulation qu'il s'était tracé. Par des refus obstinés, il annonça d'abord sa répugnance à s'emparer de l'autorité suprême, qu'il appelait un fardeau bien au dessus de ses forces; comme il prolongeait les témoignages de cette fausse modestie, un des Sénateurs ne put s'empêcher de lui dire: « La « plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont pro- « mis; mais pour vous, César, vous tardez bien « à promettre ce que vous exécutez d'avance. » Ce mot hardi n'inspira nulle colère au Prince. « Est-il étonnant, disait-il, que des hommes « libres parlent librement? » On le vit équitable, généreux même envers ses ennemis; et, tandis que l'humanité, la justice, la bonne foi semblaient diriger toutes ses actions, une morale austère dictait des édits par lesquels il censurait jusqu'à la trop grande somptuosité des repas.

Cependant ces apparences de vertu ne durèrent qu'autant que Tibère les crut nécessaires pour

consolider son pouvoir: la mort de Germanicus dont on s'accorde à l'accuser, sembla lui ouvrir la carrière des crimes, et déchirer le voile dont il enveloppait son ame: cette ame qu'un instituteur de ce Prince encore enfant, trouvait, disait-il, *un composé de boue pétrie avec du sang*. Parmi le nombre effrayant de meurtres ordonnés par ce Prince, on cite celui de sa propre femme Julie, des deux fils de Germanicus, enfin de Séjan, son favori, que des vices affreux avaient longtemps rendu cher à son maître. Ou plutôt, renonçant à compter ses crimes, l'histoire fait seulement dater, du règne odieux de Tibère, l'époque où commence le despotisme des empereurs et la basse servitude du Sénat; d'un côté, les premières limites de la justice franchies; de l'autre, la première impression de terreur reçue; chaque jour ne fit plus qu'accroître la tyrannie du maître, la pusillanimité des premiers ordres de l'état, et le malheur des peuples victimes de l'une et de l'autre.

Tibère, aussi défiant que cruel, quitta Rome inondée du sang qu'il faisait couler, et se retira près de Naples, dans l'île de Caprée, devenue célèbre par son séjour et ses débauches. De là il dictait ses ordres féroces; de là il prononçait sur le sort d'une foule de citoyens dont il inventait à la fois les crimes et les supplices. Sans s'être ralenti dans ses innombrables cruautés, il

finit à 78 ans un règne de 23 années, marquées par les larmes et les malédictions de tous ses sujets.

Nulle action d'éclat, nul mérite militaire ne parut racheter ses crimes. Insouciant à l'excès sur le sort de l'état, il n'eut d'autre soin dans ses derniers momens que de désigner pour son successeur, Caïus Caligula, dont les vices naissans lui donnaient, disait-il, l'espoir qu'il parviendrait un jour à faire oublier les siens. Espérance digne d'un tel prince, et que celui qui les fit naître ne tarda pas à réaliser, puisqu'on assure qu'il fit étouffer Tibère, trouvant qu'il n'expirait pas assez vîte à son gré.

M.

TICHO-BRAHÉ.

BIBLIOTECA NACIONALE - VITTORIO EMANUELE III

Heyn fecit *Brandon direx.t*

TYCHO-BRAHÉ.

Tycho-Brahé, né en 1546 à Knudsturp dans la province de Scanie, fut donné à l'astronomie par l'impulsion de son génie, par le vœu de la nature et contre celui de ses parens. Issu d'une famille illustre et destiné à la carrière de la jurisprudence, il terminait ses études à Copenhague, lorsqu'en 1560 la vue d'une éclipse du soleil détermina sa vocation. Il fut tellement frappé de la justesse du calcul qui annonçait le phénomène, qu'il voulut connaître les principes de ces sortes de prédictions, et il se mit à étudier l'astronomie à l'insçu de son précepteur. Quoiqu'il ne donnât d'abord à cette étude que le temps qu'il dérobait au sommeil, quoiqu'il manquât souvent de livres et qu'il fût obligé de fabriquer lui-même ses instrumens, ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à découvrir des erreurs considérables dans les observations qui servaient alors de guide aux astronomes. Le desir de les rectifier accrut encore son ardeur, et bientôt, maître de lui-même, il se consacra tout entier à l'astronomie. Il alla successivement à Leipzic, à Rostock, à Wittemberg, à Cassel, recherchant partout le commerce de ceux qui cultivaient avec quelque distinction sa science favorite, multipliant les observations, inventant de nouveaux instrumens ou perfectionnant les anciens. En 1572, Tycho aperçut le premier le nou-

vel astre qui parut tout-à-coup dans *Cassiopée*; il l'observa pendant deux ans jusqu'au moment de sa disparition, et en détermina avec exactitude la position. Depuis la naissance de l'astronomie, le phénomène de l'apparition subite d'une étoile nouvelle n'avait encore eu que deux témoins, Hipparque et Tycho. Il produisit le même effet sur les deux astronomes; ce fut de leur faire sentir la nécessité de tout revoir par leurs yeux, et de dresser un nouveau catalogue des fixes. Plein de son grand projet, cherchant une résidence qui en rendît l'exécution plus facile, et d'ailleurs blessé du mépris que sa famille témoignait pour la science dont il était idolâtre, Tycho allait quitter sa patrie, lorsque Frédéric II, roi de Danemarck, lui proposa de l'établir dans l'île d'*Huène*, à l'entrée de la mer Baltique. Tycho accepta cet asile solitaire et en prit possession en 1576. Il fit bâtir aux frais du monarque un château qui fut nommé *Uranibourg*, y plaça la plus belle collection d'instrumens qui eût encore existé, appela des coopérateurs, soit pour observer soit pour calculer, les instruisit lui-même, et s'occupa sans relâche de remplir son plan d'une réformation générale de l'astronomie. Il y avait 20 ans que Tycho dévoué à ces importans travaux et roi d'une île entièrement consacrée au ciel, y fixait les regards de l'Europe entière, lorsque Frédéric, son protecteur, vint à mourir. Tout changea sous le nouveau roi. Des ennemis jaloux firent retrancher les fonds qui avaient été assignés à Tycho pour ses

conquêtes célestes : bientôt on osa même lui défendre de continuer ses travaux. Etrange entreprise, observe Bailly, que celle de dire à l'esprit humain, tu t'arrêteras ici, tu resteras oisif, quoique destiné au mouvement par sa nature. Forcé de quitter l'île d'*Huene*, Tycho fut accueilli en Bohême par l'empereur Rodolphe qui s'empressa de lui assurer une forte pension et de lui donner deux coopérateurs dignes de lui, Longomontanus et le célèbre Képler qui vint apprendre sous ce grand maître une science où il devait se rendre immortel. Malgré cet honorable accueil, les dernières années de Tycho laissent apercevoir l'inquiétude d'un esprit mal à son aise et qui se sent déplacé. Les hommes tiennent plus à la patrie que la patrie ne tient à eux. Les bienfaits de Rodolphe n'avaient pu rendre à Tycho son rocher solitaire, ses tranquilles méditations et son indépendance. Une maladie aiguë l'enleva en 1601, à l'âge de 55 ans. Il passa dans un violent délire la nuit qui fut la dernière pour lui ; mais le souvenir de ses travaux dominait encore son imagination égarée, et il répéta plusieurs fois : *Je n'ai pas inutilement vécu*. Gassendi a écrit sa vie.—Lorsque Tycho-Brahé parut, Copernic, le législateur de l'astronomie, traitant la science en philosophe, avait réformé le système du monde. Mais l'art d'observer demandait aussi une réforme ; Tycho, doué de l'esprit des détails, souvent aussi utile que celui de l'ensemble, osa l'entreprendre et réussit à l'exécuter. La science avait besoin de faits, il perfectionna les

moyens de les acquérir, et fut un observateur infatigable. Des travaux immenses et de brillantes découvertes l'ont placé au rang des plus célèbres astronomes. Indépendamment de son Catalogue des fixes, il démêla le premier avec exactitude les réfractions astronomiques, les soumit au calcul et en dressa des tables. A l'aide d'observations très-délicates, il perfectionna considérablement la théorie si difficile de la lune : il rectifia également le mouvement des autres planètes. En suivant avec soin la marche de la comète de 1579, il démontra que les cieux jusques-là réputés solides étaient perméables en tout sens. On sait qu'il a donné naissance à un troisième système astronomiques. Séduit par des raisons de peu de poids, et s'exagérant l'obligation de suivre à la lettre les passages de l'Ecriture, il ne put se résoudre à adopter l'hypothèse de Copernic, et à mettre la terre en mouvement autour du soleil. La faiblesse de ses objections conduirait à penser que le desir de donner aussi son nom à un système du monde entrait pour quelque chose dans les motifs de sa résistance : il aurait alors payé un tribut à la vanité humaine, comme il en paya un aux erreurs de son siècle en s'occupant toute sa vie des vains calculs de l'astrologie. Le monument élevé à l'astronomie dans l'île d'*Huene* ne subsista pas longtemps après Tycho. Dès 1652, *Huet* eut de la peine à en découvrir les vestiges; en 1671, *Picard* fut obligé à de longues recherches pour retrouver le lieu où il avait été construit. F.

TILLI.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

TILLY.

Jean Tzerckas, comte de Tilly, paraît un des premiers dans la liste des grands généraux qui se signalèrent en Allemagne, pendant la guerre de 30 ans. Il naquit près de Bruxelles, en 1559, d'une famille distinguée, et entra fort jeune au service. Elevé de grade en grade jusqu'à celui de général, tous ses pas, dans la carrière des armes, furent marqués par des actions d'éclat. La fortune, qui lui avait été si longtemps fidèle, le trahit enfin en 1631, à la bataille de Leipsick. Gustave Adolphe lui fit perdre, en un jour, le titre d'invincible acquis par tant de victoires. L'année suivante, il fut blessé mortellement en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, âgé de 73 ans.

Tilly, digne émule de Wallenstein, et sujet plus fidèle, joignait aux talens d'un grand capitaine, des qualités qui le faisaient estimer et chérir des troupes. Il était sobre, sévère dans ses mœurs, modeste, et même humain, du moins envers ses soldats. On disait de lui, avant la bataille de Leipsick, qu'il n'avait jamais été séduit par l'amour, surpris par le vin, ni battu par l'ennemi. Jusqu'à son dernier soupir, les intérêts de son maître et les devoirs de son état furent présens à sa pensée : en expirant, il répétait en-

core d'une voix presque éteinte : « *Sauvez Ra-*
« *tisbonne ! si on perd cette ville, le trône im-*
« *périal est ébranlé.* »

Un si noble dévouement, et des succès si brillans, auraient acquis au comte de Tilly la gloire la plus pure, si le sac de Magdebourg, en flétrissant ses lauriers, n'attachait à son nom le souvenir des horreurs commises sous ses yeux, et par ses soldats, dans cette ville infortunée. Nous ne prétendons point excuser ce trait révoltant de la plus atroce barbarie ; mais nous ferons remarquer, à cette occasion, combien le respect pour les lois de l'humanité se lie au progrès des lumières et de la civilisation. César et le second Africain firent couper les mains à des milliers de prisonniers ; Tilly saccagea Magdebourg : un général qui voudrait aujourd'hui imiter Scipion ; César, Tilly et tant d'autres, ne serait qu'un brigand aux yeux de l'Europe entière. Les Romains donnaient, il est vrai, une couronne à celui qui avait sauvé un citoyen : mais, dans la guerre de 1756, les officiers français promirent une récompense aux soldats qui, après la bataille, sauveraient la vie à un ennemi blessé.

TILLOTSON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
N. 2011

Lely pinx.t *London direx.t*

TILLOTSON.

L'Angleterre se vante d'avoir fourni des modèles dans tous les genres de littérature : pour l'éloquence de la chaire, Tillotson est l'orateur qu'elle oppose à nos Bourdaloue et à nos Massillon. Si l'on ne trouve, chez l'écrivain anglais, ni la véhémence du premier, ni l'onction, le sentiment et l'harmonie du second, on citera toujours ses ouvrages pour la force et la netteté du raisonnement, le développement adroit des preuves; enfin, pour ce ton de candeur et de simplicité qui semble commander la persuasion, doucement et comme sans effort. Les prédicateurs anglais l'ont pris pour guide, et ils lui doivent d'avoir purgé la chaire des métaphores outrées, des figures gigantesques, que les plus célèbres auteurs de ce pays n'ont pas toujours su éviter.

Tillotson naquit, en 1694, dans le comté d'Yorck. Ses parens y avaient une existence obscure, et professaient le rit presbytérien, selon lequel il fut instruit. Tillotson l'abandonna pour la secte épiscopale, où ses talens et ses vertus l'élevèrent par degrés jusqu'au siége de Cantorbéry. Il fut d'abord doyen dans cette métropole, puis revêtu de la même dignité à S. Paul de Londres; enfin, en 1691, archevêque primat. Sincèrement attaché à sa religion, Tillotson fit plusieurs conversions, moins

par la force de ses argumens que par le ton décent et modéré qu'il employait toujours. Il combattit tour-à-tour les Catholiques et les Matérialistes; mais sans jamais se livrer à aucun des excès qui déshonorèrent trop souvent les discussions théologiques. Tillotson fit paraître, dans une circonstance importante, cet esprit de bienveillance et de modération : le roi Guillaume III, grand politique, et très-prononcé contre les querelles religieuses, eut le projet de réunir les sectes protestantes, et de les faire jouir des mêmes droits. Parmi les prélats ou docteurs qui secondèrent les vues utiles du monarque, aucun ne montra plus de zèle que Tillotson. Mais la plupart des membres du clergé anglican s'y opposèrent, et parvinrent à empêcher une innovation qui blessait leurs préjugés, et qui surtout contrariait leurs intérêts.

Tillotson composa, contre les Athées, un *Traité de la règle de la Foi*, estimé des Controversistes; mais c'est surtout à ses *Sermons* qu'il est redevable de sa célébrité. Ils étaient si estimés que le manuscrit de ceux qu'il laissa à sa mort fut acheté 2,500 guinées (environ 62,500 fr.). Barbeyrac et Beausobre ont essayé de traduire en français les ouvrages de Tillotson; mais ce ne serait pas rendre justice à cet auteur que de le juger d'après leurs versions : elles manquent en général de vigueur, et souvent de fidélité.

D. D.

TINTORET.

NAPOLI

Tintoret pinx.t *Landon direx.t*

TINTORET.

Jacques Robusti dit le Tintoret, très-jeune encore, inspira de la jalousie au Titien, son maître, qui l'éloigna de son école : l'élève n'en conserva pas moins la plus grande estime pour celui-ci, et traça ces mots sur les murs du réduit où il s'était retiré pour étudier : *le dessin de Michel-Ange, le coloris du Titien.* Son application extraordinaire l'éleva bientôt au premier rang des peintres vénitiens; et le Titien lui-même fut contraint de lui rendre justice. *Le furieux Tintoret !* c'est ainsi que le nommaient ses contemporains surpris du feu de ses compositions, de la hardiesse de son pinceau et de la prestesse singulière qui lui faisait achever un tableau en aussi peu de temps que les autres peintres en mettaient à faire une esquisse. L'amour de son art lui donnait un tel désintéressement que, pour avoir occasion de peindre, il aidait gratuitement le Schiavone, et entreprenait des ouvrages pour le prix des couleurs et de la toile. Lorsque le Sénat de Venise l'employa de préférence au Titien et à Salviati, on vit tout ce que pouvait un talent si fier, soutenu par une imagination fougueuse et inépuisable; mais ses productions sont trop nombreuses pour être toutes parfaites; aussi disait-on que le Tintoret avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer. S'il faut conve-

nir avec ses détracteurs qu'il a outré les défauts de l'école vénitienne, il faut avouer aussi que sa touche mâle et savante, ses compositions animées, ses expressions énergiques, son dessin vigoureux, la force de son coloris et enfin la lumière largement répandue dans ses tableaux, doivent faire excuser la bizarrerie, le mauvais goût, et les inconvenances qui déparent quelquefois ses plus belles productions.

Le Tintoret a fait beaucoup d'excellens portraits. Un jour qu'il allait commencer celui de l'Arétin qui avait mal parlé de lui, il prit un pistolet qu'il dirigea pendant plusieurs minutes sur son modèle; puis déposant son arme, il se contenta de lui dire: « je prenais votre mesure. » Cette leçon rendit l'Arétin plus circonspect. Le trait suivant fait plus d'honneur au Tintoret: Henri III, roi de France, passant à Venise, voulut lui conférer l'ordre de S. Michel; ce grand peintre s'étant aperçu que Henri prodiguait cette distinction, la refusa comme indigne de lui.

Jacques Robusti était né à Venise d'un teinturier, ce qui lui fit donner le surnom qu'il a illustré; il mourut sans fortune en 1694, âgé de 82 ans, à la suite d'un travail excessif. Sa fille et son fils exercèrent la peinture: la première se fit même une grande réputation; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, et son père ne put jamais se consoler de sa perte.

L.

TITE-LIVE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Landon direx.

TITE-LIVE.

Il fallait un grand peintre pour tracer l'origine, l'élévation, les succès prodigieux d'un peuple qui parvient à commander au reste du monde. Quel phénomène qu'une ville d'abord composée de quelques transfuges, où les crimes trouvent l'impunité, dont l'alliance est méprisée par ses voisins, dont les habitans n'obtiennent des femmes que par la ruse et la violence, et qui, par l'heureuse influence d'une constitution propre à développer tous les talens, offre en six siécles plus d'hommes illustres, plus de grands caractères que toutes les autres nations réunies dans l'ensemble de leur existence !

Rome ne pouvait subsister sans de violens orages. Les loix de Numa avaient été faites pour une monarchie, elles devinrent presque inutiles lorsque la république s'éleva; une aristocratie plus exigeante, plus insupportable que la royauté en avait pris la place; le peuple opprimé se choisit des défenseurs, et le tribunat protégea la liberté au milieu des dissentions, et, tantôt par l'ascendant de la parole, tantôt par les menaces, les séditions, empêcha Rome de devenir l'esclave d'une noblesse qui ne voyait dans la paix, dans la guerre, dans tous les événemens intérieurs ou étrangers, que les moyens de maintenir ou d'accroître ses prérogatives.

Tite-Live ne trouva d'autres secours que des

Annales informes, que d'insipides Chroniques; il y puisa des faits qu'il embellit du charme de son éloquence. Sa narration est riche, abondante et variée; elle prend la couleur qui convient aux événemens qu'il rappelle, aux passions qu'il peint, et aux caractères qu'il trace. Raconte-t-il le combat des Horaces et des Curiaces, on croit être sur le champ de bataille; nous offre-t-il Rome prête à succomber sous les armes gauloises, il nous fait partager la reconnaissance, l'admiration des Romains pour Camille, et nous attendrit sur la destinée de Manlius; fait-il triompher Marcellus des Syracusains, il ennoblit cet heureux vainqueur, en le faisant pleurer sur les désastres de cette capitale de la Sicile. Avec quelle richesse d'expression il nous peint Annibal franchissant les Alpes! Quelle majesté il prête aux conférences du Héros africain avec le magnanime Scipion! Il a toutes les formes de l'éloquence, il possède toutes les richesses de l'élocution, il réunit toutes les qualités du grand historien. Malheureusement il ne nous reste qu'une petite partie du vaste édifice qu'il éleva à la gloire de Rome, et il nous manque des morceaux du plus grand intérêt: nous ne possédons point celui où il peignait la conjuration des Gracques; nous n'avons ni la guerre Servile où le désespoir rendit des esclaves si grands, ni celle entre César et Pompée qui décida du destin du monde. Il est certain que Tite-Live n'était point favorable au vainqueur,

puisqu'Auguste l'appelait Pompéien ; preuve qu'il était bien exempt du blâme que Machiavel jette sur les Panégyristes du Dictateur.

« Ceux qui ont loué César, dit-il, étaient des « juges corrompus par sa prospérité même, et « effrayés d'une puissance perpétuée dans une fa- « mille qui ne leur permettait pas de s'expliquer « librement. Veut-on savoir ce que ces écrivains « en eussent dit s'ils avaient été libres ? Qu'on lise « ce qu'ils ont écrit de Catilina. César est d'autant « plus digne d'exécration que celui qui exécute est « plus coupable que celui qui projette. Qu'on voye « surtout les éloges prodigués à Brutus ; ne pouvant « flétrir le Tyran dont ils redoutent la puissance, « ils célèbrent son ennemi. »

Tite-Live n'est point aussi grand philosophe qu'il est bon écrivain ; enthousiaste de la puissance de Rome, toutes ses conquêtes lui paraissent légitimes ; à ses yeux les tyrans du monde en sont presque les bienfaiteurs. On ne lui reprochera point les prodiges qu'il raconte ; ce sont des traditions populaires qu'il expose et qu'il ne se permet point de discuter. Ses opinions politiques sont faciles à saisir ; il se montre le partisan déclaré du Sénat, et l'adversaire des Plébeïens : en cela différent de Saluste qui relève avec complaisance les vices et les excès des nobles, et qui n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il fait éclater le ressentiment des tribuns contre l'orgueil des grandes familles.

On n'a aucun détail sur la vie de cet illustre historien : tout ce qu'on sait de certain, c'est qu'il naquit à Padoue 28 ans avant l'ère chrétienne. Il ne fut ni guerrier ni homme public. La première de ces qualités lui eût cependant beaucoup servi pour la composition d'une histoire où il a sans cesse des combats à décrire. Sa réputation lui attira l'honorable visite d'un étranger qui vint de Cadix exprès pour lui témoigner son admiration, et qui, après avoir satisfait sa louable curiosité, retourna dans son pays comme s'il ne lui restait plus rien à voir. Singulier spectacle, dit S. Jérôme, que celui d'un homme qui cherche dans Rome autre chose que Rome même. Il ne nous reste que trente-cinq livres de son histoire qui en contenait cent quarante. Jean Freinshemius, savant allemand du dix-septième siécle, a essayé de remplir, par des suppléments, cette immense lacune. On doit savoir gré à cet homme laborieux d'un travail utile ; mais placer du latin moderne à côté du plus beau latin de l'antiquité, c'est élever un bâtiment de brique près d'un palais de marbre.

Sous le rapport de la grandeur du sujet, de la majesté du style, Tite-Live peut être comparé à Hérodote ; mais il a plus de force, de coloris, et de véritable éloquence.

L....e

TITIEN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Titien pinx.t. *Landon sculp.t*

LE TITIEN.

Si l'estime et la protection des personnages distingués par le rang et la naissance ajoutent encore à l'honneur que les artistes acquièrent par leurs talens, on peut dire que le Titien a obtenu tout ce qui pouvait relever l'éclat de son mérite et de sa réputation. Il n'y eut aucun pape, aucun souverain dont il ne reçut des marques particulières de bienveillance; et il eut de plus l'avantage précieux de compter, parmi ses amis, les savans et les hommes de lettres les plus illustrés de son temps.

Le Titien est regardé comme le premier des coloristes. La plupart de ses tableaux conservent encore, depuis trois siécles, la vivacité des teintes, et la transparence des ombres. Ce peintre n'est pas mis au rang des grands dessinateurs; mais on doit convenir que s'il ne s'est pas élevé jusqu'au beau idéal, il a du moins saisi, dans ses contours, cette imitation fidèle de la nature qui constitue le principe fondamental de l'art. Lorsque ses modèles ne lui offrirent que des formes communes, il sut rarement les anoblir; mais il a pris sans effort un plus grand style, lorsque la nature s'est présentée à ses yeux sous un plus noble aspect. Son fameux tableau de S. Pierre, le martyr, qui ornait autrefois l'église de S.

Pierre et de S. Paul, à Ferrare, et que l'on voit maintenant au Musée Napoléon, suffirait pour démontrer que le Titien joignit quelquefois à un dessin fier et savant la force et la grandeur des expressions. Il a trop négligé de se conformer au costume, et semblé ne tenir aucun compte des convenances historiques; mais il est inimitable dans le coloris, surtout dans les carnations des femmes et des enfans, et il peut être cité pour modèle dans cette partie du clair-obscur qui augmente la force du relief, non-seulement par la combinaison des lumières, des ombres et des reflets, mais encore par le ton local des draperies.

Le Titien fut encore un grand paysagiste; et il a surtout excellé dans les portraits. Ceux qu'il a peints sont admirables pour la justesse des traits et de la physionomie : on croit reconnaître le caractère, le tempérament, et en quelque sorte les inclinations des personnes qu'ils représentent. Sous ce rapport, on ne peut comparer aux portraits du Titien que ceux de Vandyck. Mais si ce dernier a plus de variété dans ses teintes, plus de finesse dans la touche, le Titien a plus de vigueur dans le coloris, et plus de naïveté d'expression.

Titien Vecelli naquit, en 1477, à Cador, dans le Frioul, d'une famille assez distinguée. Il étudia d'abord les belles-lettres; et, témoignant

ensuite une vive inclination pour la peinture, il fut envoyé à Venise, dans l'école de Gentil Bellin, et depuis dans celle de Jean Bellin, son frère. C'est là qu'ayant connu le Giorgion, il réforma son goût sur la manière de celui-ci qu'il trouvait préférable à celle de leur maître commun. Le Giorgion en conçut de la jalousie, et dès-lors ils cessèrent de se voir.

Le Titien fut appelé successivement à Ferrare, où il peignit les principales personnes de la cour, et entre autres l'Arioste qui le célébra dans ses vers; à Parme, où il empêcha que l'on n'abattît la coupole peinte par le Corrège; à Bologne, où il fit le portrait de l'empereur Charles V; à Mantoue et à Rome. Dans cette dernière ville, il fut logé au palais de Belvédère, par ordre du pape Paul III, et reçut la visite de Michel-Ange. Titien résista aux offres avantageuses du souverain pontife qui voulait le fixer près de lui, et revint à Venise où sont ses plus vastes et ses plus nombreux ouvrages.

Appelé en Espagne par Charles V qui s'était déja fait peindre deux fois par le Titien, ce grand artiste y peignit la famille de l'empereur, qui l'envoya ensuite à Inspruck faire le portrait du roi des Romains, et celui de son épouse.

L'Arétin, avec qui il était intimement lié, avait contribué par son crédit à le faire connaître

à la cour des plus grands princes. Outre les personnages illustres déja nommés, la plupart des souverains de l'Europe voulurent être peints par le Titien. Il a fait les portraits du pape, de François I, roi de France, de Soliman II, empereur des Turcs, des ducs d'Urbin et de Mantoue, de plusieurs doges, princes et cardinaux.

Les tableaux du Titien sont répandus dans toute l'Europe, et surtout dans l'Italie. Son œuvre gravée est de plus de 600 pièces.

Il n'est pas étonnant que le Titien ait produit un aussi grand nombre d'ouvrages : il vécut jusqu'à 99 ans sans infirmités, et travailla jusques dans l'extrême vieillesse. Il mourut de la peste à Venise, en 1576.

Le Titien avait amassé une fortune considérable, et vivait splendidement. Il conserva toujours la vivacité de son imagination, et l'enjouement de son caractère. Ses derniers ouvrages sont faibles; telle est la cause de l'inégalité que l'on remarque dans ses productions.

Le Titien eut un grand nombre d'élèves, entre autres Horace Vecelli, son frère, qui avait beaucoup de talent, et qui abandonna la peinture pour s'adonner au commerce; François Vecelli, son fils, qui fit des tableaux d'histoire et des portraits dignes du Titien; Marc Vecelli, son neveu, etc. etc.

L.

TITUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon direx.t

TITUS.

Titus, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, naquit le 29 décembre, l'an 40 de J. C. Aux avantages d'une éducation soignée, il joignait ceux que donne la nature; sa belle physionomie réunissait la grâce avec la majesté, et sa force était singulière, quoiqu'il ne fût pas d'une grande taille. Elevé à la cour de Claude, il devint l'ami de Britannicus; et, lorsque Néron fit périr ce jeune prince, on croit que Titus, qui avait partagé la coupe empoisonnée, en fut longtemps malade.

Il avait à peu près quinze ans, lorsqu'il débuta dans la carrière militaire. Il servit avec distinction en Germanie et dans la Grande Bretagne. De retour à Rome, il s'adonna aux études du barreau. Mais bientôt après, son père ayant été nommé général de l'armée qui devait agir contre les Juifs révoltés, il le suivit en qualité de premier lieutenant. Les talens du fils contribuèrent, en grande partie, à la gloire du père. Titus décida du succès de plusieurs combats, et s'acquit la réputation d'un excellent capitaine.

Vespasien était à Césarée, lorsqu'il apprit la mort de Néron et l'élévation de Galba. Titus fut envoyé pour féliciter le nouvel empereur; mais, instruit des troubles de l'Italie, il revint sur ses pas, et consulta l'Oracle de la Vénus de Paphos

sur le succès de sa navigation. L'Oracle lui promit l'empire, que son père obtint peu de temps après.

Vespasien, partant pour Rome, le laissa continuer la guerre de Judée. Bientôt les Juifs, chassés de toutes parts, furent obligés de se renfermer dans Jérusalem. Il mit le siége devant cette ville, sur laquelle se réunirent à la fois tous les fléaux. Josephe compte qu'il périt 1,300,000 hommes, par le fer, la peste et la famine. Titus fit passer la charrue sur les débris de cette malheureuse cité. Ses légions voulurent le saluer *imperator*, sa modestie s'y refusa: « Je ne mérite point cet honneur, « leur dit-il, je n'ai fait qu'exécuter les ordres de « Dieu contre un peuple qui paraissait l'objet de sa « colère. »

A son retour à Rome, il triompha de la Judée avec Vespasien. On vit porter en pompe, dans cette cérémonie, la table, le chandelier d'or à sept branches, le livre de la loi, les rideaux de pourpre du sanctuaire, et, en mémoire de cet heureux événement, on éleva un arc de triomphe qui subsiste encore.

Successivement consul, tribun, intendant du palais, Titus partagea avec son père la puissance suprême. A son retour d'Antioche, où la terreur de son nom avait dissipé les Alains, il fut créé censeur et bientôt après préfet du prétoire. Les mœurs de ce jeune prince avaient été peu réglées

jusqu'alors. On le voyait entouré de jeunes esclaves destinés aux plaisirs les plus honteux, de danseurs et de libertins. Les Romains l'accusaient d'user de son pouvoir avec hauteur, et d'exciter Vespasien à accabler le peuple d'impôts. Le meurtre d'Aulus Cecinna, homme consulaire, prévenu de conspiration, et assassiné sous ses yeux, par ses ordres, acheva de le rendre odieux à la plupart des citoyens qui, depuis ce moment, le redoutèrent comme un nouveau Néron. Telle était la disposition des esprits, lorsqu'il parvint à l'empire, le 24 juin de l'an 79.

Philostrate rapporte qu'au commencement de son règne, il consulta le célèbre Appollone de Thyane sur la manière de bien gouverner. Ce philosophe lui répondit: *Imitez votre père.* Il fit mieux, il surpassa Vespasien. En renvoyant Bérénice, il sacrifia d'abord son amour à son devoir. La vertu seule donna droit à son amitié; et les danseurs et les ministres de ses anciennes débauches disparurent de sa cour.

Son premier acte public fut pour déclarer valides les concessions faites avant son règne. Haïssant la calomnie, il ordonna de fustiger dans les places publiques, et de réduire en esclavage les délateurs et les espions, restes de l'ancienne tyrannie. Il abrégea les procédures, et fixa le nombre d'années après lesquelles il ne fut plus permis de plaider pour les successions.

Comme Vespasien, il fit tout pour l'embellissement de Rome. L'Amphithéâtre et les Bains furent achevés; il répara plusieurs édifices et en fit élever un grand nombre de nouveaux. Il étonna par la magnificence de ses spectacles. Le combat naval donné dans l'ancienne Naumachie surpassa tout ce qui s'était vu jusqu'alors. Populaire, sans avilir la couronne, Titus s'entoura de ses sujets comme de ses enfans. Quelquefois même il admettait à ses bains les principaux d'entre les citoyens. Rome aussi lui donna le glorieux surnom d'*amour et de délices du genre humain*, et toutes les bouches retentirent de ses éloges. Qui n'en eût prodigué au prince qui disait, ayant passé une journée sans obliger: *mes amis, j'ai perdu un jour?* Qui n'eût adoré celui qui voulait que personne ne sortît mécontent de l'audience du Souverain? Son oreille était en garde contre ceux qui cherchaient à l'irriter par des propos contre sa personne: *Si je ne fais rien*, disait-il, *qui soit digne de répréhension, pourquoi m'irriterai-je de la calomnie?*

Etant revêtu de la charge de grand pontife, il assura *qu'il aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte d'un seul homme.* Aussi fit-il grâce à deux Patriciens qui avaient conspiré contre lui, et poussa même la bonté jusqu'à dépêcher un courrier à la mère de l'un d'eux, pour l'avertir qu'elle ne craignît rien pour son fils. Il pardonna également à Domitien qui excitait ses légions à

la révolte, l'associa à l'empire, en le priant, les larmes aux yeux, de vivre avec lui comme un frère.

Rome eût été trop heureuse sous le règne d'un si bon prince, si l'éruption du Vésuve, une peste cruelle et un violent incendie n'eussent troublé son bonheur. Dans toutes ces calamités, Titus se montra une seconde Providence. Il nomma des commissaires pour réparer les désordres de la Campanie. Pendant la peste, il ne quitta les victimes de ce fléau que pour aller implorer les Dieux en leur faveur; et il publia qu'il se chargeait de tous les dommages causés par l'incendie.

Pendant que l'empire était exposé à ces redoutables fléaux, Agricola achevait de soumettre la Grande Bretagne. La gloire de ses exploits rejaillit sur Titus, à qui l'on déféra, pour la seizième fois, le titre d'*imperator*. Il ne jouit pas longtemps de ses honneurs: au milieu d'un spectacle, par un pressentiment de sa mort, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes; peu de jours après, il voulut revoir le pays des Sabins. Pendant la route, il fut pris d'une fièvre violente; et, sentant sa fin approcher, il ne dissimula point qu'il quittait la vie à regret, car, tournant ses yeux languissans vers le ciel, il se plaignit de finir ses jours dans un âge si peu avancé, sans qu'il le méritât. Il protesta que, dans toute sa vie, il ne se reprochait qu'une seule chose, qu'il ne dit

point. Plusieurs historiens ont fait des conjectures à ce sujet; aucun d'eux ne paraît être dans le secret de Titus. Il mourut, à l'âge de 41 ans, au même lieu où son père était mort deux ans auparavant. Suétone rapporte que Domitien, pour hâter sa mort, le fit mettre dans un bain de neige, sous prétexte de le rafraîchir.

A peine cette nouvelle fut-elle connue à Rome, qu'elle y occasionna un deuil universel. Le sénat s'assembla sans être convoqué, et mit au rang des Dieux celui qui avait été leur image sur la terre.

Titus est au dessus des éloges; son nom seul en est un pour les meilleurs princes.

Ph. L. R.

TORRICELLI

BIBLIOTHECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE
N. 11

Truhalin pinx.t *Landon direx.t*

TORICELLI.

Toricelli (Evaugelista) naquit en 1618, à Romigliana, petite ville d'Italie, dans la Romagne florentine. Il fut disciple de Galilée, et succéda à cet homme célèbre en qualité de mathématicien du graud-duc de Toscane Ferdinand II. En 1643 il publia la fameuse expérience du vide formé par l'abaissement du mercure dans un tube renversé. Cette découverte suffit pour rendre son nom immortel. Il est possible qu'il en ait conçu l'idée d'après la remarque de Galilée sur la hauteur à laquelle l'eau s'élève dans les corps de pompes, hauteur qui est limitée à trente-deux pieds à-peu-près. Si l'élévation de la colonne d'eau est due à la pression de l'air, un fluide quatorze fois plus pesant, tel que le mercure, devra s'élever à une hauteur quatorze fois moindre, ou à vingt-huit pouces environ ; c'est en effet la hauteur moyenne du mercure dans le baromètre au niveau des mers, ainsi Toricelli est l'inventeur de cet instrument si utile dans la physique, dans l'astronomie, et qui a encore l'avantage d'iudiquer avec quelque probabilité les variatious de l'atmosphère. Le principe qui lui sert de base est le même que Galilée avait entrevu : la nature seule du fluide est différente, et il semble au premier coup-d'œil que tout le monde aurait pu faire un rapprochement si simple ; mais comme l'a fort bien dit un homme célèbre de nos jours, c'est dans de sembla-

bles rapprochemens que consistent les découvertes.

Toricelli a publié aussi plusieurs ouvrages de géométrie et de mécanique ; mais quoique ces ouvrages soient estimables, sur-tout pour le temps où ils parurent, le souvenir en a été effacé par l'éclat de la découverte qui a rendu le nom de leur auteur célèbre. Toricelli inventa aussi, ou perfectionna plusieurs autres instrumens de physique, et il excellait à les exécuter. La mort, en le moissonnant de bonne heure, a privé les sciences des découvertes que son génie promettait. Il mourut en 1647, âgé de vingt-neuf ans : le grand-duc lui fit ériger un mausolée. Viviani lui succéda, et c'est une succession remarquable dans l'histoire des sciences que celle de trois hommes tels que Galilée, Toricelli et Viviani, dans un pays aussi peu étendu que la Toscane, et sur-tout dans un pays où l'inquisition avait été assez puissante pour persécuter et emprisonner Galilée, malgré l'amitié et la protection éclatante que le grand-duc lui accordait. Quand on pense que cette persécution eut pour cause la découverte du mouvement de rotation de la terre; que tout cela se passait ainsi il y a à peine deux cents ans, et qu'en même temps on considère l'état actuel des sciences, et l'influence dont elles jouissent, on ne peut s'empêcher de remarquer que lorsque l'esprit humain trouve des circonstances favorables à son développement, il se passe bien des siècles dans deux siècles.

I. B.

TOURNEFORT

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE - MANUSCRITS
NAF 11.1

TOURNEFORT.

Joseph Pitton de Tournefort, l'un des plus célèbres botanistes français, naquit à Aix en Provence, le 5 juin 1656, d'une famille noble. Il prit du goût pour les plantes dès sa première jeunesse, et fit au sortir du collége un grand nombre de voyages pour s'en procurer, parcourant non-seulement la Provence, mais encore le Dauphiné, le Languedoc et la Catalogne; et s'élevant jusqu'aux crêtes les plus escarpées des Alpes et des Pyrénées. Il fut attiré à Paris en 1683, par Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui lui procura la place de professeur de botanique au Jardin des Plantes, et lui fournit les moyens d'étendre ses voyages dans les divers états de l'Europe. Le roi l'envoya en 1700 en Turquie et dans le Levant, accompagné d'un peintre, et pourvu des moyens de faire tous les genres d'observations utiles à la science et à l'érudition. Peu de temps après être revenu à Paris, il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, pour avoir été froissé par une voiture. La relation du voyage de Tournefort dans le Levant, dont le second volume ne fût publié qu'après sa mort, est un des plus précieux recueils de ce genre; elle réunit les détails les plus exacts de l'histoire naturelle aux observations les plus piquantes sur les mœurs, et aux remarques les plus savantes sur les antiquités; mais son principal titre à la gloire consiste dans ses ouvrages de

botanique, dont le plus considérable est intitulé *Institutiones rei herbariæ*, en 3 vol. in-4°. Il y dispose les plantes d'après une méthode qui a joui de la prééminence en Europe, pendant plus d'un demi-siècle, et jusqu'à l'époque où elle a été renversée par celle de Linnéus. La méthode de Tournefort fondée sur la figure et la composition de la corolle, et sur la nature et la position du fruit, est plus agréable, plus facile à appliquer, et tout aussi naturelle que celle de Linnéus. Si celle-ci l'a emportée sur elle, ce n'est point par son mérite intrinséque ; mais parce que Linnéus a employé une nomenclature plus commode, parcequ'il a donné à ses plantes des caractères plus précis, exprimés dans un langage mieux défini, et sur-tout parcequ'il a toujours eu soin d'insérer dans les nouvelles éditions de son livre, les plantes que l'on découvrait. Tournefort est le premier qui ait donné aux genres des plantes des caractères bien circonscrits, et les figures où il les a fait représenter les rendant extrêmement sensibles, ont beaucoup contribué au succès de son ouvrage et à répandre le goût de la botanique.

L'histoire de cette science, qui précéde son premier volume, est pleine d'érudition, et son *Traité de physique végétale* aussi bon qu'il était possible de le faire alors. On peut cependant reprocher à Tournefort de n'avoir jamais voulu adopter les sexes des plantes, démontrés par son contemporain Vaillant.

C. V.

TOURVILLE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
N.A.M.I

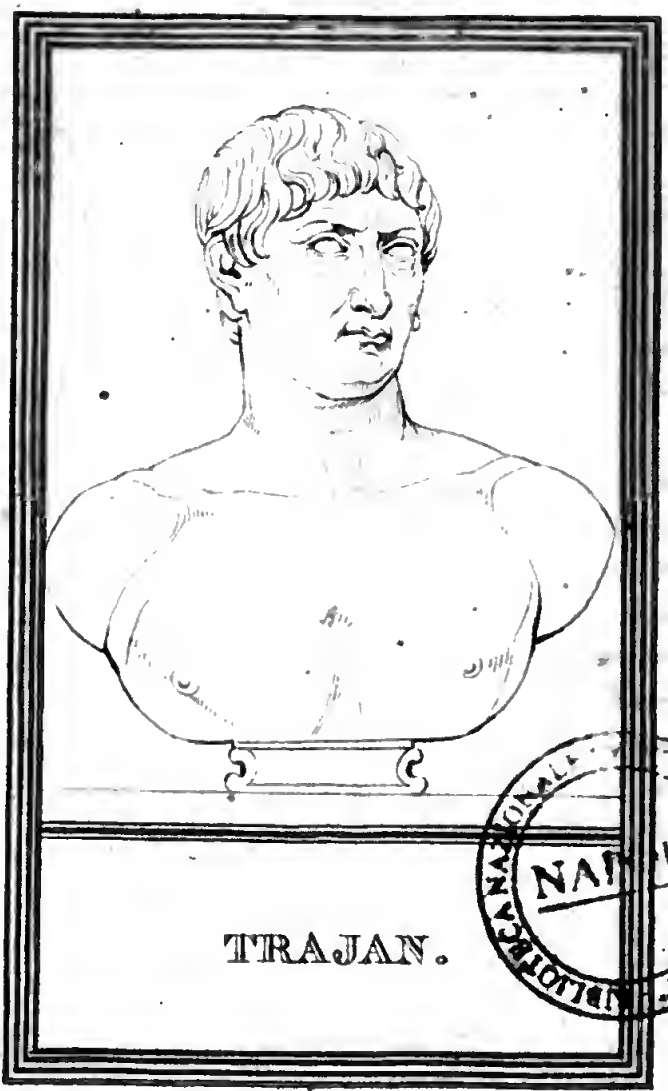
V. pinx.t. *Landon direx.*

TOURVILLE.

Sous le règne de Louis XIV, aucun genre de gloire ne fut étranger à la France. Parmi les plus grands hommes de mer qui parurent à cette époque, on place Anne Hilarion de Costentin de Tourville, né en 1642, au château de Tourville, près Coutances. Il commença sa carrière, en armant en course pour son propre compte. Reçu chevalier de Malte, il combattit avec avantage les corsaires de Barbarie. Bientôt la marine royale le réclama : il servit d'abord sous le maréchal de Vivone et sous Duquesne. Au siége d'Alger, il plaça en plein jour la première des galiotes à bombes qui devaient foudroyer la ville. En 1689, il força au salut l'amiral d'Espagne, supérieur en nombre d'hommes et de canons. L'année suivante, aidé de Château-Renaud, il défit complètement, près de Dieppe, les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande. Cette époque fut celle de la plus grande gloire de la marine française. Tourville, vice-amiral, promenait sur la mer ses pavillons victorieux, et assurait la supériorité de la France sur les puissances rivales. Ce temps dura peu : Tourville l'avait prévu ; mais forcé par des ordres positifs d'attaquer, avec 44 vaisseaux, les Anglais et les Hollandais, forts de 90 voiles, il livra le mémorable combat de la *Hogue*. Dans cette jour-

née désastreuse, Tourville fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui. On le vit parcourir dans un esquif tous les points de la ligne de bataille, et se porter successivement sur tous les vaisseaux où il jugeait sa présence nécessaire. La supériorité du nombre, avantage presque toujours décisif sur mer, triompha des efforts d'un héros. Vaincu, mais plus que jamais couvert de gloire, Tourville eut la douleur de voir 13 de ses vaisseaux échoués à la côte et brûlés. Louis XIV n'eut garde d'attribuer à Tourville un malheur que, maître de ses opérations, il aurait évité. Il le reçut comme s'il eût été victorieux, et lui fournit les moyens de prendre sa revanche. Un an après sa défaite à la Hogue, Tourville attaqua sur les côtes d'Espagne, entre Lagos et Cadix, le vice-amiral Rook, mit le feu à 4 des vaisseaux de guerre ennemis, et prit, brûla ou coula à fond 80 bâtimens marchands de la flotte de Smyrne que cet amiral escortait. Tourville fut nommé maréchal de France, en 1701, mais il jouit peu longtemps de cette dignité. Il mourut le 28 mai de la même année, âgé de 59 ans.

D. D.



TRAJAN.

BIBLIOTHECA NATIONALE

Landon direx.

TRAJAN.

« Trajan, dit Montesquieu, est le prince le plus « accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut « un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en « eut pas de si glorieux pour le peuple romain. « Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un « cœur bon, qui le portait au bien ; un esprit éclairé, « qui lui montrait le meilleur ; une ame noble, « grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant « extrême sur aucune ; enfin l'homme le plus pro- « pre à honorer la nature humaine, et représenter « la divine. »

Marcus Ulpinus Trajanus fut le premier étranger qui monta sur le trône des Césars. Sa famille était espagnole : il naquit à Italica près de Séville, l'an 53 de l'ère chrétienne, servit sous son père qui avait obtenu les honneurs du triomphe et du consulat, et parvint successivement aux premiers grades de l'armée. Il commandait les légions dans la basse Allemagne, lorsque Nerva l'adopta et l'associa à l'empire comme l'homme le plus digne de l'aider à soutenir un fardeau qui accablait sa vieillesse. Nerva mourut en 98, et Trajan fut reconnu pour son successeur. Parvenu au trône, il pouvait se regarder comme maître de l'état, et ne voir dans les Romains que des sujets : il aima mieux y voir des citoyens, et fut assez grand pour ne vouloir

être qu'un magistrat. Il déclara publiquement qu'il ne se croyait pas moins soumis aux lois que le dernier plébéien, jura de les respecter, et fut fidèle à son serment. Son principal soin fut d'effacer jusqu'aux moindres traces du despotisme, du faste et de l'insolence de la plupart de ses prédécesseurs, en rappelant partout l'image d'une constitution libre, les mœurs simples des anciens temps et jusqu'aux formes usitées sous la république. Il fit son entrée dans Rome à pied, monta au capitole et prit possession du palais impérial du même air qu'il eût revu sa demeure privée. En y entrant, Pompéïa Plotina, sa femme, dit au peuple : *j'espère sortir d'ici comme j'y suis entrée.* Trajan voulait que l'on regardât le palais du prince comme la demeure commune des citoyens; il fit mettre sur la porte : PALAIS PUBLIC. Il y accueillait familièrement tout le monde, écoutait toutes les plaintes, recevait toutes les demandes; et lorsqu'on lui reprochait de compromettre la dignité de son rang, il répondait : *je veux être aujourd'hui pour les autres ce que je voulais que l'empereur fût pour moi quand j'étais particulier.* Il rendit au sénat son ancienne liberté et l'autorité dont il avait joui. En donnant à Saburanus l'épée de préfet du prétoire, *je vous confie cette épée*, lui dit-il, *pour l'employer à me défendre si je gouverne bien, ou contre moi si je me conduis mal.* Aux vœux annuels pour la santé et la prospérité de l'empereur, il voulut que l'on

ajoutât : *s'il observe les lois, s'il gouverne sagement la république, s'il rend le peuple heureux.* Lorsqu'il reçut le troisième consulat, il se soumit à toutes les formalités que les empereurs dédaignaient de remplir, parut devant le peuple comme candidat, et prêta le serment dans la forme ordinaire. A l'influence des bons exemples Trajan joignit celle des règlemens sages et des bonnes lois. Il fit cesser les moyens violens et tyranniques que l'on employait pour assurer la subsistance de la capitale : la liberté du commerce fut établie, et l'abondance régna dans Rome. Attentif à prévenir ou à réprimer les extorsions du fisc, il le comparait souvent *à la rate, qui dessèche les autres parties du corps à mesure qu'elle enfle.* Il diminua considérablement les impôts ; et, comme il supprimait en même temps toutes les dépenses inutiles, il trouva dans l'ordre et l'économie qu'il fit régner dans sa maison, le moyen de subvenir sans peine à ses libéralités envers le public. Il donna aux élections une forme plus régulière, exigea que les candidats fussent propriétaires en Italie, établit un ordre sévère dans l'administration de la justice, la rendit prompte et assurée, en proscrivit toute vénalité. Enfin il chassa de Rome la race odieuse des délateurs. Les lois de lèse-majesté restèrent muettes ; les accusations cessèrent et la confiance reparut. Des citoyens ayant voulu abandonner la poursuite d'un procès, par égard pour un de ses

affranchis ; *pourquoi vous désister*, leur dit Trajan, en plein tribunal? *mon affranchi n'est pas Polyclète, et je ne suis pas Néron.* Le patriotisme, les talens et les vertus osèrent se montrer et furent honorés sous un prince supérieur à toutes les jalousies comme à tous les soupçons, et qui, loin d'humilier et d'abattre les courages vigoureux, se faisait un devoir d'exciter et d'entretenir autour de lui tous les sentimens nobles et généreux. Heureux temps ! dit Tacite, où il fut permis de dire ce que l'on pensait, et de penser ce que l'on voulait.

Trajan eut des défauts, sans doute, et quel homme en est exempt ! Mais le seul que la postérité ait vraiment le droit de lui reprocher, parce qu'il empêcha le bien qu'il eût pu faire encore, c'est sa passion pour les conquêtes. Il avait reçu l'éducation d'un soldat, et possédait tous les talens d'un général. Chéri des troupes, habitué à les conduire à la victoire, et aimant à vivre au milieu d'elles, il abandonna le système purement défensif que la prudente politique d'Auguste avait regardé comme le seul convenable à la vaste étendue de l'Empire. Pour en étendre les limites, il passa le Danube, et attaqua les Daces, peuple belliqueux dont le roi, Décébale, lui offrait un rival digne de son courage. Après cinq ans d'une guerre sanglante, la Dacie fut conquise. Trajan voulut alors exécuter le projet de César, et tourna ses armes vers l'Orient. Funeste effet des éloges prodigués

aux conquérans! Celui à qui ses vertus et ses bienfaits avaient mérité le glorieux surnom de PÈRE DE LA PATRIE, gémissait de ce que son grand âge lui ôtait l'espoir d'égaler Alexandre. Les Parthes dégénérés fuirent devant ses armes et reçurent un roi de sa main; il descendit le Tigre jusqu'au golfe Persique, et navigua sur cette mer qui pour la première et la dernière fois vit une flotte romaine; l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie devinrent des provinces de l'empire : mais, au milieu de ces triomphes, Trajan, usé par les fatigues, mourut à Selinunte, appelée depuis Trajanopolis, l'an 117 de J. C., après un règne de 19 ans.

Trajan était grand, bien fait et robuste; il avait une figure noble et majestueuse; ses manières étaient prévenantes et affables, son caractère franc et bon, son humeur enjouée, sa conversation libre et spirituelle. Il avait des amis, les cultivait avec soin et vivait avec eux dans une douce familiarité. Toujours simple dans ses mœurs et dans ce qui ne regardait que sa personne, il était noble et magnifique dans tout ce qui avait le public pour objet : il a laissé partout des monumens de la grandeur de Rome. Il établit des colonies, bâtit des villes, fortifia les camps sur toutes les frontières, fit construire deux ports et nombre de grands chemins, de chaussées et de ponts. Rome fut embellie par ses soins : il agrandit le cirque, *afin qu'il fût plus digne du peuple romain*, et fit bâtir le magnifique *forum* au

milieu duquel était la colonne triomphale qui porte encore son nom, et qui reçut le dépôt de ses cendres. Quoiqu'il fût peu lettré, il aimait les lettres et honorait ceux qui les cultivaient. Elles ont fleuri sous son règne, et lui ont payé un juste tribut dans le panégyrique de Pline. On a dit que pour mériter un pareil éloge, il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre : mais heureusement, le discours de remercîmens que Pline prononça devant l'empereur, n'avait de commun que la forme avec l'ouvrage qu'il nous a laissé. Combien nous devons regretter que Tacite, qui composait alors ses immortels écrits, ait différé jusqu'à sa vieillesse de tracer le tableau de ce règne fortuné ! La mort prévint l'exécution de son projet. Trajan aimait la gloire ; il voulait que la mémoire de ses bienfaits restât longtemps présente au peuple romain ; mais il refusa constamment les vains honneurs que l'on avait prodigués jusqu'alors aux empereurs. Il ne souffrit pas qu'on lui érigeât de temples, et permit rarement qu'on lui élevât des statues. L'expression de l'amour et de la reconnaissance, forcée d'être plus simple, devint plus touchante et plus vraie : au surnom de *père de la patrie*, le public joignit celui d'*optimus*, très-bon. Titre flatteur ! qui devint tellement l'attribut spécial, le caractère distinctif de ce grand homme, que 250 ans après sa mort, en inaugurant le nouvel empereur, on souhaitait encore qu'il fût *plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan*.

F.

TRISSIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

LE TRISSIN.

Jean Georges Trissino, que nous nommons le Trissin, naquit à Vicence, en 1478, d'une famille noble. Il s'attacha d'abord aux mathématiques, et, pour se délasser de cette étude pénible, lut les meilleurs poètes grecs et latins. Encore jeune, il se rendit à Rome, se fit connaître des savans par quelques vers italiens, et, à l'âge de 22 ans, il composa sa tragédie de Sophonisbe, avec un chœur dans le goût des anciens; l'ouvrage parut un prodige pour un siécle où l'art dramatique jetait à peine un faible éclat à travers les nuages épais de la barbarie. Léon X en ordonna la représentation qui eut un grand succès. Encouragé par ce début, le Trissin entreprit un poème épique: *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de l'empereur Justinien.* Ce fut le premier poème héroïque moderne qui ait mérité l'estime des Italiens, et qui ait été composé selon les règles d'Aristote. Le plan en est sage, on y trouve du génie, de l'invention, quelquefois de la délicatesse. On doit surtout louer l'auteur d'avoir évité l'usage, alors fréquent en Italie, des pointes et des *concetti.* On remarque, dans son ouvrage, quelques morceaux imités d'Homère; mais, dit Voltaire, « il semble ne « l'avoir copié que dans les détails des descri-

« ptions ; il est très-exact à peindre les habille-
« mens et les meubles des héros, mais il oublie
« leurs caractères.... Pourtant il faut se souvenir
« qu'il est le premier moderne en Europe qui
« ait fait un poème épique régulier et sensé quoi-
« que faible, et qui ait osé secouer le joug de la
« rime. » Le savoir du Trissin était très-étendu ;
il était estimé de Léon X qui l'employa dans
plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur
auprès de Charles-Quint et de Ferdinand son
frère, qui, en considération de son mérite et de
son talent, lui donna le titre de Comte. A la céré-
monie du couronnement de ce prince, le Poète,
préféré à plusieurs personnes de la plus haute
distinction, eut l'honneur assez singulier de por-
ter la queue de la robe de Clément VII. Il se
maria, pour la seconde fois, dans un âge avancé ;
sa vie ne fut pas tout-à-fait exempte de soucis ; il
eut à soutenir un procès contre l'un de ses fils du
premier lit, qui redemandait les biens de sa mère.
Le Trissin mourut à Rome, en 1550, à 72 ans. Il
avait été nommé Patrice d'Avicence par ses con-
citoyens. Il aimait tous les arts, mais il avait un
goût particulier pour l'architecture ; ce fut lui qui
enseigna à Palladio, fameux architecte, les plus
beaux secrets de cet art précieux. Outre sa Sopho-
nisbe et son Poème, on a de lui plusieurs autres
ouvrages parmi lesquels on cite une Poétique qui
fut son premier essai.

B. A.

*Robert del.*ᵗ *Landon direx.*ᵗ

TRIVULCE.

Jean Jacques Trivulce, marquis de Vigevano, naquit à Florence en 1436; et, dans sa jeunesse, il s'attacha tellement aux Guelfes, que sa patrie l'en punit et le chassa. Sans appui, sans ressource, il marcha d'abord sous les drapeaux de Ferdinand V, roi d'Arragon; passa, en 1495, au service de Charles VIII, roi de France, et lui livra Capoue. Ce monarque le décora du cordon de S. Michel, et le nomma lieutenant-général de l'armée française en Lombardie, pour prix de ses belles actions à la journée de Fornoue.

Maître d'Alexandrie de la Paille, Trivulce mit en déroute les troupes de Louis Sforce, et fut fait par Louis XII maréchal de France, et gouverneur de Milan; il servit vaillamment ce prince à la journée d'Aignadel, en 1509. Mais, quatre ans après, furieux de ce qu'on ne l'avait pas consulté sur les dispositions du siége de Novarre, confié à Louis de la Trimouille, il posta si mal sa cavalerie, malgré les ordres qui lui avaient été donnés, que les assiégés reçurent les secours qu'ils attendaient, et que les Français, battus par les Suisses, furent obligés d'abandonner toutes leurs conquêtes en Italie.

Voulant réparer cette faute et rétablir sa réputation, Trivulce, sous le règne de François I, fit

franchir les Alpes à toute l'artillerie française, et se signala par des prodiges de valeur à la célèbre bataille de Marignan, qu'il appelait un combat de géans, lui qui avait vu tant d'autres batailles!

Vain et jaloux, Trivulce était fastueux par amour propre, mais avare par caractère, et lorsqu'on lui demandait ce qu'il fallait pour faire la guerre : « trois choses, répondit-il : premièrement « de l'argent, secondement de l'argent, et troi- « sièmement de l'argent. »

De peur que ses richesses ne lui échapassent, il entretint des liaisons secrètes avec les Grisons et les Bernois chez lesquels il s'assura de très-gros revenus; et, dans l'espoir, non-seulement d'augmenter le nombre de ses partisans, mais de parvenir à se faire craindre, il fit passer un de ses fils naturels au service de l'Empereur, et, par ses intrigues, obtint pour son parent Théodore Trivulce, le commandement des troupes vénitiennes.

Informé que sa conduite était soupçonnée, il se rend à la cour pour se justifier, François I ne daigne pas lui répondre. Trivulce avait alors 82 ans; le mépris du monarque le frappe d'un coup terrible : *Je suis mort*, dit-il. Effectivement il expira quelques jours après, en recommandant qu'on mît sur son tombeau, « Ici repose celui qui « jamais ne se reposa. »

P.

Gole pinx.t *Landon direx.t*

CORNEILLE TROMP.

Corneille Tromp, fils de l'amiral Martin Tromp, naquit à Roterdam le 9 septembre 1629. A peine fut-il en état de commander, qu'il obtint le grade de capitaine ; et, digne de ce titre, il se distingua dans la guerre que son pays se vit obligé de déclarer aux Barbaresques qui insultaient sans cesse les vaisseaux hollandais. A cette époque, l'Angleterre érigée en république, signifia aux Hollandais qu'elle entendait que son pavillon fût seul respecté sur toutes les mers. Chargé de disputer l'empire de l'Océan, Corneille Tromp vogua en 1652 vers la plage de Monte-Christo où il attaqua les Anglais, et fit des prodiges de valeur ; c'est là que sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi, il se jeta dans les flots, d'où quelques instans après il fut retiré par une chaloupe hollandaise qui courut à son secours.

Jaloux d'égaler son père, de jour en jour il donna de nouvelles preuves de sa vaillance, devint contre-amiral, parcourut la Méditerranée, marcha contre les Algériens, les battit et délivra un très-grand nombre d'esclaves chrétiens. Voulant tout voir et tout conduire, dans un combat, il passait sans cesse d'un vaisseau à un autre ; et les Anglais, étonnés de le trouver partout, se demandaient s'il

y avait une douzaine de Tromp dans l'armée hollandaise.

Un jour il se battit avec tant de courage, et fit des dispositions si savantes, que pendant six heures entières, l'ennemi ne put atteindre un seul des 500 hommes qui composaient son équipage : le peuple cria au miracle ; et, lors de la paix avec la Hollande, Tromp fut fait baron par le roi d'Angleterre qui avait desiré qu'on le lui présentât.

A cette époque, la guerre s'alluma entre le roi de Suède et le roi de Danemarck ; celui-ci eut recours à Tromp, et, pour prix de ses grands services, il le nomma chevalier de l'ordre de *l'Eléphant*. La place d'amiral-général était la seule à laquelle notre héros pût aspirer, il l'obtint à la mort de Ruyter : celui-ci l'avait accusé, en 1666, de l'avoir abandonné dans une occasion importante ; on ne peut décider si l'accusation était fondée ; mais Tromp perdit la commission de lieutenant-général de l'amirauté d'Amsterdam ; ce ne fut qu'en 1673 que le Stathouder lui rendit ce grade éminent. Tromp se retira du service en 1691, et termina ses jours à Amsterdam, le 29 mai de la même année, âgé de 62 ans. Il avait les talens, et non la modestie de son père : ils furent réunis dans le même tombeau.

Z.

C Pasinco del.t Landon direx.t

MARTIN TROMP.

Martin Tromp naquit à la Brille, en 1597. Il était fils du capitaine Harpertz Martin Tromp, et le suivit, à l'âge de 9 ans, au fameux combat qui fut donné près de Gibraltar, sous la conduite de l'amiral Humskeik. Une fortune moins heureuse attendait le jeune Marin sur les côtes de la Guinée; il y perdit son père, et tomba dans les mains d'un armateur anglais auquel il n'échappa qu'au bout de dix ans. Rendu à sa patrie, mais sans aucune protection, il ne dut qu'à lui-même de devenir pilote; il vogua vers le détroit; pris par les Turcs, il ne fut relâché qu'à la sollicitation du Bassa d'Alger.

En 1622, nommé lieutenant par le prince Maurice, de nouveaux exploits lui valurent le grade de capitaine; mais il éprouva une injustice, et quitta la mer; son mérite avait frappé Frédéric Henri, et, en 1639, ce prince le tira de sa retraite, et lui donna le commandement de la flotte hollandaise, avec le titre de lieutenant-amiral, pour une année seulement; ce titre lui fut confirmé en récompense de ses services; mais la fortune l'ayant trahi, les Hollandais disposèrent de sa place en faveur de Wit dont les défaites et la cruauté firent sentir tout ce que valait Tromp qui fut rappelé sur son bord où son courage ra-

mena la victoire. Il signala son retour par la défaite de Black qui commandait les forces anglaises; et, malgré les tracasseries que lui suscita la jalousie de ses officiers, malgré les contrariétés qu'il éprouva de la part des Etats qui souvent lui refusèrent les vaisseaux dont il avait besoin; partout l'amiral soutint l'honneur de son pavillon, avec le même zèle et la même intrépidité.

Il conserva, au milieu des plus grands dangers, le calme qu'on lui voyait dans l'intérieur de sa famille. Il avait la modération d'un sage, et vainement on lui offrit des titres d'honneur, il n'accepta que celui de *grand père des matelots*, et ne voulut prendre, parmi ses compatriotes, d'autre qualité que celle de simple bourgeois.

Le 10 août 1653, attaqué par les Anglais, trahi par quelques-uns des siens, il allait sauter à l'abordage lorsqu'une balle vint lui frapper la tête, et, quelques minutes après, il expira dans la cinquante-sixième année de son âge, en disant à ses matelots: *J'ai fini ma carrière, achevez la vôtre, et consacrez-la toute entière à la patrie.*

Son corps fut transporté à Delft, et inhumé dans la vieille église. La république lui fit ériger un tombeau chargé d'épitaphes qui attestent sa valeur et la reconnaissance de ses concitoyens.

F. D.

TURENNE.

Ph. de Champagne pinx.t *Landon direx.t*

TURENNE.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, second fils de Henri duc de Bouillon, et l'un des plus grands généraux des temps modernes, naquit à Sedan en 1611. Son goût pour les armes se manifesta dès sa plus tendre jeunesse. Il n'avait pas encore dix ans que, piqué d'entendre répéter que sa constitution délicate l'empêcherait de supporter les fatigues de la guerre, il résolut de passer une nuit d'hiver sur les remparts de Sedan : on le trouva dormant sur l'affût d'un canon. Turenne fit ses premières armes sous le célèbre Maurice de Nassau, son oncle maternel. A 19 ans il revint servir dans sa patrie, fut fait maréchal de camp à 23, et maréchal de France à 32. Il comptait déja 17 campagnes sous divers généraux, et il avait rendu des services signalés. Mazarin lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne : elle manquait de tout; il la mit promptement en état d'agir. Surpris et battu à Mariendal, il prit sa revanche à Nordlingue, rétablit l'électeur de Trêves, opéra la fameuse jonction avec Wrangel, général des Suédois, battit l'électeur de Bavière et le chassa de ses états en 1648. Ces brillantes opérations hâtèrent la fin des négociations de Münster. Les troubles de la fronde venaient d'éclater en France. Turenne fut entraîné par son frère, le duc de Bouillon, et surtout par sa passion pour madame de Longue-

ville, dans le parti du parlement : il voulut séduire les troupes weimariennes qu'il commandait, n'y réussit pas, se retira auprès des Espagnols, et fut battu avec eux à Rhetel. Reconcilié avec la cour, lorsque le grand Condé se déclara contre elle, Turenne, à la tête de l'armée royale, sauva le trône et l'état par sa prudence et par son habileté. Il fit échouer toutes les mesures de son redoutable adversaire, et l'obligea, après plusieurs combats sanglans, à se retirer dans les Pays-Bas. Le sort de l'un et de l'autre de ces grands hommes était d'être toujours vainqueurs quand ils combattaient ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandaient les Espagnols. Turenne gagna la bataille des Dunes, et ne voulut pas permettre que Mazarin s'en attribuât l'honneur ; il prit Dunkerque et les principales villes de la Flandre, et força l'Espagne à signer, en 1659, le traité des Pyrénées. La guerre de 1667 le ramena sur le même théâtre. Il commanda sous le roi pendant cette campagne qui n'offrit que des succès faciles, et ne fut, comme dit Voltaire, que le voyage d'une cour. En 1672, il prit part, avec Condé et Luxembourg, à la conquête de la Hollande ; mais cette grande expédition, dont l'éclat fut de si courte durée et fut payé si cher, n'ajouta rien à sa gloire. Avec 130 mille hommes et les flottes réunies de la France et de l'Angleterre, si quelque chose doit surprendre, c'est que la Hollande n'ait pas été entièrement conquise. L'estime des hommes se mesure par les

difficultés surmontées; et c'est à ce titre que les deux dernières campagnes de Turenne, celles de 1674 et 1675, exciteront à jamais l'admiration des militaires. La guerre de la Hollande avait armé presque toute l'Europe contre Louis XIV: Turenne défendait l'Alsace. Il passe le Rhin avec dix mille hommes, fond sur l'ennemi à Sintzheim, et le disperse avant sa réunion. Bientôt soixante mille allemands pénètrent à leur tour en Alsace. Turenne ne peut leur opposer que vingt mille hommes: il feint de leur abandonner la province, les laisse s'y établir tranquillement, attaque à l'improviste leurs quartiers au milieu de l'hiver, les enlève ou les disperse, et délivre l'Alsace en quinze jours. On lui oppose enfin le célèbre Montecuculli: *cette campagne*, dit Folard, *fut le chef-d'œuvre de l'un et de l'autre, il n'y en a pas de si belle dans l'antiquité.* L'Europe entière avait les yeux fixés sur le petit théâtre où ces deux grands capitaines déployaient à l'envi toutes les ressources de l'art. Turenne se flattait de vaincre, lorsqu'il fut tué à Salsbach d'un boulet de canon, le 27 juillet 1675. Cet événement répandit la consternation dans toute la France: en l'apprenant Louis XIV s'écria: *tout est perdu, M. de Turenne est mort.*

Ce grand homme aurait été le premier général de son temps, s'il n'eût eu Condé pour contemporain. Celui-ci se plaisait à rendre justice aux talens de son digne émule: *si je pouvais me changer*, disait-il, *je voudrais être M. de Turenne.* Ce qui

le distingue particulièrement, c'est d'avoir su, comme Maurice et Gustave, faire de grandes choses avec peu de moyens. Selon lui, une grande armée était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Il ne fut pas toujours heureux, mais il répara toujours habilement ses revers. *J'ai été battu par ma faute*, disait-il avec une noble franchise, *mais quand on n'a pas fait de fautes à la guerre on ne l'a pas faite longtemps*. Nul ne montra plus de sagesse et de profondeur dans les grandes combinaisons militaires; nul ne sut mieux que lui former un plan et le suivre, tirer parti des temps et des lieux, cacher ses desseins, pénétrer ceux de l'ennemi, rompre ses mesures ou profiter de ses fautes. Turenne eut à combattre la jalousie et le despotisme de Louvois; il se vit souvent contrarié par ce ministre, et ne fut jamais plus grand que lorsqu'il lui résista: il reçut de lui l'ordre barbare d'incendier le Palatinat; il l'exécuta, et c'est le reproche le plus grave qu'il ait mérité pendant le cours d'une aussi belle vie et d'un si long commandement. Les belles qualités de ce héros ne le cédaient point à ses talens: sa probité, son désintéressement, sa modestie, la noble simplicité de ses mœurs, sa douceur, sa bonté et sa générosité envers les troupes, sont attestés par une foule de traits qui ont été recueillis par ses nombreux biographes et que nous regrettons de ne pouvoir citer. Louis XIV fit déposer son corps à S. Denis, dans le tombeau de nos rois.

TURGOT.

Cochin fils del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUELE
NAPOLI

TURGOT.

Cet homme d'état, né avec un génie indépendant et avec l'amour du bien public, se distingua par d'éclatantes innovations, et en médita beaucoup d'autres qu'il ne put réaliser. Ceux qui attaquèrent ses opérations furent forcés de rendre justice à ses vertus, et le caractère auguste de patriote jeta de l'éclat sur le ministre disgracié. Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris le 10 mai 1727. Il était le dernier fils de Michel-Etienne, qui s'honora dans la place de prévôt des marchands par des travaux utiles et par des projets qui eussent illustré le règne de Louis XV, si ce monarque avoit su employer à la construction de monumens durables une partie des sommes qu'il sacrifiait à des plaisirs sans dignité. Le jeune Turgot embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qui semblait convenir à son goût pour l'étude ; mais quoique revêtu du titre de prieur de Sorbonne, il changea de vocation et prit le parti de la robe. Sa conduite au parlement n'annonça point un génie réformateur ; toutes les jeunes têtes fermentaient, et ce corps, borné par la nature de son institution à des fonctions judiciaires, prétendait remplacer les états-généraux, auxquels Richelieu avait porté le coup mortel. Turgot se montrait docile à tous les actes du pouvoir, et semblait regarder toute remontrance, tout refus d'enregistrer, comme des attentats séditieux ; il fit partie de la chambre royale

qui fut substituée au parlement, de ce tribunal éphémère que l'opinion publique frappa d'anathème dès sa naissance. Nommé intendant de Limoges, les talens et les vertus de l'administrateur firent oublier les complaisances serviles du parlementaire. Il trouva la province dans un état déplorable : il y abolit les corvées, tribut accablant que paie le pauvre aux jouissances du riche. Il vint au secours des malheureux dans une année stérile, et sacrifia une partie de ses revenus pour rétablir l'abondance. Il fit ouvrir des routes de communication ; il y introduisit la culture d'un végétal qui peut remplacer le froment, et qui est le présent le plus utile que le nouveau monde ait fait à l'ancien. Un petit coin de l'empire occupait des talens et une activité que la France entière réclamait. Louis XVI porta sur le trône le desir de consulter l'opinion, de soulager les peuples, de s'environner d'hommes intègres et éclairés, il appela Turgot dans ses conseils. La secte des économistes vit son élévation avec transport : elle lui présageait le triomphe de ses principes ; mais le clergé ne put cacher son mécontentement. Le nouveau contrôleur-général ne s'entourait que de philosophes, et ne dissimulait point des opinions et des vues propres à alarmer ce premier corps de l'état. Pour répandre les lumières il favorisa la liberté de la presse. On l'accuse cependant de l'avoir restreinte aux ouvrages favorables aux principes des économistes. Les traitans et les financiers grossirent le nombre de ses ennemis ; et les

courtisans, effrayés par ses projets de réformer la maison du roi, s'efforcèrent de couvrir ses opérations de ridicule. Son système favori était celui de la liberté illimitée du commerce. Celui sur les grains a toujours été soumis à des réglemens que la politique a jugés nécessaires, pour ne point mettre la subsistance du peuple à la merci de la cupidité. Turgot ne voulut point qu'il eût d'entraves. L'époque n'était point favorable pour la réussite de son projet; l'année n'avait point été abondante, la disette se fit sentir; des mouvemens séditieux se manifestèrent; on souleva le peuple contre le ministre par des écrits qui avaient toutes les apparences du zèle patriotique et de l'humanité. M. Necker se distingua sur-tout dans cette lutte; et l'éloquence et le ton de sensibilité dont il colora ses principes, lui créèrent cette popularité qui plus tard eut une grande influence sur les destinées de l'empire. Ce mauvais succès ne le rebuta point; mais il affaiblit la confiance publique, et réunit la multitude, qui aime ou qui hait sans se rendre compte des motifs de son amour ou de son aversion, aux gens habiles et adroits qui sacrifient le bien public à leurs passions et à leurs intérêts. Il fit abolir le droit d'entrée sur les objets de première nécessité. Il avait résolu de remplacer les corvées par une taxe qui pesât également sur toutes les classes de l'état. Il anéantit les jurandes et les corporations, sources de monopoles et fléaux de l'industrie. Les droits féodaux rappelaient des temps de servitude, ils maintenaient le despotisme

des grands et la misère des petits; Turgot songea à les rendre rachetables : et voulut que le sel fût affranchi de tout impôt. Il avait fortement à cœur l'instruction publique, et pensait que le moyen de rendre de la dignité à la nation était d'y répandre les lumières. Son projet d'assemblées provinciales fut blâmé par les partisans du pouvoir absolu, comme devant couvrir le royaume de républiques fédératives. Des plaisanteries, qui ont plus de force en France que des raisons; la haine des parlemens, des intrigues obscures et des clameurs violentes, le forcèrent à se retirer en janvier 1776. La partie saine de la nation lui rendit justice et le regretta. Les grandeurs n'avaient point altéré sa modération philosophique : les charmes de l'étude continuèrent d'embellir ses derniers instans. Il avait cultivé toutes les parties des connaissances humaines, et depuis Daguesseau, l'on n'avait point vu de ministre en France aussi éclairé. Plusieurs écrits sortis de sa plume prouvent la profondeur de son esprit et la variété de ses talens.

Il mourut en 1781.

L,...e.

61066 2